This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600010884R

27 - 314.

600010884R

27 - 314.

600010884R

27 - 314.

RELATION

DES

VOYAGES DE SIDI-ALY,

FILS D'HOUSAIN,

NOMMÉ ORDINAIREMENT KATIBI ROUMI,

AMIRAL DE SOLIMAN II,

ÉCRITE EN TURK,

Traduite de l'allemand, sur la Version de M. de Diez,

PAR M. MORIS,

Membre des Sociétés de Géographie et Asiatique de Paris.

BODLEIANA · BIBLIOTHECA ·

PARIS,

LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

IMP.-LIB.-MEMB. DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,

Lib. de la Soc. Roy. Asiat. de la Grande-Bretagne et d'Irlande, sur le Continent,

RUE RICHELIEU, N° 47 *bis*, ET RUE SAINT-LOUIS, N° 46.

1827.

314.

AVERTISSEMENT.

La notice de M. de Diez sur la vie de Sidi-Aly, fils d'Housaïn, surnommé Katibi Roumi, donnant une idée suffisante de ce qui est parvenu à notre connaissance sur le manuscrit de cet amiral, l'auteur de la traduction a pensé que c'était la meilleure préface qu'on pût mettre en tête du récit de son voyage, qui se recommande à l'attention des savans sous le double rapport des faits historiques et des notions géographiques.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS DE SIDI-ALY,

PAR H. FRED. DE DIEZ.

LES relations de voyage sont assez rares parmi les Othomans. Chez eux, si l'on en excepte les Derviches, on ne voyage pas par curiosité. Les voyages des employés du gouvernement sont très-fréquens, mais trop ordinaires pour qu'on se donne la peine d'en faire le récit. Il faut des occasions fort extraordinaires pour qu'ils se déterminent à en écrire la relation, quelque courte qu'elle soit. Ce sont là les motifs qui m'ont engagé à publier deux narrations de voyages qui sont en ma possession; mon plan étant de faire connaître des mémoires intéressans sur l'Asie, et de rapprocher les écrivains de tous les genres, pour que l'Orient puisse être considéré sous toutes ses formes et tel qu'il est en effet.

L'auteur appelé Katibi Roumi, se nommait réellement Sidi-Aly fils d'Housaïn; il a vécu dans le siècle de l'empereur des Othomans, Soliman Ier, dont

telle situation, et la résistance qu'il a probablement opposée; du moins il affirme qu'à l'entrée de la nuit, l'amiral portugais fut obligé de quitter le combat sans avoir pu s'emparer de la flottille turque, ni l'avoir brûlée ou détruite.

Notre auteur rapporte qu'il perdit six galères dans ce combat si inégal et si meurtrier. Il partit cependant de suite avec celles qui lui restaient. Repoussé des côtes d'Arabie par les vents, il navigua d'une manière incertaine dans la direction des côtes de la Perse et de l'Inde, jusqu'à ce qu'enfin une tempête horrible le surprit, et, après beaucoup de souffrances, le transporta sur la côte du pays de Guzarate; il descendit à terre dans le port de Daman.

La plus grande partie de ses équipages prit service dans les troupes indiennes parce qu'on ne pouvait pas retourner par mer. Il se rendit à Surate avec le reste de ses gens.

Il y fut encore attaqué une troisième fois par les Portugais. N'ayant que quelques navires désarmés il ne put s'avancer contre l'ennemi; cependant il ne prit point la fuite, mais il se fortifia sur la côte avec le peu de monde qu'il avait, et il attendit le combat à terre. Enfin les Portugais cherchèrent à se défaire de lui par des moyens peu dignes d'estime, préférant, pour ainsi dire, la honte d'une telle action, au danger de laisser à la marine turque un amiral tel que Katibi.

Toutes les entreprises que l'on fit pour se défaire

de lui ayant été inutiles, il continua sa route. Sa renommée personnelle ainsi que la crainte qu'inspirait l'empire des Othomans, qui était à cette époque au point le plus élevé de sa prospérité, le précédèrent, sans qu'il pût pour cela éviter les dangers dans lesquels il tomba souvent. Il fut obligé presque partout de jouer un rôle qui prouvait l'estime qu'on faisait de lui et les talens qu'on lui supposait. Tantôt comme soldat de tel ou tel prince, il était obligé de les aider dans leurs guerres contre leurs voisins, tantôt il se faisait médiateur pour terminer leurs différends; tantôt il égayait les princes par ses poésies; il fut aussi obligé d'enseigner l'astronomie à l'empereur indien Houmayoun. Presque tous les princes lui firent les propositions les plus avantageuses pour le retenir auprès d'eux. Le sultan Ahmed du Guzarate voulait lui donner le pays de Bardedj, et le schah Hasan-Mirza du Sindi lui offrit la ville de commerce Lahori ou Diouli-Sind; l'empereur Houmayoun lui promit des pensions considérables, et un khan des Usbeks lui offrit la ville de Boukhara. Son attachement à sa patrie et à la maison des Othomans le fit résister à toutes ces séductions. Son seul chagrin était de voir son retour retardé; son vœu le plus cher était de recevoir de son souverain Soliman le commandement d'une nouvelle flotte pour venir détruire les possessions portugaises en Orient, vœu qui cependant ne se réalisa pas.

On trouvera dans son récit le nom des villes et des lieux qu'il a visités. Pour rappeler ici en général les pays qu'il a parcourus, nous dirons qu'il traversa le pays de Sind, l'Inde, le Zaboulistan, Badakhschan, Khotlan, le Mawarennahar, et le désert de Kiptchak, et que de là, il revint par le Khowarezm, le Khorasan, la Perse et le Kurdistan, Bagdad et Andrinople, où l'empereur Soliman se trouvait alors. Ce voyage, en effet, est si long que peu de personnes seraient tentées de l'entreprendre. Il dura quatre ans de 1553 à 1556.

Le manuscrit dont j'offre ici la traduction fait partie de ma collection de manuscrits orientaux sous le n° 181, in-8°. Je ne dois point taire cependant les circonstances qui m'en ont rendu possesseur. Le professeur Schneider, mon ami, me pria il y a quelques années d'examiner une douzaine de manuscrits orientaux, possédés par la bibliothèque de l'université à Francfort sur l'Oder, qui est actuellement à Breslau. Ces manuscrits y étaient depuis le tems de Paul Ernest Jablonsky. Ils n'avaient point été portés sur le catalogue; on en ignorait les titres et le contenu. Parmi eux se trouvait *le Miroir des pays*, de Katibi Roumi. La lecture m'en parut si agréable et si utile, que je ne pus résister au désir d'en faire une copie.

J'ai placé des chiffres en tête de chacune des divisions de l'ouvrage que l'auteur a désignées par des titres particuliers, parce que ces nombres facilitent les citations. Cette narration paraît ici complète à

l'exception cependant de quelques poésies d'amour qu'il a offertes aux princes indiens, et que j'ai omises. La patrie de l'auteur y est représentée comme une amante chérie, et le désir de la revoir est l'idée principale qui y règne. Ces poésies, vides de pensées, sont semblables à celles que l'on trouvera dans le douzième chapitre. Tous les autres distiques, ainsi que quelques autres morceaux plus longs, et les odes où il a mieux réussi que dans ses poésies amoureuses, et les vers qu'il a empruntés aux autres poètes turcs et persans, sont tous fidèlement traduits. En général Katibi est un homme plein de mérite qu'il faut juger plutôt par ses actions que par ses vers. Dans le douzième chapitre il se rend justice lui-même en nommant sa poésie *un verbiage*. Aussi ne s'en est-il servi que comme d'un moyen pour lui être utile dans son voyage, semblable à ces Athéniens malheureux dont parle Plutarque, et qui, après la défaite de Nicias en Sicile, chantaient les vers d'Euripide pour améliorer leur sort dans l'esclavage.

L'utilité géographique de cette relation consiste principalement dans les noms des lieux et des pays que notre auteur a visités dans son voyage par terre et par mer. J'ai pensé d'après cela qu'il était nécessaire d'ajouter à leur transcription en lettres latines le nom en écriture arabe, parce qu'il serait possible que plusieurs de ces noms fussent écrits différemment dans d'autres exemplaires du même ouvrage.

L'auteur, dans la seconde partie, observe qu'il a écrit aussi sur l'astronomie et la marine : je n'ai pas été assez heureux pour rencontrer ces ouvrages.

Je ne dois pas passer sous silence divers détails littéraires relatifs à cet auteur, et que j'ai recueillis dans un petit ouvrage in-folio, imprimé à Constantinople en l'an 1729, sous le titre de تحفة الكبار فى اسفار البحار لكاتب چلبى c'est-à-dire *Présent pour les grands au sujet des guerres maritimes, par Katib-Tchelébi.* Todérini, à qui on a mal traduit ce titre, parle de cet ouvrage dans son traité sur la littérature turque, t. 3, p. 25-34. On y trouve tout ce qui se rapporte aux affaires maritimes des Osmanlis, jusqu'en l'an 1645. Il contient l'histoire de la formation et des progrès de leur flotte, et des guerres qu'ils ont soutenues par mer. L'auteur Katib-Tchélébi est le même qui est plus connu sous le nom d'Hadji-Khalfa. Il a vécu sous le règne de Mahomet IV; il commença son travail en l'an 1645, et mourut en 1647. Il le rédigea d'après les écrits et les mémoires originaux composés sur les événemens maritimes, et qui furent envoyés à la Porte. Il a copié littéralement dans l'ouvrage de notre auteur, tout ce qui se rapporte aux batailles navales que Katibi et son prédécesseur avaient eu à soutenir dans les eaux d'Hormouz et sur les côtes d'Arabie. Ce récit, emprunté au livre de Katibi-Roumy, s'étend du folio 28 *recto* au folio 30 *verso* de l'ouvrage de Hadji-Khalfa; il se termine par les

détails contenus dans le sixième chapitre de l'ouvrage original, quand Sidi-Aly ou Katibi, après avoir quitté Surate en l'an 962 de l'hégire (1554), entreprit le voyage dans l'Inde avec les cinquante hommes qui l'avaient suivi. Hadji-Khalfa passe sous silence la relation de cette partie du voyage de Katibi-Roumy, puisque en effet elle n'appartenait pas à son sujet, et il termine son récit en parlant des récompenses qui furent accordées à Katibi à la cour des Osmanlis, en l'an 964 (1556), lorsque cet amiral, que Hadji-Khalfa ne désigne que sous le nom de Kapoudan-Sidi-Aly, était arrivé à Constantinople et à Andrinople. Cette dernière circonstance se trouve mentionnée à la fin de la seizième section de la relation de Katibi. Hadji-Khalfa remarque enfin que Sidi-Aly a écrit un livre sur ses aventures; il veut parler du *Miroir des pays*, dont toutefois il ne donne pas le titre, et il ne dit pas que les détails qu'il rapporte sur les expéditions maritimes de l'auteur en ont été extraits. Il ajoute cependant que Sidi-Aly donna lieu au proverbe : *Il a éprouvé les malheurs de Sidi-Aly,* ce qui veut dire que les infortunes éprouvées par cet amiral, sur terre et sur mer, étaient si célèbres de son tems que, lorsque quelqu'un éprouvait de grands malheurs, on les comparait aussitôt à ceux de Sidi-Aly.

Lorsque j'ai dit plus haut que Hadji-Khalfa avait copié Katibi, je n'ai pas entendu dire qu'il avait servilement transcrit toutes ses paroles; il en a sou-

vent supprimé quelques passages, et il a négligé de citer beaucoup de vers qui se trouvent mêlés au récit, il a même changé des expressions, et il a plus d'une fois retranché des termes de marine. Il en a, sans doute, usé ainsi parce que les termes techniques employés dans la marine des Othomans sont en grande partie tirés de l'italien, et parce qu'ils ne pourraient en conséquence être entendus par la masse des lecteurs turcs.

Je profiterai de cette occasion pour faire remarquer que les ouvrages publiés à Constantinople depuis l'en 1141 de l'hégire (1728 de J.-C.), dans la première imprimerie turque, ont souvent besoin d'être collationnés avec les manuscrits. Ainsi, par exemple, l'impression de l'ouvrage d'Hadji-Khalfa est très-incorrecte, et, quoiqu'il m'ait servi à corriger deux ou trois fautes de mon manuscrit de Katibi, je préfère celui-ci et je l'ai suivi presque partout dans ma traduction. On doit y relever, par exemple, une grande erreur qui est à la page 28: il y est dit que Katibi ne trouva à Bassora que cinq vaisseaux, ce qui rend la suite du récit tout-à-fait incompréhensible, parce qu'il y avait réellement quinze navires dans ce port. Cette faute n'est point indiquée dans l'errata assez long qu'on trouve à la fin de l'ouvrage.

Il faut enfin que j'ajoute encore ici quelques autres détails rapportés par Hadji-Khalfa sur ce qui regarde la personne de Katibi : « Non-seulement Sidi-Aly

» fils d'Housaïn, dit-il, fut célèbre sous le nom
» de Katibi, et jouissait d'un grande réputation,
» mais il fut aussi un homme savant dans l'art de la
» navigation et dans l'astronomie, et habile dans l'art
» d'écrire, soit en prose, soit en vers. On a de lui,
» sur la situation de la mer des Indes, un livre qui
» porte le titre *Océan* محيط, et un sur l'emploi
» de l'astrolabe, du quart de cercle et du Si-
» nus : on l'appelle *Miroir de l'univers* مرآت كاينات
» ainsi qu'une traduction du *Livre des Conquêtes*,
» فتحية Depuis lui l'armée navale n'a pas eu un
» homme qui l'ait égalé. »

RELATION

DES

VOYAGES DE SIDI-ALY.

Louange infinie et reconnaissance sans bornes à celui qui est éternel et qui distribue les bienfaits et tout ce qu'il y a de bon; à celui qui a tiré de l'obscurité et du néant tout ce qui existe, pour le mettre au jour; qui a plongé toutes les choses dans la bienfaisance, et qui les a jetées dans l'abîme de la mer de ses bontés! au parfait et glorieux souverain, dont la sublime renommée et les bienfaits sont universels!

» Dieu créa le monde pour l'ennoblir ensuite,
» mais avant tout il fit de l'homme la plus noble
» de ses œuvres.

» Ainsi mon cœur cherche Dieu, marche vers lui;
» et navigue sur la mer de la reconnaissance. »

Que le meilleur des vœux et les plus pures bénédictions soient prodigués au chef de tous les êtres produits, et à la plus illustre des créatures (Mahomet). C'est en son honneur et par amour pour lui, que le Créateur sans bornes, a mis au jour tout ce qui existe, et il est auprès de lui l'intercesseur de celui qui commet

et qui étaient le reste de la flotte qui y avait été envoyée (1).

D'après les injonctions qu'il reçut pour l'accomplissement de cet ordre suprême, il se rendit à la ville bien gardée de Bassora, pour prendre ensuite sa route vers l'Égypte avec les quinze galères qui s'y trouvaient, en passant devant le pays d'Hormouz. Mais, suivant le proverbe, *l'homme propose et Dieu dispose*, les mesures prises ne s'accordèrent point avec les décrets du destin; il ne lui fut pas permis d'aller en Égypte, mais, jeté sur les côtes de l'Inde, il lui fut impossible de retourner par mer; ainsi l'amiral fut obligé de revenir dans le pays de *Roum*, avec quelques vaillans serviteurs, c'est-à-dire les guerriers égyptiens dévoués au sérénissime empereur, et qui, instruits de leurs devoirs, n'avaient point oublié la reconnaissance qu'ils devaient aux bienfaits qu'ils en avaient reçus. Les pays par lesquels ils ont passé sont le Guzarate, l'Inde, le Sind, et les contrées à l'Occident, comme le pays de Zaboulistan, les pays de Badakhschan, Khotlan, le Touran et l'Iran, c'est-à-dire le Mawarennahar, le Khorasan, le Khowarezm et le dé-

---

(1) Soliman Ier avait des plans fort étendus; déjà dès l'an 945 (1538), il avait envoyé, sous les ordres du grand amiral Khaïr-eddin et de Soliman-Pacha, une armée vers l'Yemen pour conquérir ce royaume et le réunir à son empire, ce qui arriva. On appelle cette expédition la campagne de l'Inde, parce que l'Yemen situé entre le golfe Persique et la mer Rouge, est placé par les géographes turcs et arabes dans l'Inde et non dans l'Arabie. Les habitans de l'Yemen sont

sert de Kiptchak. Là, comme il fut impossible d'aller plus loin, on parvint enfin à découvrir une route par Meschehed (Tous) dans le Khorasan, sur le chemin des deux Yraks par Kazwin et Hamadan, pour aller à la ville bien gardée de Bagdad. Lorsqu'on fut sorti d'embarras, les compagnons sincères, et les fidèles serviteurs qui l'avaient accompagné (l'auteur), lui dirent (1) : « Quoique nos aventures soient plus longues » que les récits des *plaisirs après les souffrances* (2), » et que nos voyages dans les montagnes et les déserts » soient plus grands que les expéditions à la Mecque » et à Djidda, cependant il n'y aurait pas d'exagé- » ration, mais tout serait un récit véritable de ce qui » nous est arrivé. Il est vrai que, pour décrire exac- » tement tous les dangers de notre voyage et toutes » les contrariétés que nous avons éprouvées, il fau- » drait que l'Océan indien fût de l'encre, et que » les forêts du pays de Sind fussent des plumes; et » qu'entre mille aventures on en choisît une seule;

---

aussi appelés, en Asie, *Sary Hindi* (Indiens Jaunes), pour les distinguer des Indiens noirs. D'ailleurs, l'expédition pouvait être appelée *indienne*, car son but était de préparer l'expulsion des Portugais de l'Inde. Leur principale ville dans le Guzarate, était Diu; elle fut assiégée par les Othomans, qui furent battus. Du reste, ce que les Turcs conquirent alors dans l'Yemen fut perdu dans la suite, à l'exception du port et de la ville de Djidda, où la Porte entretient encore un gouverneur.

(1) D'après ce qui a été dit, et d'après ce qui suivra, on peut juger que ces entretiens eurent lieu à Bagdad.

(2) *Plaisirs après les souffrances* est le titre d'un livre persan qui se trouve dans la bibliothèque royale à Dresde. Voy. *Memorabilien von* Paulus, 4e part. p. 20, no 135.

» il serait encore impossible de raconter une seule
» des mille afflictions que nous avons éprouvées sur
» mer ; enfin quand même cent mille calculateurs se
» réuniraient, il serait encore impossible de décrire
» et de rapporter seulement la vingtième partie des
» tourmens que nous avons éprouvés sur la terre.
» Nous vous prions cependant de composer un livre,
» dans lequel vous décrirez les villes que nous avons
» vues, les merveilles et les raretés que nous avons
» observées, les tombeaux sacrés que nous avons vi-
» sités, et principalement les souffrances et les priva-
» tions que nous avons éprouvées, afin que ceux qui
» les connaîtront aient pitié de nous, pour ce que
» nous avons souffert. »

Comme les amis persistèrent dans leur proposition le livre fut commencé suivant le précepte, *l'empressement produit des effets*. Afin de parvenir au but de la meilleure manière, on ne rechercha point l'harmonie du style ; mais pour que chacun pût lire facilement ce livre, on le rédigeait en termes vulgaires, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à *Islamboul*, où nos souffrances et nos tourmens eurent leur terme (1). Quoique cet ouvrage ne soit en effet qu'un récit de peines et d'aventures, et qu'il ne soit qu'un livre de souffrance, on a

(1) L'auteur veut dire que le livre a été composé sur la route de Bagdad à Constantinople, et qu'il a été terminé dans cette dernière ville. Nous présumons que l'auteur avait noté auparavant les noms des villes et des rivières, peut-être aussi ses compagnons lui rappelaient-ils, sur la route, une partie de ces détails topographiques.

trouvé bon cependant de l'appeler *Miroir des pays*, parce qu'on y indique la situation de tous les pays qui ont été parcourus.

Si, comme on l'espère, cet ouvrage est lu par des amis bienveillans, on les prie en conséquence d'avoir de la compassion pour nos fatigues et nos dangers, et de faire des vœux pour ceux qui, dans le désert, ont été séparés de leurs amis, pour ceux qui ont pleuré et se sont plaints dans les pays de l'étranger.

« Celui qui, dans ce monde, veut laisser le souvenir de son nom, doit s'attacher au bien, afin » qu'on se souvienne de lui. Moi aussi, j'ai raconté » mes aventures dans la vue qu'on s'en souvienne, en » implorant pour moi la bénédiction céleste. »

II. *Commencement du récit du Miroir des pays.*

« La mer des souffrances bouillonne ; les vagues du » chagrin montent à ma tête et la couvrent ; le destin » déploie sa haine, et cherche à engloutir le navire » du corps. »

Guidé par un heureux destin, le sérénissime souverain, protecteur de l'empire, se rendit au milieu du mois de ramadan de l'an 960 de l'hég. (1552), vers l'Orient, et il arriva dans la ville bien gardée d'Halep pour y passer l'hiver. Son serviteur (l'auteur) devait rendre, dans l'expédition de l'empereur, les services nécessaires auxquels l'appelait son devoir, et il accompagnait l'armée victorieuse. Il passa, avec le séré-

nissime empereur la fête du Baïram de l'heureux mois de ramadan, dans la ville de *Ienghi-scheher* يكى شهر De cette ville il se rendit à *Sidi-Ghazi* سيدى غازى, où l'on fit le pélerinage des tombeaux sacrés (1). Lorsque nous arrivâmes à *Kouniah* قونيه (Iconium), on alla visiter Menla-Roumi (2), le savant écrivain Schems Tébrizi (3) et le scheikh Sadr-eddin-Gandjawi. Après notre arrivée à Césarée قيصريه, nous allâmes visiter le scheikh Awhad-eddin-Kirmani, le scheikh Burhan-eddin Mouhakkik, le scheikh Bohaeddin-zadéh, le scheikh Ibrahim-Akrani et Daoud-Kaïsari. Enfin, nous nous rendîmes à *Halep* حلب, où les tombeaux du prophète David et du prophète Zacharie, que le bonheur descende sur eux! furent visités ainsi que les sépulcres des disciples de Mahomet, Saad Ansary et Saïd-Ansary, et ceux des autres saints; nous avons fait ensuite en ce lieu, avec notre auguste empereur, l'offrande pour la fête du Baïram.

L'amiral égyptien, Piri-Begh, avec trente navires à rames, galères, galiotes et galions, était sorti du port de *Suès* سويس, et, ayant traversé la mer d'Arabie, c'est-à-dire la mer Rouge, il avait fait voile

---

(1) Les pélerinages aux tombeaux sacrés que les Mahométans ne manquent jamais de faire, n'ont pas d'autre but que de prier sur ces tombeaux.

(2) *Menla* ou *Mewla-Roumi*, appelé ordinairement Djelal-eddin, s'est rendu très-célèbre comme docteur religieux.

(3) C'est-à-dire, Schems-eddin, de Tebriz ou Tauris.

pour *Djidda* جدّى, et s'était ensuite rendu dans le pays d'*Yemen* يمن. En sortant du détroit, il avait cinglé devant *Aden* عدن, en prenant la route de *Schedjer* شجر, de *Dhafar* ظفار, et de *Ras-al-Houdda* راس الحدى; mais la route qu'il tenait étant orageuse et couverte de brouillards, les navires furent dispersés, plusieurs échouèrent dans les environs de *Schedjer*, les autres furent conservés. Enfin il se rendit à la forteresse de *Maskat* مسكت, dans le pays d'*Omman* عمان. Il s'empara de cette forteresse, dont il fit la garnison prisonnière, et il pilla les îles d'*Hormouz* هرمز et de *Berahet* برحت. Mais, lorsqu'il arriva au port de Bassora بصرة, il reçut la nouvelle que la flotte des vils mécréans (les Portugais) allait arriver. De plus, l'amiral infidèle qu'il avait amené de la forteresse de *Maskat*, lui dit que cette flotte arriverait certainement, et qu'il ne pouvait rester en ces lieux, parce qu'il lui serait impossible de sortir du détroit d'*Hormouz*. En effet, il ne fut pas assez heureux pour faire sortir sa flotte, mais il parvint à passer avec trois galères qui lui appartenaient en propre, avant l'arrivée des mécréans. Une de ces galères échoua dans les environs de *Bahraïn* بحرين, et il fit voile vers l'Égypte avec les deux autres galères, laissant à Bassora le reste de sa flotte.

Cependant le gouverneur de Bassora, Kapoudan-Pacha, avait conféré le titre d'amiral à un des Sandjak-Beghs d'Égypte, commandant les troupes sur la

flotte d'Ali-Begh. Celui-ci ne l'avait pas accepté, mais, il était retourné en Égypte par terre, de sorte que les navires se détérioraient faute de soins. Aussitôt que ces nouvelles parvinrent à la Sublime-Porte, on commanda à Mourad - Begh, qui venait de perdre sa place de Sandjak de Katif (1), de partir pour prendre le commandement de la flotte, en lui enjoignant de laisser, dans le port de Bassora, deux barques, cinq galères et une galiote (2). Une galère fut brûlée à Bassora, et Mourad-Begh quitta ce port avec le reste de la flotte qui se composait de quinze galères et de deux barques. Il espérait parvenir en Égypte; mais, lorsqu'il fut en face d'Hormouz, la nouvelle de l'arrivée de la flotte des infidèles se confirma; elle s'avança même à la rencontre des partisans de l'Islamisme, et il se livra un combat sérieux. Les capitaines de vaisseaux, Soliman-Reis et Redjeb Reis, avec plusieurs braves guerriers, tombèrent martyrs, et le nombre des blessés fut considérable. Les navires furent très-maltraités par le canon, et ne furent délivrés des poursuites de l'ennemi qu'à l'entrée de la nuit. Un bâtiment de guerre était resté en arrière, et son équipage gagna la terre sur la côte de *Lar* لار, en Perse, où plusieurs personnes réussirent à s'échapper; d'autres furent faites prisonnières. Les ennemis cependant s'étaient emparés d'un second navire. Les autres

(1) Katif est une ville avec un territoire sur la côte de Bahraïn.

(2) Une galiote est un petit navire à rames.

vaisseaux au contraire s'en étaient retournés à Bassora.

On représentait à la cour qu'il était impossible de sortir du golfe ; mais heureusement que l'on trouva l'auteur du présent ouvrage Katibi-Roumi, c'est-à-dire Sidi-Aly, fils d'Housaïn. Depuis long-tems il s'était occupé de l'art de la navigation, et il mettait le plus grand zèle à en connaître la théorie et la pratique. Il s'était trouvé à la conquête de Rhodes avec le sublime monarque, protecteur de l'empire ; depuis ce tems, il avait rendu différens services dans toutes les guerres qui s'étaient faites sur la mer occidentale (1), et il avait assisté à la prise de toutes les forteresses conquises par le défunt Khaïr-eddin-Pacha (2), par Sinan-Pacha (dont Dieu puisse avoir pitié) et par les autres amiraux. Enfin il avait parcouru toutes les régions de la mer occidentale, et il avait appris toutes les choses extraordinaires, qui font partie de la science nautique. Ce qu'il avait appris était présent à sa mémoire. Il avait même composé des livres sur l'astronomie, la philosophie et sur les autres connaissances relatives à la navigation, et sur les qualités des astres ; enfin, depuis la prise de Constantinople, son père et ceux de ses ancêtres qui s'étaient succédés dans la charge d'inspecteur des chantiers impériaux à Galata, possédaient tous de grandes connaissances nautiques,

---

(1) Par la mer occidentale, l'auteur entend désigner la partie de la Méditerranée qui longe les côtes de la Barbarie.

(2) C'est le célèbre amiral turk, connu des Européens sous le nom de Barberousse.

et étaient tous connus par leur talent, en sorte que l'art de la navigation avait, pour ainsi dire, été légué comme héritage à ce serviteur. On jugea d'après cela qu'il devait être un homme de beaucoup de talent et d'expérience sur mer. Ainsi, en cette année même, à la fin du mois de dsou'lhidja, il fut nommé amiral d'Égypte ; après avoir reçu l'ordre d'y conduire les navires qui se trouvaient à Bassora, il partit d'Halep le premier jour de mouharram, en 961 (1553), pour se rendre à Bassora.

Il traversa le petit désert, et passa l'Euphrate à gué, puis il se dirigea vers *Rouha* رها (Édesse), où il visita la demeure d'Abraham, que le salut de Dieu l'accompagne ! et après avoir passé par *Nisibin* نصيبين, il se rendit à *Mosul* موصل, où il visita les tombeaux du prophète Jonas et du prophète *Djerdjis* (Saint-Georges), que le salut de Dieu vienne sur eux ! ainsi que ceux du scheikh Mohammed-Gharabili, de Fatih-Mousili et du cadi Bulban-Mousili. Ensuite, prenant sa route vers Bagdad, il passa par *Samarah* سامرة, qui dépend de la forteresse de *Tekrit* تكريت Il fit un pélerinage vers les lieux où se trouvent l'imam Aly-elhadi, et l'imam Hasan Askeri, et, ayant traversé la ville de *Achik-wé-Maaschouk* عاشق ومعشوق (1) sur la route du village de *Hazi* حزى, et de *Kasr*

(1) Ce nom qui signifie *les deux amans*, ou plutôt *l'amant et l'amante*, désigne un ancien monument qui se voit sur le bord du Tigre, au-dessus de Samarah, et sur lequel on peut consulter la description du pachalik de Bagdad par M. Rousseau, p. 83. N. du R.

Samakah قصر سكمه, il parvint enfin dans la ville bien gardée de Bagdad بغداد. Il traversa le Tigre qui est le *Schath* شط (1) ou rivière de Bagdad, et il alla visiter le séjour du prophète Josué, que la prospérité soit sur lui (2), ainsi que les lieux où habitèrent l'Imam-Azem (3), l'Imam-Ahmed-Hanbal, l'Imam-Yousouf, l'Imam-Mohammed, l'Imam-Mohammed-Ghazali, Yss (Esaü) fils d'Ishak, l'Imam-Mousa-Kadhim, l'Imam-Mohammed-Taki, Kambar-Aly, le scheikh Abdou'lkadir-Ghilani, Djenid-Baghdadi connu sous le nom de Kédakhi, le scheikh Schabéli, Sirri-Sakti, Djélakh-Mansour, Baschar-Hafi, Djoumard-Kasab, Behloul-Diwany, Faïz'oul-ben-Ghayaz, le scheikh Schehab-eddin Schirwirdi et le scheikh Daoud-Tayi. Il passa ensuite devant la forteresse de *Thaïr* الطير, puis il se dirigea vers celle de *Beir* بير (4), d'où il

---

(1) Le nom de *Schath*, ou plutôt *Schath-alarab*, c'est-à-dire, *le fleuve des Arabes*, désigne la partie inférieure du cours de l'Euphrate, après sa réunion avec le Tigre, jusqu'au golfe Persique. N. du R.

(2) Les Mahométans vont en pélerinage aux tombeaux des grands hommes et des saints, et ils visitent aussi les lieux où ils ont résidé. Ils pensent, d'après quelques traditions, que Josué fils de Noun doit avoir séjourné pendant quelque tems à Babylone.

(3) C'est un endroit au nord de Bagdad. *Imam-Azem*, c'est-à-dire *le grand Imam*, est le même que Abou-Hanifa, dont les Othomans suivent la doctrine, qui est celle des Sunnites.

(4) Je pense qu'il faut lire ici *Dir* دير c'est-à-dire *le Monastère*, qui est effectivement un endroit voisin de *Mousayeb*, tandis que *Bir* est au bord de l'Euphrate, sur la route d'Halep à Edesse. On doit remarquer à cette occasion que l'on trouve dans les noms arabes tirés du manuscrit de M. de Diez, beaucoup de fautes ou d'incorrections. N. du R.

alla devant le bourg de *Mousayeb* مسيّب ; il traversa l'Euphrate à gué, et se rendit à *Gharewwy* غروّى c'est-à-dire *Kerbéla* كربلا, et il alla voir à *Imam-Housaïn* les tombeaux des martyrs et les monumens des témoins (1). De là, il se dirigea vers *Schefateh* شفاته et sur la route de *Tchewer* چور, par *Meschehed* مشهد Le second jour il se rendit à *Haïreh* حايرة, c'est-à-dire *Nedjef* نجف, où il alla visiter les prophètes Adam, Noé et Siméon, que le salut descende sur eux! et Mourtéza-Aly, que Dieu lui soit favorable. Il vint ensuite à *Koufah* كوفه, dont il visita les mosquées ainsi que les autels des prophètes, que le salut soit avec eux! et les demeures sacrées de Mourtéza-Aly et le siége de Kambar et de Douldoul. Il entra ensuite dans la forteresse de *Housaïnieh* حسينيه; chemin faisant il visita le lieu sacré des prophètes Zalkefl (2) fils d'Aaron, que le salut descende sur tous deux! il alla ensuite à *Hillah* حله (3), la résidence des seigneurs du tems (4), c'est-à-dire l'Imam-Mohammed-Mahadi, et l'Imam-Akil, frère d'Ali; il visita les Mosquées *Schems*,

---

(1) Kerbéla est un lieu où un fils et beaucoup de sectateurs du Khalife Aly sont morts. *Témoin* est mis ici pour *témoin de la vérité* ou *martyr*.

(2) Zalkefl ou Zoulkefl est nommé dans l'Alcoran.

(3) La ville de *Hillah* est bâtie sur l'emplacement et au milieu des ruines de l'antique Babylone, c'est de là que nous viennent toutes les briques cuites, couvertes de caractères cunéiformes. N. du R.

(4) *Seigneurs du tems*, c'est une manière de désigner les hommes grands et illustres ou les personnages puissans.

puis il traversa de nouveau le pont de l'Euphrate. Enfin il revint à Bagdad, où on s'embarqua pour se rendre à Bassora. Sur la route on visita *Madaïn* مداين, où on vit *Tak-Kesra* طاق كسرى et *Kasr-Schah-Zénan* قصر شاه زنان, et nous nous rendîmes au tombeau de Selman le Persan (1). On cingla ensuite vers *Amurah* عمارة, et on continua le voyage en prenant le chemin de *Wasith* واسط, par *Dsékieh* ذكية. En face de cette villle nous allâmes voir le tombeau du prophète Esra (Esdras), que la prospérité soit avec lui ! Nous nous rendîmes ensuite par les forteresses *Idjel* عجل et *Mizraah* مزرعة pour aller à la forteresse de *Sadr-et-taubeh* صدر التوبه; nous atteignîmes enfin le Tigre à Bassora et nous entrâmes dans la ville dans les derniers jours du mois de safar de l'année qui a déjà été mentionnée (961 de l'hég. 1553 de J.-C.).

III. *Récit des événemens arrivés dans le pays de Bassora.*

Le jour suivant j'obtins une audience de Moustafa pacha (2), qui, ayant vu l'ordre impérial dont j'étais

---

(1) Voyez sur Selman le livre de Kabous, p. 371, note 1. C'est un livre de morale, écrit en persan vers la fin du douzième siècle, qui a été traduit en allemand par M. de Diez, et publié par lui, à Berlin, en 1811. Ce Selman, qui vivait du tems de Mahomet, est regardé par les Musulmans comme un très-grand saint. N. du R.

(2) Moustafa pacha était alors gouverneur de Bassora.

porteur, me livra les quinze galères qui étaient dans le port. On radouba celles qui en avaient besoin. Nous trouvâmes chez les capitaines de vaisseaux quelques bombes, provenant du butin d'Hormouz, et nous les fîmes disposer dans chaque navire comme pour servir à mettre de l'eau potable (1). La saison favorable au départ étant encore éloignée, nous nous arrêtâmes pendant cinq mois en ces lieux, pendant lesquels nous visitâmes les mosquées de Mourtéza Aly ou d'Hasan Basri, de Talha, de Zobaïr et d'Ans, fils de Malik, d'Abd-errahman, fils d'Auf, et des martyrs disciples du prophète, que les bénédictions de Dieu se répandent sur eux.

Il m'arriva alors qu'une nuit, dans un rêve, je vis mon sabre tomber, et comme le Scheikh Mouhï-eddin Arabi, que Dieu sanctifie sa tombe, rapporte que le prophète (Mahomet), avait vu de même en songe son sabre tomber, et que peu de tems après eut lieu la défaite de ses sectateurs, ce songe m'avait causé une grande frayeur; cependant mon cœur m'inspira aussi cette pensée, que le prophète avait prié, et que les guerriers de l'Islamisme avaient finalement remporté

---

(1) Ce passage présente quelques difficultés : قومبار, qui est dans l'original, est un mot qui m'est inconnu, mais قومبارة signifie *bombe* et *mortier*. Il est probable qu'il y avait قنتاس ou plutôt قنطاس, qui signifie, d'après Golius, l'endroit des vaisseaux par où l'eau salée s'écoule, et suivant Giggéïus il signifie la *coupe* ou les *vases à boire*, dans lesquels on distribue l'eau douce; la dernière signification, comme étant la plus vraisemblable, est celle que nous avons adoptée.

la victoire. Je commençais à prier lorsque je m'éveillai. Je ne racontai ce songe à personne, mais pendant long-tems j'en fus inquiété. Il arriva par la suite, que Moustafa pacha s'était avancé contre le peuple *Mouschaaschaa* مشعشع, pour s'emparer de la ville de *Harwizèh* هرويزه (1), et il m'envoya avec cinq galères vers la ville de *Djéziré* جزيره, afin que son pays ne fût point inquiété par les *Alyan Oghlou* عليان اوغلى. Les troupes qui se trouvaient sur les navires partirent avec le pacha. Mais Dieu ne permit pas que la ville fût prise, et plus de cent de mes arquebusiers obtinrent l'honneur du martyre. Cet événement m'inquiéta beaucoup; je crus cependant que c'était là l'explication du songe que j'avais eu. Il était, pour moi, clair comme le jour, que le destin ne peut être détourné par aucune précaution, comme dit Scheïkhy (2).

« Ce qui doit arriver, arrive même contre ta vo-
» lonté, que ton cœur soit ouvert ou fermé (3). »

La saison du départ étant arrivée, le pacha fit partir un homme sur une barque de poste; cet homme instruit dans l'art de la navigation était connu sous le nom

---

(1) Il y a ici une faute; la ville dont il s'agit est *Hawizah*, dans le Khouzistan. N. du R.

(2) Scheïkhy est un des plus anciens poètes turks. Il a vécu du tems d'Orchan, le deuxième sulthan des Othomans, qui a régné de 1325 à 1359. Il vivait même encore sous son successeur, Mourad Ier.

(3) Le cœur ouvert ou fermé veut dire joyeux ou triste, parce que dans la joie le cœur se dilate, et dans la peine il se resserre.

îles de *la mer Verte*, c'est-à-dire dans la *mer d'Hormouz*, sans qu'on pût obtenir la moindre nouvelle. Ayant passé devant *Hormouz*, le Schérif qui nous avait servi de conducteur depuis Bassora fut congédié, et une lettre fut envoyée à Moustafa-Pacha pour lui annoncer que nous avions quitté *Hormouz* en bonne santé et en bon état. Nous passâmes devant les bourgs qui se trouvent sur la côte de *Djoulfar* جلفار et de *Djadi* جادى, et qui sont connus sous les noms de *Kimzar* كيمزار, et de *Leimeh* ليمه. Mais aussitôt que nous fûmes dans les environs de la ville de *Khourfikan* خورفكان c'est-à-dire le quarantième jour de notre voyage, qui était le 10 du bienheureux mois de Ramadan, par un tems extrêmement clair, nous rencontrâmes les vils mécréans (les Portugais). Ils avaient quatre barques grandes comme des *karraka* (1), trois *ghourab* ou gros navires (2), six *karawel* portugaises et douze autres *ghourab*, c'est-à-dire galiotes à rames. Leur flotte

---

(1) بارچه ou برچه est expliqué dans le dictionnaire par *barque*; il y en a de grandes et de petites. Dans la langue nautique des Égyptiens, ce mot signifie *un navire de guerre* d'une certaine grandeur. *Karaka* paraît être le nom d'un grand navire en usage dans la mer indienne; peut-être au lieu de قراقه faut-il lire فرقته *frégate*.

(2) غراب est une espèce de navire en usage dans la mer des Indes. Il y en a de grands et de petits; les grands ressemblent à de grandes galères; les petits sont désignés ensuite comme galiotes à rame ou des demi-navires à rame. Notre auteur n'avait donc que quinze galères à opposer aux vingt-cinq navires des Portugais. Au lieu de *ghourab*, Hadji Khalfa écrit قاليون *galion*.

enfin se composait de vingt-cinq navires qui fondirent sur nous. De notre côté nous hissâmes de suite les voiles, relevâmes les ancres, préparâmes nos armes et attendîmes en nous confiant dans la grâce de Dieu, et en nous recommandant à la protection des grands prophètes et des vénérables saints. Nous levâmes les pavillons sur les mâts; les étendards furent aussi déployés : nous montrâmes beaucoup d'énergie et un zèle général, et nous commençâmes de suite le combat en poussant le cri de guerre musulman (1). La canonnade et la fusillade furent si vives qu'il est impossible de les décrire. Enfin, avec l'aide de Dieu, un de leurs galions fut si endommagé qu'il échoua sur l'île de *Fakk-alasad* فك الاسد, et qu'il coula à fond. Messihi a dit (2) :

« Les yeux des étoiles n'ont peut-être jamais vu » de si grands malheurs; je ne sais pas comment je » dois t'exposer des événemens si remarquables. »

Enfin, le combat fut vif jusqu'au soir. Mais lorsque la lanterne de l'amiral eut été allumée, l'amiral des mécréans eut peur, et fit donner le signal de la retraite à ses navires. Les barques étaient criblées, c'est-à-dire que leur armement était abîmé ; il les fit conduire à la remorque vers *Hormouz* pour y être radoubées, et toute la flotte disparut. Sous les auspices de notre empereur, par la grâce et le secours de Dieu, les mécréans furent vaincus et les ennemis de la religion

(1) *Allah akbar*, Dieu est grand.

(2) Messihi vécut sous Bajazet II, qui a régné de 1481 à 1512.

obligés de prendre la fuite. Enfin la nuit devint tout-à-fait obscure, et, pendant qu'à la surface de la mer, il avait régné jusque-là une espèce de calme, il s'éleva tout-à-coup un vent très-fort, et les voiles furent déployées. Au point du jour, nous nous trouvâmes proche de la côte; nous nous servîmes, pour réparer les navires, de feuilles (1), et nous continuâmes notre route dans le golfe pendant qu'il tombait beaucoup de pluie. Le jour d'après nous nous avançâmes dans la haute mer : puis, ayant changé de direction, nous continuâmes notre route.

Le jour suivant nous vînmes à la ville de *Khourfikan*, où les troupes prirent de l'eau. Ensuite nous parvînmes à la ville d'*Omman* عمّان, dans le pays d'*Omman;* on l'appelle aussi *Schihar* شحر. Enfin, ayant avancé pendant dix-sept jours, et nous trouvant le 26 de l'heureux Ramadan, qui était la nuit de *kadr* (du destin) (2), dans les environs de la forteresse de *Maskat* et de *Kalihat* قلهات, l'amiral de *Gowwah* (Goa) گوّة, fils du *Ghawernador* (3), sortit au point

(1) Des feuilles de métal, sans doute.

(2) Les Musulmans lui ont donné ce nom parce qu'ils croient que Dieu exauce toutes les prières qu'on lui adresse pendant cette nuit.

(3) *Goa* fut pris en l'an 1510, par le vice-roi Albuquerque, qui mourut en décembre 1515. Il eut pour successeur Soarez et Segueira. *Ghawernador* est sans doute dérivé de *gubernator*, ou plutôt du mot portugais *Governador*. On peut lire de plus grands détails sur les exploits des Portugais dans l'*Histoire de la découverte et conquête des Indes, par M. Ussieux*, à Bouillon et à Paris, 1770.

du jour de la baie de *Maskat*, avec douze grandes barques (navires de guerre), et vingt-deux *ghourab* (navires à rames), ensemble trente-quatre navires, et avec un grand nombre de soldats, et fit voile vers nous, c'est-à-dire que les barques et les galions couvraient la mer; ils déployèrent leurs grandes voiles, et leurs flammes. Ils lâchèrent les bordées de leurs *Karawelles*; ornèrent leurs vaisseaux de pavillons, et s'avancèrent sur nous. De notre côté nous nous confiâmes à Dieu, et nous attendîmes le combat sur la côte. Les barques arrivèrent et se placèrent près des galères et il en résulta un combat très-vif au canon et au fusil, avec des flèches et au sabre. La mêlée fut terrible, le carnage au-dessus de toute description. Par exemple, les *Schaïka* avec des sabords couraient sur les barques comme des pointes de sabre (1); les saïques démasquèrent ensuite leurs larges sabords; les mécréans, tirant de toutes parts, même des hunes, avaient, pour ainsi dire, transformé nos galères en des porc-épics (2); ils lançaient sur

(1) Les *Schaïka*, appelés chez nous des Saïques, étaient sans doute pontés, et avaient des sabords sur les côtés. L'auteur n'a pas parlé auparavant de ces Saïques des Portugais, à moins qu'il ne les ait comprises parmi les vingt-deux *ghourab*, dont il est question au haut de cette page. Au surplus, tout le passage n'est pas clair; l'auteur supposait probablement que ses lecteurs connaissaient la construction et la forme de ces différentes espèces de navires.

(2) Les galères des Musulmans ressembléient à des porc-épics, parce qu'on était obligé de se défendre de tous les côtés contre les ennemis.

nous une grêle de pierres grosses comme le poing, et comme dit Yétimy (1):

« Les coups et les pierres pleuvaient; chacun fut » blessé sur la mer. »

Une de nos galères fut brûlée par les bombes, et Dieu voulut qu'une barque eût le même sort. Cinq barques et cinq galères échouèrent sur la côte et furent détruites. Une barque, que la force des voiles avait fait talonner sur les roches, fut submergée; enfin, de chaque côté, les troupes furent harassées, et les rameurs, soit par la fatigue de ramer, soit à cause de la force qu'ils étaient obligés d'employer pour aller contre le courant, soit par le canon, étaient épuisés. La nécessité nous avait obligés de combattre à l'ancre. Les bancs des rameurs étaient vides. Parmi les capitaines des galères qui périrent, Alemschah Reis, Kara Moustafa, Kalfat-Mamy, et le chef des volontaires Durzi-Moustapha-Begh, tombèrent au pouvoir de l'ennemi; parmi les autres guerriers et marins égyptiens, il y en eut aussi environ deux cents de prisonniers; pour les rameurs qui étaient Arabes, ils s'étaient sauvés à terre.

Un grand nombre d'Arabes de l'intérieur vinrent en ce lieu, offrirent des secours aux sectateurs de l'Islamisme, et leur enseignèrent la route qu'ils devaient tenir par terre. Ils firent aussi prisonniers les hommes qui se sauvèrent des barques naufragées des vils mécréans, et, comme parmi eux il se trouvait des Arabes,

(1) Yétimy vivait sous Sélim I, qui a régné depuis 1512 jusqu'en 1520.

ils furent conduits à terre et transportés en Arabie. Dieu sait que je me suis trouvé avec le défunt Khaïr-eddin-Pacha dans les combats d'*Andria*, de *Touria* et de *Djendral;* mais je n'ai jamais vu de combat naval aussi terrible ! Enfin la nuit arriva.

L'ennemi(1) se retira dans le golfe d'*Hormouz*; mais il s'éleva un si grand vent, que les barques laissèrent tomber les deux plus grandes ancres, et qu'on fut obligé de lier les gouvernails. Les *ghourab* (gros navires) furent remorqués et embossés vers la côte (2).

Les ancres des galères se détachèrent. L'équipage était faible et cependant il fallait quitter la côte, et on fut contraint, bon gré mal gré, de mettre sous voile. Nous fûmes donc cette nuit éloignés de l'Arabie et emportés dans la haute mer, c'est-à-dire dans la mer sans bornes, et nous voguions dans la direction du vent. Enfin, nous arrivâmes à *Berdjasch* برجاش, dans le pays de *Kirman* كرمان; cette côte n'a point de rade. Aussitôt qu'on eut reconnu la côte, on changea de direction et on courut pendant quelques jours dans l'incertitude, jusqu'à ce qu'enfin nous arrivâmes à *Kidjy-Mekran* كيجى مكران, dans le pays de *Mekran;* il était nuit et il

(1) Le mot *ennemi* est seulement sous-entendu dans l'original.

(2) Ce qui est dit ici de la retraite dans le golfe d'Hormouz, jusqu'à la conduite des *ghourab* sur la côte, ne peut se rapporter qu'aux Portugais, parce que notre amiral n'avait ni barques ni *ghourab*. Il faut que ce soit une notion qu'il ait reçue plus tard et qu'il a placée ici; ce n'est qu'en parlant des galères qu'il fait mention de sa propre flotte, qui était réduite à neuf galères, qui devaient se trouver en assez mauvais état.

ne nous fut pas possible d'atteindre la côte. Les vents nous jetèrent pendant la nuit en pleine mer; nous attendîmes le point du jour pour faire route de suite; mais les équipages étaient épuisés de fatigues. Enfin, après avoir éprouvé mille besoins et mille peines, nous arrivâmes le matin suivant sur la côte. Nous nous trouvions dans le lieu connu sous le nom de *Schahbar* شهبار; il y avait là un paquebot avec quelques troupes de marine, et un corsaire. Aussitôt que leurs vigies nous remarquèrent, leur équipage se réunit sur le pont. Peu après, des hommes armés se mirent en mer; leurs capitaines vinrent à notre bord et se déclarèrent Musulmans. Comme nous n'avions pas une goutte d'eau sur nos navires, les capitaines nous indiquèrent le chemin qu'il fallait tenir pour en avoir, et nos soldats trouvèrent une nouvelle vie, au moment même où ils étaient déjà presque morts.

Ce jour était précisément celui du *Baïram*, et comme nous avions trouvé de l'eau dans ces environs, ce fut une vraie fête pour nous. Les capitaines dont nous venons de parler furent nos conducteurs. Nous nous rendîmes à *Kéwadir* كوادر ville de commerce. Le peuple se nomme ici *Beloudj* بلوج; leur souverain était Mélik-Djelal-eddin, fils de Mélik-Dinar. Le commandant de *Kéwadir* vint à bord, nous témoigna de bonnes intentions envers notre illustre empereur (Soliman Ier), et nous dit qu'avant que la flotte (turque) se fût approchée d'*Hormouz*, il avait envoyé des navires avec des provisions et des hommes, mais qu'ils n'avaient plus trouvé la flotte en ces lieux,

et que chaque fois que la flotte de l'empereur viendrait à Hormouz, il enverrait cinquante ou soixante navires avec des provisions. Ayant fait beaucoup de promesses de rendre toutes sortes de services, on lui répondit : » Les affaires dépendent du tems. Si la volonté de Dieu » le veut, soyez prêt lorsque l'occasion s'en présentera. » En même tems j'envoyai une lettre à Mélik-Djélal-eddin et je le priai de nous donner des pilotes : il nous en envoya un expérimenté, et il témoigna son obéissance et sa soumission pour notre sérénissime empereur (Soliman II) (1).

V. *Récit des événemens arrivés dans l'Océan Indien.*

Confians dans la grâce de Dieu, nous mîmes à la voile du port de *Kéwadir* dans l'Océan Indien avec neuf navires; le vent parut assez favorable, et nous reprîmes notre chemin du côté de l'Yemen, en disant avec Nédjati (2) :

« J'ai lancé sur la mer le navire de mon cœur vers

---

(1) L'empereur des Othomans de cette époque, Soliman II, était le prince le plus puissant de l'Orient et de l'Occident, et il avait déjà envoyé ses flottes dans les mers de l'Inde, pour en chasser les Portugais qui tenaient les princes Indiens sous leur joug. Ceci engagea ces princes à témoigner leur attachement pour la Porte-Othomane. Notre auteur le mentionnera encore souvent sous le nom d'obéissance et de soumission; outre cela l'empereur turc était considéré comme khalife, ce qui lui donnait une grande considération.

(2) Nédjaty est un poète turc, qui mourut en l'an 1508, sous Bajaset II.

» la reine de mes pensées (1). Amis, quoi qu'il arrive,
» disons : Dieu accordez-nous le succès ! »

Nous étions depuis quelques jours sur la mer, lorsqu'étant près de *Rais-alhadd* رايس الحدّ, le *Damani*, c'est-à-dire une violente tempête s'éleva; ce genre de tempête est connu sous le nom de *tempête de l'éléphant;* elle souffle de l'ouest. Nous fûmes obligés de lutter contre cette tourmente affreuse; mais il ne nous fut pas possible de déployer les voiles, pas même celle de misaine : comme dit Yétimi :

« Le navire du cœur tomba dans une mer qui n'a
» point de côtes. Il n'y avait pas de voiles qui pussent
» servir dans une telle tempête. »

La bourasque nous empêcha de fermer l'œil : les tempêtes qui ont lieu dans la mer occidentale (2), ne sont que des parcelles de poussière en comparaison de celle-ci, et les vagues de ces tempêtes, semblables à de petites montagnes, n'étaient vis-à-vis de celles-ci que de petites gouttes d'eau. On ne pouvait distinguer si nous étions dans le jour ou dans la nuit. Comme nos navires étaient en très-mauvais état, nous jetâmes à la mer tout ce qui se trouvait de provisions et d'effets lourds. Nous nous rappelâmes alors l'expression de Hafiz (3) :

« L'obscurité de la nuit, la crainte des vagues et

---

(1) *La reine des pensées.* L'auteur sous-entend ici sa pensée favorite, qui était le retour dans sa patrie.

(2) La mer occidentale, c'est la mer Méditerranée.

(3) Mewlana Schems-eddin Mohammed Hafiz : c'est un poète persan renommé, qui mourut en l'an 1388, ou, comme d'autres le

» des gouffres, affligent le cœur. Comment les gens
» volages, assis sur la côte, peuvent-ils se faire une idée
» de notre position ? »

Enfin, bon gré mal gré, nous fûmes forcés de nous soumettre à la tempête, et de nous abandonner à la miséricorde de Dieu. Nous eûmes recours à la grâce de Dieu, et nous mîmes nos espérances dans la protection des grands prophètes et des vénérables saints. Tantôt nous consolions nos cœurs affligés en disant avec Yétimi:

« Ne tombe pas dans la mer du chagrin, il y a beaucoup
» de tempêtes qui passent. Aussitôt que les malheurs se
» présentent, abandonne-toi avec fermeté au destin. »

Tantôt, pour calmer mon cœur affligé, je me rappelais les vers suivans : « Viens, ô mon cœur ! ne
» tombe pas dans le gouffre du chagrin ; sois épa-
» noui comme l'Océan (1) ! Laisse gronder la tempête
» pendant quelques jours ; elle passera, elle ne peut
» durer toujours. »

Pendant dix jours il régna dans l'Océan Indien des tempêtes violentes et des pluies continuelles ; nous ne vîmes pas un seul jour serein. Je donnai le conseil à ceux de mes compagnons qui se trouvaient avec moi dans le navire, de se tenir prêts et d'être sur leur garde. « Si Dieu le veut, leur disais-je, nous en sortirons heureusement. »

---

veulent, en 1394. Ces deux vers se trouvent à la première page de la collection de ses poésies ; ils étaient pleins de fautes dans le manuscrit de Katibi-Roumi.

(1) Cette comparaison vient de ce que le cœur, contracté par la tristesse, s'épanouit et se dilate dans la joie.

Nous vîmes, pendant ces jours là, des poissons qui étaient aussi longs que deux galères, et au-delà. Les pilotes dirent: Ceci est un signe de bonheur, dissipez vos craintes! En effet, nous nous aperçûmes bientôt de la marée. Pendant qu'elle était à sa plus grande hauteur, nous arrivâmes auprès du golfe *Tcheked* چكد, où nous aperçûmes des signes de beau tems tels que des chevaux marins, de gros serpens, des tortues et des plantes marines. La couleur de la mer était changée, c'est-à-dire qu'elle était devenue blanchâtre. Les pilotes l'ayant remarqué, ils s'écrièrent: « Dans la » mer des Indes les gouffres voisins de la terre ferme » sont dangereux. On trouve de tels gouffres sur les » côtes et sur les rivages de *Gherdefoun* كردفون (1), » dans le pays de *Habesch* (Abyssinie) حبش, et vers » le golfe de *Tcheked*, dans les environs du *Sind* » سند. Les navires qui s'en approchent ne peuvent » être sauvés. » Ils ajoutèrent que ce qu'ils avançaient était rapporté dans les livres de navigation. On sonda la mer et on trouva le fond à cinq toises Alors on ploya la voile du milieu. Partout où il y avait peu d'eau, nous nous arrêtâmes et nous descendîmes la grande ancre pour nous fixer autant que possible en ces endroits. La tempête dura encore tout le jour et toute la nuit; enfin, par la grâce de Dieu, le tems du reflux arriva. La tempête céda, c'est-à-dire qu'elle diminua, nous laissant l'espoir de s'apaiser tout-à-fait et

(1) *Gherdefoun* est appelé *Gardefuy* sur les cartes des Européens.

de nous laisser continuer notre route. Sohdi dit (1) :

« Lance dans la mer de l'amour l'esquif de ton » existence. Les ouragans passent. Il dépend de Dieu » de les apaiser ; ne crois pas, ô mon cœur, qu'il dé- » pende de la tempête. »

Le jour suivant, vers le matin, nous fîmes un mouvement rétrograde ; nous retirâmes les voiles, nous attachâmes un matelot intelligent dans la hune et nous attendîmes quelque tems ; le mât de l'oie fut descendu, et nous en dressâmes un autre de la grosseur du mât du chameau (2). L'homme qui était dans la hune ayant regardé de tous les côtés, il reconnut le temple d'une idole sur le rivage du pays de *Djamher* جامهر. Alors nous le fîmes descendre, nous déployâmes les voiles en nous dirigeant vers *Fourmian* فورميان, *Manghalor* منكلور et *Soumenat* سومنات, pour arriver enfin à *Diu* ديو. *Diu* était entre les mains des mécréans ; nous étions sur nos gardes et pendant le jour nous ne laissâmes voir aucunes voiles. Nous en partîmes promptement ; le vent augmenta tellement qu'on ne pouvait plus diriger le gouvernail. De grands *yekieh* furent attachés, et, au moyen de deux *jébour* (3), ils furent

---

(1) *Sohdi* était un poète contemporain de l'auteur.

(2) J'ignore comment on doit rendre dans notre langue le nom des mâts de l'oie et du chameau. Hadji Khalfa écrit قازى دركى au lieu de قارى دركى, comme si on devait dire *mât de la vieille femme;* mais c'est sans doute une faute d'impression.

(3) *Yekieh* et *jebour* يكه و ژبور sont deux expressions que je ne puis traduire avec certitude. Je suppose que par *yekieh* on entend des anneaux

conduits par quatre personnes. Il était impossible de rester sur le pont, et personne ne pouvait avancer vers la proue des navires. Les cordages agités par le vent et le craquement des bois empêchaient d'entendre les sifflets pour le commandement de la manœuvre (1); les matelots ne pouvaient se parler que par des mots entrecoupés. Les capitaines et les gardiens des rameurs ne pouvaient rester debout dans leurs chambres.

Enfin, la plupart des soldats s'étaient retirés dans les magasins, après avoir quitté le fond de cale, et les vagues de la mer avaient enlevé le bois et les poutres qui se trouvaient sur la partie supérieure du navire. En un mot, ce jour ressemblait à celui du jugement dernier. Nous aperçûmes enfin le pays de *Guzarate* گجرات, dans l'Hindostan هندوستان; mais nous ne pouvions juger du lieu où nous nous trouvions. Les pilotes crièrent : Notre navire est ouvert, soyez sur vos gardes! Aussitôt nous jetâmes l'ancre; mais le fond du vaisseau se sépara avec effort, et il paraissait devoir couler à fond. Les rameurs arrachaient leurs vêtemens, et tous les hommes se mirent nus; les uns embrassaient des tonneaux, les autres préparaient des outres; chacun prenait congé de ses amis; l'écrivain (l'auteur) aussi se déshabilla. Je donnai la liberté aux esclaves qui m'appartenaient, et je promis cent ducats aux pauvres de la Mecque, que Dieu vienne à son secours! Enfin les

---

en fer, qui sont attachés au gouvernail, et que *jebour* signifie le *crochet*, avec lequel on tire les anneaux et ensuite le gouvernail lui-même.

(1) Sur les navires on se sert du sifflet pour ordonner les manœuvres.

ancres se rompirent, l'une à l'anse, l'autre au bras. Nous descendîmes de nouveau deux ancres, qui nous fixèrent encore une fois, mais les pilotes dirent : « L'ouverture est très-grande; nous nous trouvons ici » entre *Diu* et *Daman* دمن; si le navire coule bas ici, » pas une ame ne se sauvera ; il nous faut faire voile » et nous approcher de la côte. » Pendant que les pilotes disaient cela, je calculai le retour de la marée et je regardai la carte : je m'étais persuadé que nous étions plus près de la côte. Les paroles éternelles et les prédictions du Koran conseillent d'avoir de la fermeté (1). On se mit donc à visiter les avaries du navire ; le fond de cale avait plusieurs ouvertures, les lits même étaient déjà couverts d'eau ; l'eau entrait avec force de toutes parts. On faisait agir les pompes pour l'empêcher de s'enfoncer, et on parvint en plusieurs endroits à diminuer l'eau, mais elle se renouvelait. Vers le soir l'air s'éclaircit un peu. Nous étions en face du golfe de *Daman*, dans le pays de *Guzarate* dans l'Inde. La côte n'était éloignée que de deux milles. Tous les autres navires étaient déjà là ; quelques galères seulement qui s'étaient placées trop près de la côte, avaient beaucoup souffert; leurs rames, leurs bancs et leurs tonneaux étaient tombés dans l'eau ; mais tout cela avait été de nouveau jeté à la côte par la marée. Enfin, nous fûmes obligés de supporter pendant cinq jours et cinq nuits la tempête la plus

---

(1) *Les prédictions du Koran* signifient ouvrir le Koran au hasard, et prendre le premier passage qui se présente pour guide de ses actions.

violente et une pluie continuelle, car nous étions dans la saison des pluies de ce pays (1); que faire? nous suivîmes le conseil du proverbe : *Quelle pluie tomberait du ciel sans que la terre ne la reçût volontiers*. Pendant tout ce tems on ne voyait pas un seul rayon de soleil pendant le jour, et pendant la nuit on ne voyait aucune étoile. Jour et nuit nous observions le compas et le clepsydre; l'un et l'autre restaient immobiles. En un mot, chacun était plongé dans la mer du chagrin, et dans l'océan des souffrances, et s'était lavé les mains pour sa vie (2); nous nous consolions avec ces vers d'Afitabi (3).

« O Afitabi! il viendra un jour où le soleil du bon-
» heur se lèvera! Dieu n'affligera pas toujours de
» punitions son serviteur. »

Il y avait encore en ces lieux trois navires à l'ancre qui avaient échoué, et l'équipage qui se trouvait à bord disait avec Hafiz (4) :

---

(1) L'auteur ne dit pas qu'il soit entré lui-même dans le port de *Daman*. C'est sans doute une lacune laissée par le copiste. On peut supposer qu'on en dira quelques mots dans les autres exemplaires manuscrits de ce voyage.

(2) *Se laver les mains pour sa vie*, veut dire ne plus compter sur la vie.

(3) Afitabi, poète qui vécut sous Bajazet II et Sélim Ier, qui ont régné de 1481 à 1520.

(4) Récapitulons ici quel avait été le sort des quinze galères dont notre auteur avait pris le commandement au port de Bassora. Six navires avaient été perdus dans le second combat avec les Portugais; plusieurs galères avaient beaucoup souffert dans le port de *Daman;* trois avaient échoué, et le navire avec lequel l'auteur était arrivé

« Je suis semblable à un navire déchiré ; vent fa-
» vorable, lève-toi, afin que je vole auprès de mes
» amis et de mes parens. »

Tandis qu'ils offraient à Dieu mille souhaits, et faisaient des prières, ils ajoutèrent : Que Dieu soit loué !

VI. *Récit de ce qui s'est passé dans le pays de Guzarate.*

Grâce à Dieu, après cinq jours le vent diminua, un peu de calme étant survenu. Les canons et les autres effets d'armement des navires échoués furent déposés chez le commandant de *Daman*, Mélik Asad, un des officiers du Sultan Ahmed. Nous rencontrâmes dans ces parages quelques navires de commerce qui étaient venus de *Goulgoun* كلكون, et qui étaient près de partir. Les patrons de ces navires vinrent sur les nôtres pour nous assurer de la soumission et de l'obéissance du prince Maïmouni de *Kellout* كللوت (1), envers le sérénissime empereur (Soliman Ier), protecteur des royaumes, et nous déclarer que, jour et nuit, il était en guerre avec les mécréans de Portugais. Je lui écrivis une lettre, par le chef des pilotes qui était né dans ce pays et qui s'était

---

au port s'étant ouvert, on avait été obligé de jeter à la mer une partie de ses effets. Il ne restait donc que deux galères qui n'étaient pas tout à fait hors de service.

(1) Le même nom a été écrit quelques lignes plus haut *Goulgoun*. On doit, sans doute, corriger dans les deux endroits, et écrire *Kelkout* ou *Calicut* كلكوت

trouvé sur les galères, pour lui dire que, s'il plaisait à Dieu, en peu de tems la flotte impériale viendrait de l'Égypte à *Sameri* سامرى, et qu'elle délivrerait ce pays des mains des mécréans ; qu'en attendant il (le roi) devait se conduire comme un homme. Cette lettre fut envoyée par le navire dont nous avons parlé (1). Le commandant de cette ville (*Daman*), Mélik Asad, me fit savoir la nouvelle que la flotte des mécréans s'approchait et qu'il fallait se tenir sur ses gardes, et faire voile vers la forteresse *Sourriyet* (Surate) سرّية. Aussitôt que l'équipage qui était sur les navires apprit cette nouvelle, plusieurs restèrent dans le pays et entrèrent au service de Mélik Asad ; d'autres dirent avec Yetimi :

« L'eau est dans la cruche, ont dit dans l'Écri-
» ture des hommes expérimentés qui ont parcouru
» le monde avant nous ; celui qui quitte la terre-
» ferme et s'abandonne à la mer, quelque noble qu'il
» soit, cet homme n'a ni raison ni esprit. »

En disant cela, ils quittèrent les bancs à rames, montèrent à la côte et marchèrent vers *Sourret* (Surate) سرّت. Moi, au contraire, j'étais, avec un petit nombre de mes compagnons, occupé à chercher des pilotes pour chaque navire, afin d'aller à Surate. Nous nous mîmes en mer au milieu de mille dangers : nous allions à la rame et à la voile ; et, pendant que nous étions en route, le commandant de Surate, Hamza-Agha,

(1) On renvoya aussi avec ces navires, les pilotes que l'auteur avait pris avec lui en partant de *Kéwadir*.

nous arriva, sur un vaisseau, de la part d'Emad-el-mulk, grand visir du Sultan Ahmed, pour nous dire : « Les mécréans se sont de nouveau réunis ; *Daman* est » une place ouverte. Ne restez pas sans prendre des » précautions, venez auprès de la forteresse *Sourret* ; » cette place (*Daman*) n'est pas sûre, soyez avec » nous. » Pendant cinq jours nous courûmes par un vent très-fort, pendant la marée montante; à la marée descendante nous jetâmes les ancres, et nous avions mille privations et mille fatigues à supporter. Enfin, par la grâce de Dieu, nous étions arrivés à la forteresse de *Sourret*, dans le pays de Guzarate, trois mois après notre départ de Bassora. Les sectateurs de l'Islamisme qui se trouvaient en ces lieux, en furent réjouis, et ils dirent : « Vous êtes dans le pays de Guzarate ; vous y » apparaissez comme des libérateurs, dans des tems » de trouble. Dieu vous a assistés. En effet, depuis » le tems de Noé, il n'y a jamais eu une pareille » tempête sur mer ; mais depuis Adam jusqu'ici, il n'y » a pas eu un amiral aussi expérimenté dans la science » nautique, qui soit venu du pays de Roum dans nos » contrées. Il est à espérer que, s'il plaît à Dieu, bien- » tôt le pays de *Guzarate* sera réuni à l'empire otto- » man, et que cela amènera l'occasion de délivrer les » villes de commerce (les ports) de l'Inde, des mains » des vils mécréans. »

Quelque tems auparavant le souverain du Guzarate, Sultan-Mahmoud, avait été tué par un de ses serviteurs de confiance, pendant la nuit, durant son sommeil. Supposant ensuite des ordres du monarque, cet

ses commandans le khan Hasan était resté sur le champ de bataille. Cependant dans un second engagement l'ennemi fut battu, et, pendant qu'il fuyait, le sultan Ahmed, qui avait déjà été monarque, monta de nouveau sur le trône. Nasir-al-mulk mourut de chagrin, et le Guzarate retrouva la paix. Aussitôt que les mécréans furent instruits de cet événement, ils firent partir un envoyé pour aller auprès de Khodawend-khan; chargé de lui déclarer qu'on n'était pas en guerre avec lui et qu'on n'en voulait qu'à l'amiral égyptien, et ils demandèrent que je fusse livré; mais le khan leur répondit qu'il n'était pas en son pouvoir de le faire. Les troupes qui étaient avec moi, voulaient tuer l'ambassadeur. Je les en empêchai en disant : « Ce pays ap-
» partient à un souverain étranger, soyons tranquilles
» et attendons le résultat; comme dit Nedjati :

« Souffrons et supportons les peines; voyons ce
» que Dieu enfin fera. »

Pendant ce tems un de mes gens, c'était un marin mécréant (1), s'enfuit et se rendit dans le navire de l'envoyé, et lui dit, sur ce qui me regardait : « Je
» connais la situation de cet homme; après la fête des
» Offrandes il partira, son départ est décidé; je me
» charge de le mettre en votre possession. » Lorsque mes soldats eurent appris cela, ils s'élancèrent vers le navire de l'ambassadeur, s'emparèrent du mécréant, le ramenèrent, et il fut exécuté devant la forteresse de

(1) C'était sans doute un grec ou un cophte qui, comme matelot, servait sur un navire turc.

Surate ; l'envoyé, ayant ouï cela, eut grande peur.

Dans ce pays il y a un arbre connu sous le nom d'arbre *Tari*, et qui ressemble au palmier (1) ; à chacune de ses branches pend une noix ; si on coupe le bout de la branche, et que l'on perce la noix, il en sort une eau de la couleur de l'arak, et, par la chaleur du soleil, en peu de tems cette eau se change en un vin délicieux. Au pied de chaque arbre on trouve aussi des espèces de boutiques où l'on boit et l'on s'amuse ; quelques-uns de nos soldats s'y étaient amusés, y avaient bu et avaient formé le projet de tuer leur chef. Ils vinrent pendant la nuit (dans le camp) ; un malheureux, nommé Iaghmour, tira le sabre et tomba sur le commandant des *Tcherakes* (Circassiens), Housaïn-Agha. Quelques camarades s'avancèrent vers lui, et, tandis qu'ils voulaient le retenir, deux jeunes gens furent blessés, et un brave jeune homme, nommé Hadji-Mahi, fut tué.

Les soldats vinrent vers moi, et, pendant qu'ils me proposaient de punir sévèrement le malfaiteur, je répondis : « Ce pays appartient à un souverain étran- » ger, je n'ai rien à ordonner ici ; s'il plaît à Dieu, il » faut que demain il paraisse devant les juges. » Mais ils répondirent : « La puissance de notre empereur (So- » liman) s'étend en tous lieux : tu es notre comman- » dant, ordonne l'exécution des lois ; nous obéirons. »

---

(1) L'arbre *tari* est appelé, par Clusius, *Exotic.*, liv. I, pag. 189, 190, le *palmier indien*, et il en donne la description.

Je déclarai alors que, *dans la glorieuse parole* (1), est ordonné : « *Vie pour vie, œil pour œil, nez pour nez, oreille pour oreille, dent pour dent et vengeance pour les blessures;* » puisqu'il en est ainsi, il faut l'exécuter. A peine cela était dit qu'on le tua sur-le-champ. Les autres mutins furent tranquilles après cet exemple. En effet, ils sentirent la vérité du proverbe, *Votre vie est dans la crainte*, et chacun fut satisfait. Les commandans des mécréans, ayant appris cela, en furent fort surpris; leur ambassadeur prit aussitôt une voiture et se rendit auprès du sultan Ahmed.

Mes soldats entrèrent au service de Khodawendkhan, sur le pied de cinquante à soixante *aktché* (2); Adil khan en fit autant à Bouroudj, pour les hommes qui se trouvaient là. Les uns séduisaient les autres, en disant : « Il y a bientôt deux ans que nous n'a-
» vons pas reçu de paie; il ne nous reste aucunes pro-
» visions; les navires ont perdu presque tout leur ar-
» mement, ils sont vieux, et il est clair que nous ne pou-
» vons espérer de partir et de retourner en Égypte. »
Plusieurs disaient avec le Scheikh Sadi (3) :

---

(1) *La glorieuse parole*, c'est-à-dire l'Alcoran. Les mots cités ci-dessus se trouvent dans la sur. V, v. 49.

(2) Soixante *aktché* valaient alors environ deux florins impériaux, solde exorbitante pour cette époque. La renommée des Osmanlis en ce tems-là faisait qu'on payait fort cher leurs services.

(3) Scheikh Mouslih-eddin Sadi, né à Schiras, en Perse, était un prosateur et un poète renommé; il naquit en 1175, et mourut en 1291 à l'âge de 120 ans (lunaires). Ses ouvrages sont aussi réfléchis que son âge était avancé, car il ne commença à écrire que dans sa quatre-vingt-cinquième année.

« Sur la mer, les portes du gain sont sans nombre,
» mais si tu veux songer à ta conservation, reste sur
» la côte. »

D'autres disaient comme Yetimi :

« Bravons le sort? Toutefois celui-là est en délire
» qui voyage sur mer. »

Enfin chacun faisait des plaintes à sa manière, et la plupart se firent soldats dans le pays de Guzarate. Les navires étaient abandonnés; on se détermina à les livrer, avec leur armement, à Khodawend-khan, dans la forteresse de *Sourrat*. Il s'en rendit garant, et promit de faire passer le montant de leur valeur, à la Porte. On reçut même de la part de Khodawend-khan et d'Adil-khan, des engagemens écrits pour cet objet.

Au contraire, ceux qui suivirent l'auteur et qui furent reconnaissans envers le sérénissime empereur, protecteur des royaumes, tels que le kiaya des Janissaires d'Égypte, Mustapha-agha; le commandant des tireurs, Ali-agha, et d'autres braves baluk-bachis et compagnons, au nombre de cinquante, se confièrent, ainsi que moi, à Dieu, et agirent d'après le sens des paroles du scheikh Nizami (1) :

« Quoique, dans la vieillesse, les désirs ne soient
» que dans l'esprit, c'est cependant un plaisir lors-
» qu'ils viennent de la parole de Dieu. »

Nous entreprîmes ainsi, le premier jour du saint

---

(1) Il paraît qu'on entend parler ici de celui des poètes persans connus sous le nom de Nizami, qui est distingué par le surnom de Ghendjawi, et qui vécut vers les années de 1169 à 1203.

mois de Mouharram, de l'an 962 (1554), notre voyage pour Ahmed-abad.

En peu de jours nous arrivâmes à *Bouroudj ;* quelques jours après à *Beloudri* بلودری, ensuite nous allâmes vers la route de *Tchampaïz* چامپایز. Pendant la route, nous vîmes des arbres rares, dont la pointe s'élevait jusqu'aux cieux, et sur lesquels on voyait des chauves-souris singulières, qui avaient jusqu'à quatorze palmes d'envergure. On ne voyait pas cependant de ces chauves-souris sur tous les arbres (1). Les racines dudit arbre se recourbaient et descendaient à fleur de terre, pour s'élever de nouveau comme un arbre, de manière, par exemple, que d'un tel arbre il s'en formait autour une dizaine ou une vingtaine. On le nomme dans le pays, l'arbre *touba ;* son ombre pourrait couvrir plusieurs milliers d'hommes (2). Le long des routes on ne trouve que du *zakkoum* (3). On trouve aussi des perroquets, dans le pays de Guzarate, et leur nombre est infini : ce

---

(1) Clusius, dans ses *Exoticor.* liv. I, pag. 94, 95, parle de ces grandes chauves-souris.

(2) Clusius, pag. 1-4, nomme cet arbre le figuier de l'Inde, et au lieu de dire que les racines s'élèvent pour former de nouveaux arbres, il assure que ce sont les branches qui descendent vers la terre et se relèvent de nouveau. Il cite à ce sujet plusieurs auteurs qui sont d'accord avec lui. Les Portugais ont donné à cet arbre le nom d'*arbor de rayz*, c'est à dire *arbre de racine*. Lopez de Castagneda parle d'un arbre, dans la province de Malaca, nommé *mangiu*, dont les racines s'élèvent pour former de nouveaux troncs.

(3) *Zakkoum* est le nom d'un buisson ou arbre qui porte des fruits amers, qui ont la forme des amandes.

climat est aussi celui des singes. Dans quelques lieux où nous avons campé, plusieurs milliers de singes vinrent nous entourer ; la plupart portaient leurs petits dans leurs bras. Ils faisaient tous des gestes singuliers, et montraient, ce qui est rapporté dans les récits de Djihan-schah (1), qu'il n'existe pas de juge parmi eux. Vers le soir, les singes retournèrent à leur gîte ordinaire.

Enfin, après mille souffrances et peines, nous parvînmes à *Mahmoud-abad* محمود اباد, et après quinze jours nous arrivâmes dans la capitale du Guzarate, c'est à dire à *Ahmed-abad*. Nous eûmes une entrevue en ces lieux avec le sultan, avec Emad-el-mulk, et d'autres khans. Nous offrîmes au sultan Ahmed quelques pauvres présens, et nous reçûmes de sa part des marques de bienveillance. Il exprima les meilleures intentions envers sa majesté l'Empereur, protecteur des royaumes (Soliman II), et nous assura de sa soumission ; il me fit présent d'un cheval, d'un train de chameaux (2), et de l'argent pour le voyage. Nous fîmes un pélerinage vers le scheikh Ahmed Magribi, au lieu nommé *Tcherkesch* چركش, dans les environs d'Ahmed-abad. Par hasard, je me trouvai un jour avec l'envoyé des mécréans (Portugais), chez Emad-el-mulk, grand-visir du sultan Ahmed ; ce dernier dit à l'envoyé : « Nous avons

(1) Djihan Schah est le nom d'un homme qui avait beaucoup voyagé.

(2) Un train de chameaux consiste en vingt à trente chameaux.

» besoin de l'empereur de Roum ; si vous empêchez
» nos navires de se rendre dans ses ports, notre situa-
» tion sera pénible ; d'ailleurs, n'est-il pas le souve-
» rain de l'islamisme, et n'est-il pas naturel qu'il ré-
» clame de nous son amiral ? » A ces mots, ma colère se réveilla, et je dis : « Maudit soit ! vous m'avez
» trouvé avec une flotte abimée ; mais si la volonté du
» Dieu plein de miséricorde est telle, en peu de tems,
» sous les auspices de l'Empereur, protecteur des
» royaumes, vous serez expulsés, non-seulement d'Hor-
» mouz, mais encore de Diu et même de Ghowa (1). »

« Nous nous embarquerons, nous chercherons
» l'ennemi et nous le trouverons. Notre main ne
» l'abandonnera pas, mais saura le saisir ; car l'on
» me nomme Khaïr-eddinli (2). »

J'ajoutai ensuite : « Il n'est pas nécessaire que je
» m'en retourne par mer. Si Dieu veut, il me sera
» facile de voyager par terre. » Le mécréant (l'en-

---

(1) La chose n'était pas aussi facile que l'auteur paraissait le croire. Soliman Ier, sur les instances de Bahadir roi du Guzarate, en 1538, avait déjà envoyé une flotte sous les ordres de Soliman-Pacha, pour chasser les Portugais de l'Inde. La flotte était composée de soixante-deux galères et beaucoup d'autres navires, et avait à bord 4,000 janissaires et 16,000 hommes d'autres troupes. Elle fut aussi renforcée par quatre-vingts navires indiens. Diu fut assiégé, mais le commandant portugais, Silveira, battit l'armée qui l'avait attaqué par terre, ainsi qu'on peut le voir dans Renaudot et Thévenot.

(2) L'auteur s'étant distingué sous les ordres du grand-amiral Khaïr-eddin-Pacha, s'appelait *Khaïr-eddinli*, ce qui signifie *un second Khaïr-eddin*, ou un homme semblable à Khaïr-eddin.

voyé) ne put répondre un seul mot, et la réunion fut dissoute.

Quelques jours après, le sultan Ahmed voulut me donner le pays de *Berdedj* بردج, et m'offrit une paie considérable. Je ne l'acceptai point, mais je répondis : « Quand même vous me donneriez tout le pays de » Guzarate, il me serait impossible de rester ici. » En effet, pendant une nuit, il me sembla voir en songe le calife Mourtéza Aly, que Dieu lui soit favorable. Devant moi, je vis un morceau de papier écrit, et il me dit : « Voilà le cachet de Dieu ; il sera avec toi : ne » crains rien ; si le cachet de Dieu n'était pas avec » nous, les eaux même des pays inconnus auraient » fui devant nous.» Le jour suivant, je racontai ce rêve à mes compagnons, lesquels en rendirent grâces à Dieu. Nous allâmes ensuite visiter le sultan pour obtenir notre congé. Pour honorer notre sérénissime empereur (Soliman II), il nous accorda la permission de partir.

Parmi les mécréans *Banian* بانيان, qui se trouvent dans ce pays, il y a une classe de lettrés connue sous le nom de *Bat* بات. Ils se chargent de servir de guides aux marchands et autres voyageurs, et on leur donne une certaine somme pour ce service. Lorsque, sur la route, des *Raschbout* راشبوت, mécréans, c'est-à-dire des cavaliers indiens, viennent dans la vue de piller les caravanes, les *Bat* tirent leur poignard, le tournent sur leur poitrine, et disent : « Nous nous sommes rendus garans. S'il » arrive quelque chose à la caravane, nous sommes

» obligés de nous tuer. » Sur ces mots les *Raschbout* laissent passer la caravane, sans lui nuire. S'il s'en suit le moindre dommage, les *Bat* se tuent, et s'ils ne le faisaient pas, ils perdraient toute confiance et ne pourraient plus être employés. Mais aussi, si la caravane est attaquée, et que les *Bat* se tuent, suivant les lois des *Bat*, les *Raschbout* sont déclarés avoir commis un crime digne de mort. Les commandans des *Raschbout* qui se trouvent dans le pays, ont souvent fait exécuter les fils et les filles des *Raschbout*. Les musulmans d'Ahmed-abad nous envoyèrent deux *Bat* : on leur assigna une certaine somme, et nous nous mîmes en route au milieu du mois de Safar de ladite année, pour aller vers le pays de Roum. Nous fûmes transportés sur des charriots, pendant cinq jours, et nous arrivâmes à la ville de *Patan* پتن, où nous allâmes voir le scheikh Nizam Pir-Patan. En ce lieu Schir-khan, et son frère Mousa-khan, avaient réuni des troupes, et se disposaient à la guerre contre Beloudj-khan, qui était le khan de *Radinor* رادينور. Ils cherchèrent à nous arrêter, en disant : « Si vous » allez à *Radinor*, vous serez obligés de prêter se- » cours à nos ennemis ; arrêtez-vous donc ici : aus- » sitôt que nos affaires seront terminées, vous pour- » rez partir en bonne santé. » Nous répondîmes : « Grand Dieu ! nous ne sommes pas venus pour » prêter secours à personne ; nous suivrons notre » route. Nous avons aussi l'ordre de notre empe- » reur. » Nous redoublâmes nos instances ; enfin on se fia à nous, et nous reçûmes la permission de partir.

« Celui qui fait par terre le voyage de Patan dans » l'Inde, éprouvera toutes les peines du voyage. Le port » de Daman est aussi rempli de dangers. J'ai aussi fait le » voyage du paradis. Mon cœur est comme une vessie » de musc, remplie de sang, avant d'avoir entrepris » le voyage de Khoten (1). Dieu! laisse donc réussir » les projets de ton serviteur Katibi; permets-lui » de retourner dans sa patrie. »

Enfin nous fûmes aussi délivrés de ce lieu, et après cinq jours de marche, nous arrivâmes à *Radinor*. Nous eûmes une entrevue avec le khan Mahmoud, lequel nous fit aussi des difficultés de toute espèce, et enfin retint trois de nos compagnons et congédia les autres. Sur la route, nous rencontrâmes des *Raschbout*, mais leurs commandans vinrent à notre secours, et nous leur demandâmes des lettres. Nous louâmes des chameaux pour nous rendre aux frontières du Sind; nous quittâmes les conducteurs *Bat* que nous avions pris à *Ahmed-abad*. Nous leur donnâmes de l'argent pour le retour, et continuâmes notre route.

VII. *Récit des événemens qui ont eu lieu dans le pays de Sind.*

Au commencement du mois béni de Rebi-el-awel, nous partîmes, et le dixième jour nous arrivâmes à la ville de *Parker* پارکر; cette ville appartient aux

(1) Dans le pays de *Khoten* ختن on trouve les chevreuils qui portent le musc.

émissaire qui se présenta avec les marques de la bienveillance. Dans les premiers jours du mois de Reby-el-akhir, j'eus moi-même une entrevue avec le sultan, et lui ayant offert quelques petits présens, il me témoigna de la bonté et de l'estime ; il me fit don d'un grand nombre de robes d'honneur, me donna le nom de *Leschker Ghaïb* (armée invisible), et m'offrit la ville de *Lahouri* لاهوري, c'est-à-dire *Diouli Sind* ديولي سند (1), mais n'ayant pas accepté cette ville, je le priai de me congédier. Alors il me dit : « S'il plaît à Dieu, je ne » vous congédierai qu'après la conquête (2), afin que » votre retour se fasse en sûreté. » Il écrivit aussi une lettre à Sa Majesté le sérénissime empereur (Soliman II) ; enfin il nous obligea de faire la guerre à Mir-Ysa, et pria les musulmans (compagnons de l'auteur), de faire la même chose, en disant : « Vous n'a- » vez pas même besoin de mettre des balles dans vos » arquebuses, car nous sommes tous frères et fils du » même peuple, et au premier coup de feu la plupart » de nos adversaires prendront la fuite. » La chose, en effet, arriva ainsi. Parmi les scheikhs du Sind, nous eûmes une entrevue avec le scheikh Abd-oul-kadir, et nous reçûmes ses bénédictions. Nous allâmes voir aussi le scheikh Mirek et le scheikh Djémali.

La guerre avec Mir-Ysa dura pendant un mois.

---

(1) *Lahouri* est une place de commerce et un port dans la province de *Tattah*. Il ne faut pas confondre cette ville avec Lahor dans la province du même nom.

(2) Il s'agissait de la conquête de *Tattah*.

Nous élevâmes des batteries et disposâmes l'artillerie. De chaque côté il y eut beaucoup de morts. Comme *Tattah* est une île, nous étions placés en face sur l'autre rive, pour tirer sur la ville; mais nos canons ne firent aucun effet. Ainsi, voyant les difficultés qui s'opposaient à la conquête, je m'interposai entre les deux partis, et leur fis faire la paix à condition que Mir-Ysa renoncerait à faire dire la prière au nom de l'empereur Houmayoun; qu'il ne ferait plus battre les timbales, et qu'il se soumettrait de nouveau à Hasan-Mirza. Ysa nous envoya son fils Salih avec des présens. Le schah Hasan-Mirza, de son côté, fit présent au fils de Mir-Ysa, du restant du trésor que ce dernier avait partagé entre ses soldats, et il céda formellement à Mir-Ysa le pays que celui-ci occupait. Ce fut par son visir, Menla-Yari, qu'il lui envoya le diplome et la concession, et avec le *Tough-Begh* (1) il lui renvoya aussi les timbales. Il remit aussi en liberté dix commandans d'*Arghoun* ارغون et de *Terkhan* ترخان, qui s'étaient déclarés pour Mir-Ysa, et avaient été faits prisonniers, et leur donna à chacun une robe d'honneur. Mir-Ysa de son côté renvoya aussitôt l'épouse de Mirza (Hasan), nommée Hadji-Beghoum, qui se trouvait dans ses états (à Tattah). Ainsi dans les premiers jours du mois de Djoumady-el-awel, le sultan Mahmoud, avec son armée, marcha par terre vers *Bekr*, et le vieux schah Hasan-Mirza, avec ses

(1) *Tough-Begh* est le titre de celui qui garde les queues de cheval. C'est un droit qui appartient aux souverains qui font battre les timbales.

navires, prit la même route en remontant le fleuve. Son épouse arriva aussi, et tandis qu'ils étaient réunis, Mirza mourut le troisième jour. Le peuple crut que sa femme l'avait empoisonné. Hamdi dit (1) :

« Si tu vas chez les femmes, mon frère, ne t'y fie » pas.

» Les femmes ont trompé même les prophètes. »

Le sultan Mahmoud partagea aussitôt la fortune du Mirza en trois parties; il en donna une à la femme du défunt, la seconde fut envoyée par son visir à Mir-Ysa; il envoya aussi le cadavre à Tattah; quant à nous il ne s'en occupa point (2). Il retint pour lui les chevaux, les chameaux et les autres objets appartenant au défunt, et se rendit par terre à *Bekr*. Pendant que le corps du Mirza et son épouse se rendaient à Tattah avec cinquante navires qui descendaient le fleuve, les troupes pillèrent le restant des navires; nos matelots prirent la fuite, et mes compagnons se firent matelots. Les *Tchaghatai* چغتای tombèrent sur nous de tous côtés pour nous piller; on tira sur eux, et nous ne pûmes sortir de ce lieu qu'après mille embarras.

Nous fîmes route pendant dix jours en remontant le fleuve, et nous parvînmes à la ville de *Nasirpour* ناصرپور. Les *Radjas*, qui sont les commandans des *Raschbout*, avaient pillé totalement cette ville. Nous y apprîmes

---

(1) Hamdi était un poète turc distingué; il écrivait sous Bajazet II qui régna de 1481 à 1512.

(2) C'est-à-dire que Mahmoud ne songea point à récompenser l'écrivain et ses compagnons, pour les services qu'ils lui avaient rendus.

que Mir-Ysa, avec dix mille hommes d'élite, suivait le sultan Mahmoud, et que Mir-Salih, avec quatre-vingts navires, se trouvait derrière Mir-Ysa. Dès que nous apprîmes ces nouvelles, on eut recours aux présages, et nous trouvâmes bon de changer de route en revenant sur nos pas. Nous nous réunîmes, et pour éviter le malheur, nous récitâmes l'*Ikhlas* onze mille fois avec recueillement (1); ensuite nous descendîmes vers *Tattah*. Le troisième jour, de bonne heure, nous rencontrâmes sur le fleuve Mir-Salih, et quelqu'un lui fut envoyé avec des présens. Il demanda où nous allions; on lui répondit que nous allions vers son père Mir-Ysa. Mais il dit : Mir-Ysa est déjà parti, et vous a devancés; ainsi retournez sur vos pas. Lui ayant représenté l'impossibilité de le faire, faute de pilotes, il nous donna alors quinze matelots, et, bon gré malgré, nous fûmes contraints de retourner sur nos pas. Nous fîmes de nouveau route sur le fleuve pendant dix jours, et nous arrivâmes au village de *Sind* سند, où nous eûmes une entrevue avec Mir-Ysa. Nous lui déclarâmes que nous étions les chefs qui se trouvaient auprès du défunt Mirza; mais que nous avions fait faire la paix, et que nous avions toujours été opposés à cette guerre. Sur cela Mir-Ysa nous témoigna de l'estime et de la bienveillance. Il nous pardonna de l'avoir combattu, et nous dit : « Restez quelques jours avec moi; il est décidé, s'il plaît à

(1) La 112e surate du Koran est appelée *Ikhlas*, c'est-à-dire *pureté*, et pendant la guerre on s'en sert pour la prière.

» Dieu, que j'enverrai Mir-Salih auprès de l'empe-
» reur Houmayoun : alors vous partirez avec lui, car le
» sultan Mahmoud ne nous laissera pas sortir de *Bekr*.
» C'est le fils d'un méchant Mirza, et il a dans sa tête
» le désir de parvenir à l'empire. » Je ne voulus point consentir à cette proposition ; mais je répondis : « Per-
» mettez-nous de prendre congé de vous ; renvoyez-
» nous sur les navires que vous avez pris, et faites-
» nous accompagner d'un de vos chefs supérieurs. S'il
» plaît à Dieu, le sultan Mahmoud fera aussi faire la
» prière au nom de l'empereur Houmayoun, car autre-
» ment le feu de la discorde s'allumerait entre vous. »
Comme je le pressais de nous accorder ce que nous lui demandions, il me céda les sept navires que nous avions avec nous, nous fit accompagner par un officier de sa cour et nous donna des matelots. Afin que personne ne pût nous arrêter dans notre route, il écrivit une lettre à Sa Majesté le sérénissime empereur (Soliman I) et nous partîmes. Pendant notre route nous aperçûmes de grands crocodiles, et personne n'osait s'aventurer seul sur le rivage. Nous étions obligés chaque jour de nous battre avec les peuples *Simtché* سمچه et *Matchi* ماچی. Après mille souffrances nous arrivâmes, au bout de quelques jours, à *Siawen* سیاون, et ensuite ayant passé près de *Patara* پاتری et de *Derildjeh* درلجه, nous entrâmes dans la forteresse de *Bekr* بکر. Nous eûmes plusieurs entrevues avec le sultan Mahmoud et avec Menla-Yari, visir du défunt Mirza. Nous offrîmes au sultan quelques présens, et d'après nos représentations le sultan Mah-

moud fit également faire la prière au nom de l'empereur Houmayoun, et la paix fut conclue entre lui et Mir-Ysa. Je composai un chronogramme sur la mort du Mirza, qui fit beaucoup de plaisir au sultan Mahmoud. Je terminai aussi deux odes, et en les apportant au sultan, je profitai de cette occasion pour lui demander notre congé. Il me l'accorda, et me remit pour Sa Majesté le sérénissime empereur (Soliman I), une lettre, en me disant : « Sur la route du » Kandahar, il y a un des sultans d'Usbek (Boukharie), » le sultan Bahadir, fils du sultan Haïdar; il est à la tête » de quelques milliers d'hommes, et ne laisse passer » personne; de plus nous sommes dans la saison des » vents de feu (1), et on ne peut se mettre en route » pour ces contrées en ce tems-ci; attendez encore quel- » ques jours, je vous ferai accompagner alors par quel- » ques personnes qui vous conduiront sur la route de » Lahor; mais sur cette route aussi vous rencontrerez » la peuplade *Djedd* جد (2), contre laquelle il faut » être sur vos gardes. » Nous nous arrêtâmes donc plus d'un mois à *Bakr*. Or, il arriva qu'une nuit je vis en songe ma mère, qui me dit : « J'ai vu dans un rêve » Fatime (3), que Dieu lui soit favorable ! elle m'a » donné l'agréable nouvelle que tu retourneras en » bonne santé. » Le jour suivant je donnai cette agréable nouvelle à mes compagnons, et je me rendis chez

(1) Il s'agit probablement ici du *Sémoum*. (N. du R.)

(2) Ce sont les Djates, peuple puissant de l'Inde. (N. du R.)

(3) Fatime était fille de Mahomet et la femme du khalife Aly.

le sultan Mahmoud ; je lui racontai mon rêve, et je lui dis qu'il fallait absolument partir. Il nous congédia alors, et me donna un bon cheval, un troupeau de chameaux, une grande tente, une litière et de l'argent pour le voyage. Il nous fit accompagner par deux cent cinquante cavaliers montés sur des dromadaires, et pour assurer l'empereur Houmayoun de son obéissance, il lui écrivit une lettre.

Nous partîmes donc au milieu du mois béni de Schaban, et en prenant la route de *Sulthanpour* سلطان پور nous arrivâmes en cinq jours à la forteresse de *Maou* ماو. Comme en prenant le chemin des montagnes nous aurions rencontré la peuplade *Djeddeh* جدّه, nous choisîmes la route du désert, et nous arrivâmes le jour suivant à une fontaine ; malheureusement il n'y avait point d'eau. Les hommes, par l'effet du vent de feu et la soif, étaient dans un état proche de la mort. On fut obligé de distribuer à chacun de la thériaque très-forte. Le lendemain nous avions repris un peu de vigueur, mais nous eûmes encore mille souffrances à supporter. Ayant examiné notre situation, nous abandonnâmes la route du désert et revînmes sur nos pas, d'après le sens du proverbe : *Les étrangers sont comme des aveugles*. Nous retournâmes donc à la forteresse de *Maou*. Dans le désert que nous venions de traverser, nous avons vu des fourmis aussi grandes que des moineaux. Les Sindiens qui nous accompagnaient, craignaient de prendre leur route par les montagnes ; mais j'encourageai le reste de mes compagnons par ces paroles d'Yetimy :

« Lorsque l'homme vaillant étend son poing après » s'être armé, ce n'est jamais que contre l'ennemi.

» Prends seul tes déterminations, lors même que » mille personnes seraient près de toi.

» Les décisions fermes sont le résultat de la ré- » flexion.

» Soyons seul contre cent ennemis. Une sentence » nous suffit : *Combien d'une armée* (1) !

Dix de nos arquebusiers marchaient en avant et dix en arrière, et le restant était au milieu ; nous nous confions à la bienveillance de Dieu qui est sans bornes, et nous partons. Les Indiens, témoins de notre assurance, reprirent courage et déclarèrent qu'ils allaient nous suivre. Nous traversâmes ainsi ces montagnes dangereuses, et au milieu de mille peines et privations. En dix jours nous arrivâmes à *Awwoudjah* اوجه, où nous eûmes une conférence avec le scheikh Ibrahim, dont nous reçûmes la bénédiction. Nous fîmes aussi un pélerinage aux tombeaux des scheikh Djemaly et Djelaly, que Dieu sanctifie leurs tombeaux. Au commencement du saint mois de Ramadan nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à la rivière de *Kadi* كادى. Nous fîmes des radeaux, et au moment de passer à l'autre rive, nous congédiâmes les Sindiens. De là nous vînmes à la rivière de *Matchiwadi* ماچوادى, que nous traversâmes en bateau.

---

(1) Koran, sur. 2, v. 250, où il est dit : Combien d'hommes d'une armée peu nombreuse ont vaincu des masses innombrables, avec la volonté de Dieu !

Il y avait là cinq cents *Djedd*, mais ils eurent peur de nos arquebuses, et ils n'auraient pas été en état de nous combattre. Nous quittâmes aussi ce lieu, et quinze jours après, au milieu du mois de Ramadan, nous entrâmes dans la ville de *Moultan* ملتان.

VIII. *Récit des événemens arrivés dans l'Indoustan.*

Après notre arrivée dans la ville de Moultan, nous allâmes d'abord auprès du scheikh Boha-eddin Zakaria, chez le scheikh Rokn-eddin et le scheikh Saad-eddin, que Dieu ait pitié d'eux. Nous nous entretînmes ensuite avec le scheikh Mohammed Raschid, et acceptâmes les vœux qu'il faisait pour nous.

Nous eûmes aussi une entrevue avec le *Miri-Miran* et avec le sultan Mirza-Hasan. Ils nous congédièrent, et nous partîmes pour *Sadkereh* صدكرة, où nous eûmes une conversation avec le scheikh Hamid, dont nous reçûmes la bénédiction. Dans les premiers jours de schawal, nous arrivâmes à *Lahor* لاهور. Or, il faut savoir que peu de tems avant notre arrivée, l'empereur de l'Hindoustan, Sélim-schah, fils de Schir-Khan, était mort, et le khan Iskender était devenu empereur. L'empereur Houmayoun, ayant entendu cela, vint de Kaboul dans l'Inde, s'empara de Lahor, y plaça des troupes, et, ayant rencontré Iskender-Khan devant la ville de *Sahrend* سحرند, il le mit en fuite, et lui prit quatre cents éléphans, toute son artillerie et quatre cents voitures. Le khan Iskender lui-même s'était sauvé, et s'était jeté dans la forteresse *Mankout* مانكوت.

L'empereur (Houmayoun) avait nommé commandant de quelques troupes le schah Abou'l-maali, un des Mirzas du Kaschmir كشمير et l'avait envoyé à la poursuite du khan Iskender. Il s'était rendu lui-même à la résidence de *Delhi* دهلى. Parmi les khans qui étaient en ces lieux, il choisit un autre Iskender-Khan, pour se porter avec dix mille hommes à *Aghr* (Agra) اكرى; il avait aussi dirigé plusieurs khans et sultans vers les places de *Firouz-schah* فيروز شاه, *Sounboul*, سنبل, *Beyaneh* بيانه et *Kenouidjeh* كنويجه. Ainsi, nous arrivâmes à Lahor, pendant que de tous côtés les commandans et les armées étaient occupés à combattre. Le commandant Mirza-Schah, qui était à Lahor, ne nous permit pas d'aller plus loin; il nous dit : « Je ne puis vous permettre de continuer votre route, » qu'après que vous aurez été chez l'empereur. » En effet, il représenta à l'empereur notre position, et l'ordre arriva de nous envoyer au camp impérial. Un mois s'étant écoulé pendant cette correspondance, on finit par nous envoyer tous auprès de l'empereur, et on nous donna une escorte qui nous fit partir malgré nous. Nous passâmes en bateau la rivière de *Sulthampour*, nous marchâmes pendant vingt jours sur la route de Firouz-schah, et enfin dans les derniers jours du mois dzou'lkada, nous approchâmes de la capitale de l'Inde, c'est-à-dire de la ville de Delhi. L'empereur Houmayoun en étant prévenu, envoya à notre rencontre le chef des khans, d'autres khans, des sultans, quatre cents éléphans et plusieurs mille hommes de troupe, en l'honneur de Sa Majesté le sérénissime empereur

(Soliman I). Il m'envoya un cheval, deux habits d'honneur et de l'argent pour le voyage. Les chefs des khans donnèrent ce jour même un grand repas, et comme dans l'Inde le divan (la réunion du conseil) se tient principalement la nuit, le soir nous fûmes introduits avec tous les honneurs dans le sublime divan de l'empereur. Suivant le proverbe, *celui qui apporte des présens prouve qu'il sait les apprécier*, nous offrîmes quelques dons de peu de valeur. Pendant que je m'entretenais avec l'empereur, je fis un chronogramme sur sa personne. Je lui offris aussi deux odes dans le genre érotique, qui causèrent beaucoup de plaisir à Sa Majesté. Mais lorsque je lui demandai la permission de continuer ma route, elle ne voulut pas y consentir; et, cherchant à m'éblouir, elle me proposa des revenus, c'est-à-dire une somme de cent *lak*, en assignant à chacun de mes compagnons cent mille *aktché* (1). Je n'acceptai point sa proposition, et le pressant de nouveau de nous congédier, il persista à vouloir que nous demeurassions au moins pendant un an chez lui. Je lui répliquai : « D'après les » ordres de mon sérénissime empereur, je me suis » embarqué; j'ai combattu les vils mécréans, et les » tempêtes m'ont jeté dans la mer des Indes. Il faut » donc que je retourne à ma cour pour rendre compte » à mon sérénissime empereur de la situation des mé- » créans. D'après ce que je dirai, il est à espérer que

(1) Cent mille *aktché* faisaient alors environ 3,000 florins d'Allemagne.

» le pays de Guzarate [illegible]
L'empereur répliqua [illegible]
» à Sa Majesté, p[illegible]
Mais je répondis : « [illegible]
» un proverbe : la [illegible]
» Mahomet a dit : [illegible]
» *rait mal* [illegible]
» proposition : [illegible]
» pays de Votre [illegible]
» comme ambassa[illegible] »

Comme je re[illegible]
déclarer qu'il [illegible]
« Maintenant, pendant [illegible]
» pluies; les chemins [illegible]
» de voyager. Ainsi, [illegible]
» et avant ton dé[illegible]
» tables astronom[illegible]
» de lune, et pour [illegible]
» aussi méthodiq[illegible]
» que-moi le [illegible]
» noxial). Si tu [illegible]
» mois, je te [illegible]

Nous fûmes [illegible]
contre notre [illegible]
de nous [illegible]
quer le [illegible]
repos (2, [illegible]

(1) [illegible]
(2) [illegible]

[illegible] portait. *Emir* est un titre d'hon-

jours n'étaient point des jours; nous ne pouvions plus voir la face du repos. Enfin, l'empereur se trouva suffisamment instruit dans les sciences mentionnées ci-dessus. Pendant ce tems, *Aghra* اكرى fut pris, et on me demanda de composer un chronogramme sur cette conquête. Je l'improvisai à l'instant même, et ces vers eurent un grand succès.

Un jour je présentai à l'empereur un mémoire concernant les affaires du sultan Mahmoud à *Peker*, et je l'avais prié de lui envoyer un diplome; il y consentit, et lui envoya le diplome, sur lequel au lieu du *toughra* (signature), il avait pressé dessus son poing après l'avoir plongé dans le safran. Étant arrivé auprès du sultan Mahmoud, celui-ci et son visir Menla Yari m'avaient écrit des lettres. La lettre du sultan était ainsi conçue :

Copie de la lettre du sultan Mahmoud.

» Le désir et l'envie d'entendre tes discours sont si » grands, que depuis que ton ami est privé du bonheur » de ta conversation et du charme de tes paroles, jour » et nuit je n'ai d'autre pensée que celle-ci : « O Dieu ! » quand donc mon sincère ami arrivera-t-il à la cour » de l'empereur, la retraite du bonheur ? Quand re- » mettra-t-il la lettre contenant les pensées dévouées » qui nous dominent, moi et mes enfans ? Quand » éclaircira-t-il toutes les discussions qui auront lieu » dans la haute assemblée ? » Dans cet intervalle il » est arrivé un homme qui m'a apporté la couronne

» royale et des habits d'honneur de diverses couleurs,
» et m'a présenté aussi la lettre de commandement
» et le traité. Aussitôt que j'ai vu sur cet ordre le
» chiffre béni de Sa Majesté l'empereur, protecteur
» de la religion, j'ai su aussitôt que ces caractères
» étaient le représentant du sublime empereur ;
» comme dit Menla-Yari : La main de safran obscur-
» cit la main du soleil ; c'est un proverbe connu,
» *qu'une main est plus auguste que l'autre.*

» Et sur le bord de ce commandement Sa Majesté
» l'empereur, protecteur de la religion, avait écrit
» elle-même avec sa plume qui répand des perles,
» que le seuil du siècle et l'incomparable de son tems,
» l'émir Sid-Aly (1), avait porté ma lettre comme
» ami, et qu'elle avait été reçue avec plaisir. S'il plaît
» à Dieu, l'alliance qui a été conclue entre toi et
» moi dans ce monde durera jusqu'à l'éternité. »

Il me témoigna ainsi toute sorte de bienveillance. La lettre de Menla-Yari contenait ce qui suit :

« Après les vœux et les louanges que je t'adresse d'a-
» vance, il faut que je représente à ton ame aimante
» et à ton esprit agréable, que depuis la séparation
» du bonheur de ta conversation, moi, faible mortel,
» je n'ai cessé de penser à toi, non-seulement à cha-
» que minute, mais encore à chaque seconde.

» Il m'est impossible de t'embrasser quand tu es
» dans une contrée étrangère, mais si un étranger me

(1) C'est le nom que notre auteur portait. *Emir* est un titre d'honneur et signifie prince.

» charme, je ne le considère plus comme étranger.

» Il ne nous est pas arrivé une lettre de ta part, » avec le diplome de Sa Majesté. L'illustre sultan ainsi » que moi, qui sommes tous deux prisonniers dans » le désert de la séparation, nous en sommes fort en » peine. Le sultan dit sans cesse que tu es mécontent, » parce que nous ne t'avons pas servi d'une manière » assez convenable, et que nous t'avons laissé man- » quer de quelque chose.

» O ami! ne fais rien contre l'amitié;

» Ne m'abandonne pas dans l'étranger et ne me mé- » prise pas;

» Ne sois pas sans reconnaissance des soins compa- » tissans, et n'oublie pas ma situation.

» N'oublie pas l'ami, et ne renonce pas à nos ten- » dres liens.

» Mon ame étant accablée de chagrin, j'ai composé » ce double distique. »

Il termina par des souhaits, en y ajoutant encore des prières. Je montrai à l'empereur la lettre du sultan, qui fut très-égayé par le proverbe *qu'une main est plus auguste que l'autre*, et il exigea de moi que j'y fisse une réponse. J'écrivis les vers suivans fort à propos, et je les apportai le jour suivant en faisant mille excuses, suivant la manière des grands.

« Ta main de pourpre a soumis la main de corail.

» C'est un proverbe quand on dit qu'une main sou- » met l'autre.

» Lorsque tes lèvres de pourpre se font voir dans » l'assemblée,

» L'échanson se tait et brise les vases remplis de vin » et les coupes.

» L'homme véritablement pieux ne condamne point » l'ivresse de l'amour.

» Au contraire, les gens raisonnables les excusent.

» Ne regarde pas les hommes à l'extérieur, mais à » l'intérieur.

» Mortel religieux, regarde l'esprit ; celui qui n'ad- » mire que la forme n'est pas un homme.

» Le principe de ton bien être (Dieu) doit servir » de guide à tes plaisirs.

» Katibi boit toujours le vin de l'unité de Dieu. »

L'empereur ayant lu ce poème, me combla d'éloges, et me dit que j'étais un second Mir Aly Schir (1). Je répondis que je n'étais pas un second Mir Aly Schir ; mais que je serais très-content de devenir son imitateur ou de glaner dans ses écrits. L'empereur cependant répliqua : « Dieu sait que si, pen- » dant une année, tu t'exerces dans ce genre d'écrire, » tu feras oublier Mir Aly Schir, parmi les peuples » du Tchaghatai. » Il me témoigna beaucoup de bien-

(1) J'ai rapporté la pièce de vers de notre auteur parce qu'elle lui a valu l'honneur d'être nommé le second Mir Aly Schir. Ce poète qui avait le surnom de Néwai, était grand visir du sultan Housaïn Mirza Baïkra, qui régnait dans le Khorassan de 1470 à 1505. Il a écrit partie en persan et partie en langage tchagataïen ou en ancien turc. Or, comme notre auteur employait beaucoup de termes tchagataïens dans toutes les pièces de vers qu'il composa dans l'Inde, c'est le caractère antique de son style qui donna occasion de le comparer à Mir Aly Schir. Mais il ne faut pas prendre cette comparaison tout-à-fait à la lettre.

veillance. Un jour que nous causions ensemble, un des mirzas, nommé Khosch-hal Peik, tendeur d'arc de l'incomparable empereur et admis dans son intimité, s'était mêlé à la conversation, et en plusieurs occasions, il rivalisait avec moi dans des combats poétiques. Dans une occasion, il m'avait demandé deux chansons érotiques, en me prescrivant les rimes et la mesure; je les composai le jour suivant, et on les lut dans l'assemblée impériale. Ces poésies furent fort goûtées dans l'Inde, et chacun les répétait. Il y avait aussi, parmi les mirzas, un échanson de l'empereur, nommé Abd-ourrahman Begh; c'était un beau jeune homme, aimé de l'empereur; il assistait à la plupart des conférences secrètes, et se mêlait à nos concours poétiques. Je fis aussi avec lui des paris pour des pièces de vers, et à cette occasion je présentai également deux chansons érotiques. Enfin jour et nuit j'étais obligé de faire des vers avec ces gens, et je me trouvais continuellement auprès de l'empereur. Un jour il me demanda : Lequel des deux pays était le plus grand, celui de Roum ou l'Hindoustan (1)? Je lui répondis : « Mon empereur! si l'on entend par le pays » de Roum, celui de *Roum* proprement dit, c'est » alors le pays de *Siwas* (la Cappadoce), et cette

(1) Sous le nom de *Roum* on comprend ici tout ce qui jadis appartenait aux Romains en Romélie et en Asie, c'est-à-dire le pays que nous appelons aujourd'hui Turquie européenne et asiatique. L'empereur de Roum, c'est l'empereur des Osmanlis. L'auteur, comme on pouvait s'y attendre, a exagéré un peu la grandeur des pays gouvernés par son souverain.

» contrée est plus grande que l'Hindoustan. Mais si » l'on entend par pays de Roum tous les pays qui » sont soumis à l'empereur de Constantinople, l'Inde » alors n'en formerait pas même la dixième partie. » Il répliqua : « Je veux parler de tous les pays qui » sont soumis à l'empereur de Roum. » Alors je lui dis : « Mon empereur! ce qui me paraît certain, c'est » qu'on peut comparer Alexandre le Grand, qui a » régné sur le monde et qui a possédé les sept cli- » mats, à l'empereur de Roum. »

D'après les historiens du tems, la vie et le gouvernement d'Alexandre sont connus, et les personnes de sens regardent comme impossible qu'il ait pu parcourir et soumettre les sept climats tout entiers. Car la longueur des quatre parties du monde est de cent-quatre-vingts degrés, et leur largeur en comprend soixante-six, suivant les méridiens. Les livres astronomiques nous apprennent que la surface des quatre continens est de quatre millions six cent-soixante-huit mille six-cent-soixante *farsakh* (milles ou parasanges). Si la chose est ainsi, il est évidemment impossible de parcourir tout cet espace, et de régner sur une aussi grande étendue de pays. Alexandre, ainsi que l'empereur de Roum, a eu seulement des possessions dans chaque climat, et c'est pour cela qu'on dit qu'il a régné sur les sept climats. L'empereur demanda ensuite : « L'empereur de Roum a donc des possessions » dans les sept climats? » Je répondis : « D'abord il » possède l'Yemen, qui est dans le premier climat; la » sainte ville de la Mecque, dans le second; l'É-

» gypte, dans le troisième ; Alep, dans le quatrième ;
» Constantinople, la capitale bien gardée, dans le
» cinquième ; Caffa (dans la Crimée), dans le sixième ;
» *Boudoun* (Bude) et *Petch* (Vienne) (1), dans le sep-
» tième climat. Dans chacun de ces pays, l'empe-
» reur de Roum a des *Beghlerbeghs* et des juges qui
» exercent la justice et qui commandent. Outre cela,
» Dieu m'est témoin que j'ai appris, par les mar-
» chands nommés Khodjah Yakhschi et Kara Hasan,
» dans la ville de commerce nommée Surate, appar-
» tenant au pays de Guzarate, que dans la Chine, au
» tems du Baïram, les marchands (Turcs) s'étaient
» disposés à faire la prière du Baïram, et que tous
» les Osmanlis présens avaient décidé de faire pronon-
» cer la prière publique au nom de leur empereur. Les
» marchands de Roum étaient alors allés chez le mo-
» narque chinois et lui avaient exposé leur désir, en
» disant : Notre empereur est souverain de la Mecque
» et de Médine, et du pays méridional (2) ; et comme
» ils persistaient, le prince, quoique mécréant, fut
» assez juste pour leur répondre : Faites faire la

---

(1) Ou il faut lire *Peschté* (Pesth, vis-à-vis de Bude) au lieu de *Petch*, ou bien il faut passer à l'auteur de comprendre Vienne dans l'empire des Osmanlis. Il est vrai que jamais la capitale de l'Autriche n'a été conquise par eux ; mais on avait le projet de s'en emparer, et à l'époque où vivait Katibi Roumi, chaque Ottoman regardait presque comme fait ce que le sultan avait arrêté. La suite n'a pas couronné de succès leur espérance, grâce à la maison d'Autriche et aux Polonais qui ont servi de remparts à l'Europe tremblante devant le sabre musulman.

(2) Le *pays méridional* (Kiblé) est l'endroit où est située la Mecque, vers laquelle les Mahométans se tournent en priant.

» prière au nom de l'empereur de la Mecque et de » Médine ! Alors les marchands de Roum revêtirent » leur imam d'un habit d'honneur, le firent monter sur » un éléphant, et le conduisirent par la ville. On célé- » bra ensuite la fête du Baïram. C'est de cette manière » qu'on a fait la prière publique en Chine, au nom de » l'empereur de Roum. Pour quel autre souverain pa- » reille chose est-elle jamais arrivée ! » Le monarque (Houmayoun) fut frappé de ces derniers mots, et eut le bon sens de dire aux khans et sultans qui étaient présens : « En vérité, l'empire de Roum appartient » à un seigneur très-puissant, et il est certain qu'on » ne peut le comparer à personne. » Un jour, il demanda aux khans d'ajouter à son titre celui de sérénissime empereur. Ils répondirent : « Nous avons » entendu dire que ce titre n'appartient qu'au *maître* » *de la prière*. » Alors je pris la parole en ces termes : « O prince ! avant tous les empereurs, mon empe- » reur (Soliman I), a le grand privilége d'être *maître* » *de la prière* et *maître de la monnaie* (1) ; c'est un » privilége inhérent à sa dignité impériale. »

---

(1) *Maître de la prière* veut dire ici celui au nom duquel on fait la prière dans les mosquées, et *maître de la monnaie* celui qui fait battre monnaie en son nom. Il n'est pas facile toutefois de comprendre parfaitement le raisonnement de l'auteur. Il regarde les deux titres comme un privilége particulier à l'empereur ottoman. Mais les descendans de Timour dans l'Inde ont de tous tems fait battre monnaie en leur nom ; ils étaient donc *maîtres de la monnaie* tout autant que les sultans turcs. De plus, nous avons vu section VII, page 131, que le roi du Sind fit la guerre à un de ses vassaux nommé Mir Ysa, parce que celui-ci avait fait faire la prière non pour le roi, mais pour l'empe-

lettre à Sa Majesté le sérénissime empereur (Soliman I), et me fit écrire des passe-ports.

Sur cela le monarque indien renonça à ses prétentions, et fit des vœux pour la continuation du bonheur de Sa Majesté l'empereur (Soliman I). Un jour je montai à cheval, pour aller avec l'empereur visiter les scheikhs de Dehli. Nous allâmes en effet voir le scheikh Kotb-eddin Pir Dehléwy, scheikh Nizam Wéli, scheikh Ferid Schoukr-kendj, Mir Khosrou Dehléwy et Mir Hasan Dehléwy. Pendant ce pélerinage, nous eûmes une discussion au sujet des poésies de Mir Khosrou, et il fut question des parodies qui avaient été faites sur le premier distique de son *Deria-abrar* (Mer des saints) (1). A cette occasion, il me vint dans l'idée un distique, et je dis : « J'ai manqué peut-» être dans mes vers de respect à l'empereur, mais » c'est le génie fougueux de Mir Khosrou qui me les » a inspirés. » Pressé par l'empereur lui-même de lui faire part de mon distique, je dis :

« Celui qui se contente d'un simple morceau de » pain, est le plus grand des hommes ;

» Mais un roi aperçoit-il les palmes de la gloire, » il s'écrie : *Cela vaut mieux!* »

Il me témoigna sa satisfaction en disant, comme il disait ordinairement : « Cela vaut mieux! » ne vou-

---

reur de l'Inde. C'est probablement à cause de leur dignité de khalifes ou chefs spirituels de tous les Musulmans que l'auteur réclamait pour les empereurs ottomans la jouissance exclusive de ces deux priviléges.

(1) Mir Khosrou était un prince de la race de Timour et un poète persan ; il vivait dans le Khorasan ou dans l'Inde vers le 15e siècle.

lant pas faire entendre par là que le désir de la gloire vaut mieux que la modération ; mais par un effet de sa bonté naturelle, il préféra mon distique à celui de Mir Khosrou, dont le mien était une imitation.

Un jour je me rendis chez un des mirza, qui était garde des sceaux, et se nommait Schahin-begh; c'était un jeune homme fort agréable à l'empereur, et son confident. J'avais l'idée d'obtenir par son entremise, notre congé ; et, afin qu'il ne se présentât pas à l'empereur les mains vides, je composai deux odes amoureuses qu'il prit avec lui. Ces chansons, au surplus, n'étaient qu'un prétexte ; car je lui fis mille prières et les plus grandes promesses, s'il pouvait obtenir de son souverain l'autorisation de nous laisser continuer notre route. Sur cela il me donna un jour l'agréable nouvelle que le tems du congé était arrivé, et que je n'avais qu'à faire connaître de nouveau à l'empereur ma situation. J'écrivis donc une requête dans laquelle je parlais de ma position pénible, en ajoutant que la saison des pluies était à sa fin, et que le vrai moment de partir était arrivé. A cette occasion je composai encore deux pièces de vers d'amour. L'empereur ayant lu la lettre et les poésies, en fut vivement touché; il nous accorda la permission de partir, me donna un cheval, un habit d'honneur, et me fit remettre de l'argent pour le voyage. Il écrivit aussi une lettre à Sa Majesté le sérénissime empereur (Soliman I), et me fit écrire des passeports.

Lorsque nous étions prêts à partir, il arriva, d'après la volonté de Dieu, que le vendredi, au tems de la prière du soir, l'empereur voulut se faire voir au

peuple. Or, au moment même où il descendait du palais, la voix qui appelle à la prière se fit entendre (1). Il avait toujours la noble coutume de se mettre à genoux pendant la prière, et de s'accroupir par dévotion. Il fit cela comme de coutume ; mais en cette occasion, d'après le proverbe, *la prudence est inutile contre les arrêts du destin*, il glissa, roula en bas de l'escalier, se rompit les bras, et se blessa à la tête. Là dessus, le peuple s'attroupa. La cour eut heureusement soin de répandre, au bout de quelques jours, des lettres dans les environs, où on disait : L'empereur, Dieu soit loué ! se porte bien, et on distribua des aumônes aux pauvres, et aux soldats des récompenses et des présens. Cependant, le troisième jour, qui était un lundi, l'empereur quitta l'habitation du malheur pour se rendre auprès de celle de la miséricorde infinie, d'après la sentence : *Nous avons confiance en Dieu, et certainement nous retournerons à lui* (2). Son fils Djelal-eddin Akbar Mirza était parti auparavant avec le chef des khans pour se rendre auprès du Schah Abou'lmaali. On lui envoya de suite l'Ischik Agha (3). Les khans et les sultans présens à la cour étaient extrêmement agités ; ils disaient : Que deviendrons-nous (4) ? Je les consolai, et leur racontai, que lors-

(1) Il est question ici de l'appel à la prière qui se fait du haut des minarets.

(2) Koran, sur. 2, v. 158 ; il y a aussi quelque chose de semblable, sur. 2, v. 45, et sur. 5, v. 93.

(3) L'Ischik Agha est une espèce de chambellan, qui a les entrées du cabinet.

(4) On voit que les grands du palais craignaient un soulèvement du peuple.

que le défunt sultan Sélim khan, que Dieu ait pitié de lui et lui pardonne ses péchés, mourut, le défunt Piri pacha avait pris toutes sortes de mesures jusqu'à ce que le sérénissime empereur (Soliman II) montât sur le trône, et que le peuple ne s'était point aperçu de cette espèce d'interrègne (1). Employez donc de semblables moyens ! Sur cela, ils prirent de bonnes dispositions. On continua les séances du divan. Les messagers impériaux ne cessaient de partir pour les provinces, et l'on nomma, comme auparavant, aux emplois vacans. Un jour, on prépara même le palefroi de l'empereur, sous prétexte que le monarque devait aller à *Tcharbagh* چارباغ, mais ensuite en disant que le tems n'était pas propice, la promenade n'eut pas lieu. Le jour suivant, on annonça que l'empereur se ferait voir au peuple ; mais comme on ne tint pas la promesse, sous prétexte que les astrologues n'avaient pas trouvé l'heure favorable, les troupes commencèrent à s'agiter. Parmi les personnes qui approchaient le souverain, il y avait un courtisan, nommé Menla Bikessi, qui ressemblait assez à l'empereur, quoiqu'il fût plus petit (2). Le mardi, auprès du fleuve, on le fit paraître en public, dans une grande salle décorée ; il était monté sur le trône, revêtu des habits impériaux, mais

(1) Ce qui arriva à la mort de Sélim I, est décrit dans mes mémoires sur l'Asie, t. 1, p. 299 et 300, où l'on verra aussi que l'on attribue à Piri Pacha, ce qui a été fait ou du moins commencé par un autre.

(2) On trouve, dans le livre de Kabous, p. 743-749, l'explication de ce qu'il faut entendre par les personnes qui approchaient l'empereur.

il avait les yeux et le visage enveloppés. Khousch-hal begh (1) se tenait debout auprès de sa tête, et Mir Mounschi en face. Tous les sultans et les mirza, les sujets et le peuple arrivèrent sur les bords du fleuve pour voir l'empereur, et lui offrir des vœux. On joua de la musique en signe de réjouissance, et le médecin reçut un habit d'honneur pour avoir presque rétabli la santé du prince.

Le jour suivant je me rendis à la cour pour prendre congé des chefs supérieurs, et je commençai le jeudi, au milieu de Rebi-el-awel, le voyage pour Lahor, emportant la nouvelle du rétablissement de l'empereur. Nous nous rendîmes d'abord à la ville de *Sounipat* سونی پة ; ensuite, à *Banipat* بانی پة, à *Karnal* قرنال, à *Tanisar* تانی سر, ensuite à la ville de *Tsamani* ثمانی. Là, nous annonçâmes au commandant du lieu, le sultan Kara Bahadir, que l'empereur s'était montré au peuple, et partout nous disions que ce prince se portait bien. Enfin, nous continuâmes notre route vers *Sakhard* سخرد, *Madjiwari* ماجواری, *Badjiwarah* باجوارة ; nous passâmes en bateau le fleuve de *Sultanpour*, et notre voyage fut si prompt, qu'au commencement de Rebi-el-akhir, nous arrivâmes à Lahor. On disait dans cette ville que Djelal-eddin Akbar Mirza était proclamé empereur, que les présens du couronnement avaient été distribués aux troupes, et que, dans la ville de Lahor, ainsi que dans les autres, on faisait la prière au nom du nouveau souverain. Aussi, le gouverneur de La-

(1) Plus haut on avait écrit *peik*.

hor, Mirza schah, ne nous permit pas de continuer notre route. Il dit qu'il avait reçu ordre de l'empereur de ne laisser aller personne jusqu'à *Kaboul* كابل et à *Kandahar* قندهار. Nous fûmes donc obligés de nous diriger vers la contrée où était ce prince, c'est-à-dire à *Ghelnour* كلنور; et étant arrivés en face de la forteresse *Mankout*, nous rencontrâmes l'empereur Djelal-ed-din. Il nous envoya le secrétaire du khan Bairam (1), nommé Menla Piri Mouhammed, pour nous dire : « Nous nous trouvons dans un interrègne (2); si vous » voulez vous arrêter quelques jours, je donnerai mes » ordres pour que vous puissiez voyager dans l'Inde » ou dans le Sind, enfin où vous voudrez. » Je présentai alors les passeports qui m'avaient été délivrés par l'empereur défunt, et je composai sur la mort de ce prince un chronogramme ainsi qu'une autre pièce de vers allégorique (3), et je me rendis auprès de l'empereur pour les lui offrir. Mirza en fut charmé ; et en voyant l'ordre écrit de son père, il nous permit de nous mettre en route ; et comme il faisait partir quatre beghs avec une escorte pour Kaboul, il nous dit de nous joindre à eux. Nous retournâmes ainsi une seconde fois à Lahor. Ces Beghs s'emparèrent du Schah Abou'l-maali, le mirent dans les fers, et le conduisirent

---

(1) Bairam Khan paraît avoir été un fils de l'empereur Akbar.

(2) *Interrègne*, parce que Akbar n'avait pas encore été installé avec pompe à Dehli.

(3) *Allégorique*, parce que l'auteur, ainsi que dans toutes les autres pièces de vers, y faisait de nombreuses allusions à son désir de partir bientôt.

tion du nom de *bahraidj*. Ces animaux cependant vivent sur terre, et non dans la mer (1). Pour rapporter ce qui concerne les choses étranges de l'Inde, je me suis éloigné de mon sujet; je me hâte d'y revenir.

Au milieu du mois de Rebi-el-akhir, nous sortîmes de Lahor, pour nous rendre à Kaboul; nous traversâmes le fleuve de Lahor en bateau; puis, nous arrivâmes auprès d'un autre grand fleuve, mais il n'y avait pas de bac pour le passer. On forma alors des radeaux avec des planches et des vases liés ensemble, et nous parvinmes ainsi à l'autre bord. De là, nous nous rendîmes à la rivière de *Behreh* بهره, que nous passâmes en bateau. Le conducteur que le Mirza (2) nous avait donné nous montra la route de *Khodjah-behreh* خواجه بهره, et dit : « Grand Dieu! depuis la mort de l'empereur, » on n'a pas encore levé d'impôts sur les habitans, je » suis sûr qu'ils doivent avoir beaucoup d'argent ; » donnez-moi une escorte, j'irai en réunir dans l'espace » de trois ou quatre jours, et je vous l'apporterai sans » rien garder pour moi. » Il se consulta là-dessus avec nos compagnons, Mir-yayous et les autres Beghs ; mais ils dirent : « Le schah Abou'l-maali s'est sauvé

---

(1) Katibi Roumi ajoute cette remarque parce que, *bahr* signifiant (en arabe) la mer et *bahri* marin, maritime, on pourrait en effet confondre le dernier de ces deux mots avec celui de *Bahri*, qui n'est que l'abréviation de *Bahraïdj*, nom d'un pays.

(2) Ce conducteur est le même qui avait été donné par l'empereur Akbar Mirza à l'auteur. Ses discours, rapportés par Katibi Roumi, prouvent que, sous le prétexte de procurer de l'argent à l'auteur et à ses compagnons, il ne songeait qu'à faire des avanies aux habitans.

» de la citadelle de Lahor. On ignore où il est allé; les » uns disent qu'il a pris la fuite vers le pays de Kaboul, » et comme son frère Keschmard est begh (com- » mandant) dans ce pays-là, cela nous donne des in- » quiétudes, et nous ne pouvons demeurer ici. Si » vous voulez absolument lever de l'argent pour le » voyage, restez ici quelques jours; ensuite vous » viendrez nous rejoindre. Mais sur la route il y aura » du danger. » M'étant consulté aussi avec mes compagnons, je me conduisis selon le proverbe : *Le désintéressement amène le respect, et la cupidité engendre le mépris.* Ayant donc dit : « Renonçons à l'argent du » voyage; il n'est pas prudent de nous séparer de » notre escorte, » ils en tombèrent tous d'accord, et nous partîmes ensemble. Nous passâmes en bateau le fleuve *Khoschab* خوشاب, et vinmes au *Nilab* نيلاب, que nous traversâmes de même en bateau. Ici nous entrâmes dans l'occident.

IX. *Récit des événemens arrivés dans l'occident, c'est-à-dire dans le Zaboulistan.*

Dans les premiers jours du mois béni de Djoumady-el-awel, nous quittâmes le *Nilab* pour nous rendre à la ville de *Kaboul*. Nous avions peur des *Afghan* افغان, connus sous le nom d'*Adam Khan* ادم خان. Étant donc partis vers le soir, nous fîmes une marche forcée, et au point du jour, nous arrivâmes au *Koutel* كوتل, c'est-à-dire au pied de la montagne. Les Afghans n'en ayant pas été prévenus, nous commençâmes le matin à monter le *Koutel;* mais, arrivés au

sommet, quelques milliers d'Afghans parurent. Nous fîmes alors feu, et avec l'aide de Dieu, nous en fûmes délivrés par un combat. Nous vinmes à la ville de *Pourschewer* پرشور, et ayant ainsi heureusement passé le *Koutel*, nous gagnâmes la ville de *Djouschayeh* جوشایه. Sur le *Koutel*, nous aperçûmes des rhinocéros, dont la grosseur approchait de celle d'un petit éléphant. Ces rhinocéros avaient sur le front une corne de la longueur de deux palmes ; mais il est de fait que ceux qui se trouvent en Abyssinie حبش ont des cornes plus longues. Sur cela, nous arrivâmes à *Lemghan* لمغان, et, après mille souffrances, ayant cheminé vers l'occident, c'est-à-dire dans le *Zaboulistan* زابلستان, nous parvinmes à la ville de Kaboul, qui en est la capitale. Nous y vîmes les fils de l'empereur Houmayoun, Mohammed Hakim Mirza et Ferrah-hal Mirza ; nous eûmes aussi une entrevue avec Mounoum khan. Lorsque ces seigneurs aperçurent les ordres du défunt empereur Houmayoun, ils nous firent honneur. Kaboul est une belle ville ; les environs sont des rochers et des montagnes. Au-devant de la ville, on voit des ruisseaux limpides et des jardins ; l'abondance et le plaisir règnent de toutes parts dans les banquets et les sociétés joyeuses ; enfin, dans chaque coin on trouve de tendres et charmantes beautés, qui se livrent à toute espèce de plaisirs. Le peuple est continuellement occupé de musique, de fêtes, de divertissemens et d'assemblées. Je disais :

» Comment est-il possible que l'homme soit tou-
» jours épris des femmes ;

» Lors même que ce seraient les beautés de la ville » de Kaboul ? »

Cependant, nos yeux se fixèrent à peine sur tous ces objets charmans, et pas un seul instant le désir de retourner dans notre patrie ne sortit de notre cœur. Nous n'avions d'autre pensée que de poursuivre notre route. Le khan Mounoum disait à la vérité : « La route » est couverte de neige, et il est impossible de passer le » *Koutel*, qui traverse l'Inde ; ainsi attendez quelques » jours. » Je répondis : « On a dit : *que le désir ardent* » *de l'homme applanit les montagnes ;* il ne faut donc » qu'avoir de l'ardeur. » Sur ces mots, on expédia Mir Nézir, chef des peuplades de *Ferraschy* فراشی et *Beschatsi* بشائی, pour demander à ces peuplades trois cents hommes, qui devaient conduire les chevaux et les chameaux de l'autre côté du *Koutel*. Nous continuâmes donc notre route au commencement du mois béni de Djoumady-el akhir, en passant par *Karabagh* قره باغ, *Tcharighiran* چاریکران, et *Perwan* پروان, c'est-à-dire par la ville de *Mervan* مروان. De là, nous entrâmes sur le territoire de Mir Nézir, où les hommes dont nous avons parlé plus haut étaient rassemblés, et nous firent passer la montagne montés sur des chevaux et des chameaux. Enfin, après mille peines, nous traversâmes le *Koutel*, et le même jour nous nous reposâmes à *Berkend* برکند, au pied de la montagne.

X. *Récit des événemens arrivés dans les pays de Badakhschan et de Khotlan.*

Au commencement du mois heureux de Redjeb,

nous nous rendîmes à la ville d'*Andera* اندرا (1); ensuite à *Talikan* تاليقان dans le pays de *Badakhschan* بدخشان. Nous y eûmes une conférence avec Soliman schah, qui en était souverain, et avec son fils Ibrahim mirza. D'abord, le jour même de notre arrivée, nous avions rencontré le susdit Mirza; je l'avais vu dans un jardin, où j'allai lui offrir quelques présens et une chanson d'amour. Je la récitai au Mirza, et comme il était grand connaisseur en poésie, il y eut sur-le-champ un concours poétique. Le lendemain, j'apportai au roi lui-même nos chétifs présens, et pendant l'audience, je lui offris aussi une ode amoureuse. Le monarque me témoigna beaucoup de satisfaction, et me dit que les hostilités avaient commencé entre le khan de *Balch* بلخ, Pir Mohammed et le khan Birak, et qu'ainsi la route de ce côté était dangereuse. « Les jeunes frères du khan Pir Mohammed font des » incursions; voilà pourquoi les environs de *Kondouz* » قوندز, *Kowadian* قواديان et *Termid* ترميد sont égale- » ment peu sûrs; mais sur la route du *Badakhschan* et » de *Khotlan* ختلان tout est tranquille: allez donc de » ce côté. » Le roi et le Mirza me firent présent de chevaux et de robes d'honneur, et me donnèrent des lettres pour Djehanghir Aly, khan de Khotlan, dont la plus jeune sœur, Beighum, était épouse du roi. Nous partîmes donc, et arrivâmes à la capitale du *Badakhschan*, qui s'appelle *Keschmes* كشمس. Nous y vîmes le jardin du sultan nommé *Dewabé*. En-

(1) Il y a ici erreur; cette ville s'appelle *Anderab*. N. du R.

suite, prenant la route de la forteresse *Zafar* ظفر, nous nous rendîmes à la ville de *Restak* رستاق. Nous descendîmes de là près du port, et traversâmes le fleuve *Oumm*, c'est-à-dire l'Oxus, sur des outres. Ensuite nous tournant du côté de *Kaschghar* كاشغر, nous nous avançâmes dans le pays de *Khotlan*, vers la ville de *Dilli* دلّى où nous fîmes un pélerinage auprès de Mir Seïd Aly Hamdani; de là, étant arrivés à la ville de *Ghoulabeh* كولابه, nous eûmes en ce lieu une entrevue avec le khan Djehanghir Aly, et nous lui remîmes nos lettres. Il nous donna une escorte de quinze hommes, qui nous accompagnèrent jusqu'à la ville de *Tcharsou* چارسو; de là, rencontrant le fleuve *Poulsenghin* پل سنكين (1), nous passâmes le pont, et congédiâmes nos conducteurs.

XI. *Récit de ce qui s'est passé dans le pays de Touran, c'est-à-dire dans le Ma-wara'nnahar* (2).

Nous nous reposâmes un jour. Le lendemain, nous continuâmes notre route pour arriver à *Bazarend* بازارند et au bourg de *Tchehar-schembé* چهار شنبه, où nous visitâmes le Khodjah Yakoub Tcherbi. De là, notre route nous conduisit à *Tchaghanian* چغانيان, c'est-à-dire vers la forteresse *Schadiman* شادمان. Nous eûmes en ce lieu une entrevue avec le plus distingué

(1) C'est-à-dire du *pont de pierre*. N. du R.

(2) Le mot *Ma-wara'nnahar* signifie (en arabe) ce qui est au-delà du fleuve, et il correspond au terme latin *Transoxiane*, c'est-à-dire le pays au-delà de l'Oxus.

parmi les khans des Usbeks, le sultan Timour, et avec son secrétaire Saribasch Begh, et nous obtînmes la permission de continuer notre route. Nous nous rendîmes donc auprès d'Abbas, sultan dans le *Dehnou* دهنو. Ensuite nous montâmes la montagne *Singerdek* سنگردك ; il tombe de cette montagne des gouttes continuelles semblables à la pluie, qui, réunies au bas de la montagne, y coulent comme un vaste fleuve ; nous admirions en cela la toute-puissance de Dieu. Nous allâmes en pélerinage auprès du Khodjah Pak et du Khodja de Ghar. Dans la ville de *Sebz* سبز, connue sous le nom de *Kesch* كش, nous eûmes une conférence avec le sultan Haschem, qui nous permit de continuer notre route. Nous traversâmes donc avec bien des peines la montagne qui est entre *Samarkand* et *Sebz*, et passant par la ville de *Misr* مصر, nous arrivâmes au commencement du grand mois de Schaaban à la ville de *Samarkand*, qui ressemble au paradis. Nous y fûmes présentés à Newrouz Ahmed Khan, c'est-à-dire au khan Birak, et nous lui offrîmes quelques présens, suivant le proverbe : *Les dons des petits sont de peu de valeur.* Le khan me donna un cheval, et plusieurs robes d'honneur. Il faut savoir que le sublime empereur, protecteur des royaumes (Soliman II), avait envoyé au khan Birak par le scheikh Abd-allatif-effendi, et avec l'envoyé Dadisch (1), quelques arquebusiers et plusieurs pièces d'artillerie. On nous raconta même

(1) Ces personnes avaient été auparavant envoyées à la cour de Constantinople, probablement pour demander du secours contre les autres princes Usbeks.

pendant l'audience, que lui, le khan Birak, après la mort du sultan de Samarkand Abd-allatif, était devenu khan de Samarkand; mais que Pir Mohammed khan avait fait faire la prière en son propre nom à Balkh, et que Bourhan Seïd khan avait fait la même chose à Boukhara (1). Ainsi, loin de pouvoir s'occuper d'autre chose, le khan Birak avait été obligé de tourner toute son activité contre ces compétiteurs. D'abord, il prit Samarkand et l'avait soumis à sa puissance; ensuite, il marcha contre la ville de *Sebz*, et y avait livré beaucoup de combats, dans l'un desquels le *kiagha* des Osmanlis avait été tué (2); à la fin, cependant il réduisit aussi cette ville, et se mit en marche contre *Boukhara* بخارا. Après l'avoir assiégé pendant quelque tems, le khan de Boukhara, Seïd Bourhan, avait cédé au khan Pir Mohammed la ville de *Karagheul* قره كول. Pir Mohammed envoya alors son jeune frère qui prit en effet possession de *Karagheul*, mais se vit obligé par la suite de se soumettre au khan Birak. De nouvelles dissensions survinrent ensuite entr'eux, et le pays se déclara de nouveau pour Seid Bourhan. Alors Birak khan attaqua une seconde fois *Karagheul*, et le frère du khan Pir Mohammed le li-

(1) C'est-à-dire qu'ils n'avaient pas reconnu le khan Birak, mais qu'ils s'étaient déclarés indépendans.

(2) Le *Kiagha* des Osmanlis appartenait sans doute à la troupe que Soliman II avait envoyée au khan Birak, par le scheikh Abd-allatif, et qui s'était mise sous ses ordres. Nous verrons bientôt qu'une petite partie seulement de cette troupe resta au service de Birak; les autres retournèrent vers le pays de Roum ou la Turquie, une partie passa même aux ennemis du khan.

vra par capitulation; toutefois, Birak jugea à propos de remettre *Karagheul* entre les mains de Seïd Bourhan, et retourna à Samarkand. Sur ces entrefaites, un certain Tasch, qui avait été agha des Osmanlis, s'était mis en route pour le pays de Roum, prenant le chemin du *Turkistan* تركستان, et emmenait une partie de ses hommes. Ahmed Tchawousch, qui avait été également un des auxiliaires de Birak khan, était parti par la route de Boukhara et du *Khowarezm* خوارزم, pour retourner aussi dans le pays de Roum; quelques janissaires s'étaient rendus, comme transfuges, chez le khan Seïd Bourhan; d'autres s'étaient mis au service de ses fils; en sorte qu'il n'était resté auprès de Birak khan que cent cinquante hommes (1).

M'ayant rapporté lui-même ces circonstances, il ajouta : « J'ai trouvé du secours auprès du sérénissime empereur; mais je n'ai pu encore réussir en rien. Si tu voulais te joindre à moi, ce serait le moment d'obtenir de grands succès. » Il m'offrit aussi le pays. Je lui répondis qu'avec si peu de monde on ne pouvait rien entreprendre; que d'ailleurs, je ne pouvais rien faire sans les ordres de l'empereur. Il répliqua qu'il me donnerait un envoyé pour représenter à la Sublime-Porte l'état de ses affaires, et il chargea pour cela Sadri-alem Scheikh, descendant du Khodjah Ahmed Yesouy, que sa tombe soit sanctifiée! Il écrivit une lettre, où il disait qu'il agirait d'après

(1) C'était là le reste des hommes que l'empereur Soliman avait envoyés comme auxiliaires au khan Birak.

les ordres que Sa Majesté l'Empereur lui donnerait. Je fus ainsi congédié. Pendant mon séjour à Samarkand, je fis un pélerinage en l'honneur du prophète Daniel (1); j'allai voir la demeure de Khizr (Esdras), la haire de l'envoyé de Dieu et ses souliers de bois, que la bénédiction de Dieu descende sur eux tous. Je vis aussi les paroles saintes du Koran écrites de la main d'Aly, que Dieu lui soit favorable. Voici les savans dans la loi et les scheikh dont nous visitâmes les tombeaux : Sahib Hidayéh, Scheikh Abou-Mansour Matéridi, Schah Zindeh Khodjah, Obaïdd-allah scheïkh'oul-ihrar, Khodjah Abdi Biroun, Khodjah Abdi Deroun, Khodjah Tchoban, et le Kady Zadeh Roumi; nous allâmes aussi en pélerinage aux tombeaux des savans jurisconsultes du Ma-wara'nnahar, qui avaient été mouftis, c'est-à-dire aux 4440 tombeaux.

Un jour, parlant au khan Berawer, il me demanda quelle était la ville que j'avais trouvée la plus jolie, parmi celles que j'avais vues. Je répondis par ces vers de Nedjati :

» Le cœur tient à ses habitudes, il renoncerait
» plutôt au paradis.

---

(1) Le prophète Daniel, arrivé très-jeune avec les prisonniers juifs à Babylone, s'y éleva tellement qu'il exerça de grands emplois; il parvint à l'âge de quatre-vingts ans et vécut jusqu'à la troisième année du règne de Cyrus, mais il ne retourna pas à Jérusalem avec les Juifs après leur délivrance; il faut donc qu'il soit mort peu de tems auparavant. Les Mahométans croient qu'il passa quelque tems à Samarkand, probablement occupé des affaires du roi de Babylone. Cependant il ne paraît pas que Katibi ait cru qu'il eût été enterré à Samarkand, car en parlant de lui il n'emploie pas la formule : Que Dieu sanctifie son tombeau !

» dire, le mîrza a ordonné que vous reveniez sur vos » pas. » En même tems, un de nos compagnons fut abattu d'un coup de sabre. De notre côté nous prîmes les armes, et nous étions disposés à combattre, lorsqu'un grand seigneur galoppa vers nous, en disant : « J'en préviendrai les Usbeks. » Il disparut aussitôt, et de chaque côté on attendit. Il revint avec la réponse, que le mirza nous offrait des vœux, et nous priait, sans nous donner des ordres, de nous retirer dans quelqu'endroit pour être spectateurs de ce qui allait se passer. Je répliquai que nos bêtes de charge et les chevaux des guerriers étaient mauvais ; cependant, nous retournâmes sur nos pas, malgré nous, et accompagné de dix hommes, j'allai au-devant du mirza. Pendant que je lui parlais, il m'engagea de nouveau à prendre parti pour lui ; mais n'y ayant pas consenti, il me demanda de lui livrer nos armes. En effet, il prit dix de nos arquebuses, et les distribua aux Usbeks. Il fut assez traître envers nous pour nous dire de s'arrêter quelque part, pour être témoins de la bataille qui allait s'engager. Rien n'égalait son mépris pour le khan Seïd Bourhan. Scheïkhy a dit :

« Celui qui reçoit un soufflet de la main d'un » étranger qui est à sa droite, croit que le poing de » celui qui frappe est en fer (1). »

Au même instant parut en face Seïd Bourhan. Le

(1) Ces vers font probablement allusion au dédain que le mirza avait pour Seïd Bourhan, son ennemi ; et le sens en est que les coups imprévus sont les plus dangereux. N. du R.

mirza traversa le pont, et s'avança vers *Ribat*. Je voulais me rendre à l'endroit où se trouvaient mes compagnons; mais six d'entr'eux avaient passé le pont avec les troupes du mirza (1); je me retirai donc avec quatre autres, vers un jardin, où nous avions laissé le reste de nos gens. Cependant Seïd Bourhan obscurcit les yeux (2) : en avant étaient mille pieds-rouges, c'est-à-dire des orphelins de Boukhara (3); suivaient quarante mille arquebusiers turcs. Ces troupes étant excellentes, le mirza fut défait en un instant, et, blessé lui-même d'un coup de feu, il prit la fuite; ses queues de cheval, ses timbales, et tous ses bagages devinrent la proie des vainqueurs. Trois de mes compagnons s'enfuirent avec le mirza : l'un fut atteint d'une lance et reçut un coup de sabre, un autre fut fait prisonnier et dépouillé, un troisième obtint la couronne du martyre; les trois autres étaient entrés dans Ribat avec quelques Usbeks. Pendant que Seïd Bourhan combattait encore, je quittai les chevaux avec deux de mes compagnons, j'allai à la rencontre des troupes, et demandai : « Où est le khan ?» On me répondit : « Il combat

---

(1) Les six compagnons de l'auteur s'étaient laissés engager à prendre parti parmi les troupes du schah de Khowarezm. On ne voit pas clairement si, par ces derniers mots, notre auteur veut désigner le Mirza ou seulement son fils.

(2) *Obscurcir les yeux*, signifie que l'armée qui arrivait présentait des forces immenses et que tout l'horizon en était noir.

(3) C'étaient des soldats appelés ainsi, à cause de leur chaussure rouge, de même que les Persans sont nommés par les Turcs *têtes rouges*, à cause de la couleur de leur bonnet.

» pays. » Pendant que je parlais ainsi, il était transporté de joie. Il me donna des repas magnifiques, et me témoigna beaucoup de faveur. Pendant quinze jours, il venait chaque matin de Boukhara, et se rendait dans le jardin où nous étions pour s'entretenir avec nous. Il me demanda une chanson d'amour, dont il fut extrêmement satisfait. Pendant quelques jours, nous eûmes aussi des concours poétiques. Cependant, lorsque je sollicitais mon congé, il me demanda avec beaucoup d'instance, de lui céder au moins mes arquebuses en fer : « Je te donnerai en échange, dit-il, » autant d'arquebuses en cuivre que tu en voudras. » Je fus ainsi obligé de livrer les arquebuses qui me restaient, et il me remit en échange quarante arquebuses en cuivre ; à la place du cheval que j'avais perdu, il me fit présent d'un autre, ainsi que de deux livres sublimes (1) ; ensuite il nous congédia. Il vint alors un envoyé de la part du khan Birak demander excuse pour son fils, et il décida à la fin que Ghadjdewan appartiendrait au sultan Abdal. Par ce moyen, la mésintelligence qui existait entr'eux fut terminée, et la tranquillité étant rétablie dans le pays, nous nous occupâmes des préparatifs de notre départ. Nous allâmes à Boukhara voir les tombeaux de Khodjah Boha-eddin Nakschibend, Kazi khan, Tcharbékir, Khodjah Abou-Hafs Kebir, Sadrisch Scheriat, Tadjy Scheriat, Scheïkh-oul-Alem, Seïd Mir Kelal, Pir

(1) Par ces mots *deux livres sublimes*, l'auteur désigne deux exemplaires du koran.

Khodjah Boha-eddin Nakschibend, Sultan Ismaïl Samani, celui du prophète Job (que le salut l'accompagne !) et ceux de Kaboul-akhbar et Schems-el-aïmeh de Serakhs ; ensuite nous nous mîmes en route vers le Khowarezm. Nous vînmes voir la ville de *Karagheul;* plus loin, nous passâmes en bateau le fleuve Amou ou l'Oxus, et dans les premiers jours du mois béni de Schewal, nous entrâmes dans le pays d'Iran, c'est-à-dire dans le Khorasan. Nous arrivâmes d'abord à la ville nommée *Tchardjoui* چارجوی, où nous allâmes visiter le tombeau de l'iman Aly Mousa Riza, frère du Khodjah Meschehed. Ensuite, nous continuâmes notre chemin, c'est-à-dire nous nous dirigeâmes du désert de Khorasan vers le Khowarezm, en suivant toujours le rivage du fleuve Amou.

Dans le désert, nous étions obligés de combattre jour et nuit contre les lions, et personne n'osait aller quérir de l'eau tout seul. Au milieu de mille souffrances, en dix jours nous parvînmes à la ville de *Hezarous* هزاروس (1). De là, en cinq jours, nous nous rendîmes à la ville de *Khiwah* خیوه, où nous allâmes voir le tombeau de Pehlewan Mahmoud Pir Yar-ali.

---

(1) Il est certain qu'il y avait ici une faute dans le manuscrit turk, car cette ville s'appelle *Hezarasp* هزاراسپ. N. du R.

» pays. » Pendant que je parlais ainsi, il était transporté de joie. Il me donna des repas magnifiques, et me témoigna beaucoup de faveur. Pendant quinze jours, il venait chaque matin de Boukhara, et se rendait dans le jardin où nous étions pour s'entretenir avec nous. Il me demanda une chanson d'amour, dont il fut extrêmement satisfait. Pendant quelques jours, nous eûmes aussi des concours poétiques. Cependant, lorsque je sollicitais mon congé, il me demanda avec beaucoup d'instance, de lui céder au moins mes arquebuses en fer : « Je te donnerai en échange, dit-il, » autant d'arquebuses en cuivre que tu en voudras. » Je fus ainsi obligé de livrer les arquebuses qui me restaient, et il me remit en échange quarante arquebuses en cuivre ; à la place du cheval que j'avais perdu, il me fit présent d'un autre, ainsi que de deux livres sublimes (1) ; ensuite il nous congédia. Il vint alors un envoyé de la part du khan Birak demander excuse pour son fils, et il décida à la fin que Ghadjdewan appartiendrait au sultan Abdal. Par ce moyen, la mésintelligence qui existait entr'eux fut terminée, et la tranquillité étant rétablie dans le pays, nous nous occupâmes des préparatifs de notre départ. Nous allâmes à Boukhara voir les tombeaux de Khodjah Boha-eddin Nakschibend, Kazi khan, Tcharbékir, Khodjah Abou-Hafs Kebir, Ṣadrisch Scheriat, Tadjy Scheriat, Scheïkh-oul-Alem, Seïd Mir Kelal, Pir

(1) Par ces mots *deux livres sublimes*, l'auteur désigne deux exemplaires du koran.

Khodjah Boha-eddin Nakschibend, Sultan Ismaïl Samani, celui du prophète Job (que le salut l'accompagne !) et ceux de Kaboul-akhbar et Schems-el-aïmeh de Serakhs; ensuite nous nous mîmes en route vers le Khowarezm. Nous vînmes voir la ville de *Karagheul;* plus loin, nous passâmes en bateau le fleuve Amou ou l'Oxus, et dans les premiers jours du mois béni de Schewal, nous entrâmes dans le pays d'Iran, c'est-à-dire dans le Khorasan. Nous arrivâmes d'abord à la ville nommée *Tchardjoui* چارجوی, où nous allâmes visiter le tombeau de l'iman Aly Mousa Riza, frère du Khodjah Meschehed. Ensuite, nous continuâmes notre chemin, c'est-à-dire nous nous dirigeâmes du désert de Khorasan vers le Khowarezm, en suivant toujours le rivage du fleuve Amou.

Dans le désert, nous étions obligés de combattre jour et nuit contre les lions, et personne n'osait aller quérir de l'eau tout seul. Au milieu de mille souffrances, en dix jours nous parvînmes à la ville de *Hezarous* هزاروس (1). De là, en cinq jours, nous nous rendîmes à la ville de *Khiwah* خیوه, où nous allâmes voir le tombeau de Pehlewan Mahmoud Pir Yar-ali.

---

(1) Il est certain qu'il y avait ici une faute dans le manuscrit turk, car cette ville s'appelle *Hezarasp* هزاراسپ. N. du R.

» Nous nous envelopperons de peau comme les sau-
» vages. »

Ces exhortations produisirent leur effet, et ils s'habillèrent tous de même. Au commencement du mois béni de dsou'lkada, nous nous mîmes en route et marchâmes pendant un mois dans le désert de Kiptchak. Comme c'était en automne, on ne voyait ni les oiseaux s'élever, ni les ânes sauvages courir. Il n'y avait pas le moindre grain d'herbe, et pas une goutte d'eau : c'était un désert sans bornes, et une solitude sans limites.

« Il n'y avait aucune espèce de nourriture, ni pour
» les bêtes sauvages, ni pour les oiseaux.

» On ne trouvait pas d'eau pour les grenouilles ou
» les vers. »

Enfin, au milieu de mille peines, fatigues et contrariétés, nous traversâmes un jour les environs de *Scham* شام, et, en arrivant au village de *Seraïdjagh* سرايجغ, nous rencontrâmes quelques pélerins nus, ainsi que trois osmanlis, qui avaient quitté Samarkand, après avoir obtenu un congé; ils nous dirent : « Où allez-vous? La ville de *Haschterkhan* هشترخان
» (Astraçan) vient d'être prise par les Russes روس;
» Ahmed-Tchawousch a eu une affaire sanglante avec
» eux; et notre *agha* a été enlevé par les sujets d'Ars-
» lan mirza, qui est un mirza des Manghits. Cette
» route est donc devenue dangereuse; retournez sur
» vos pas! » J'avais beau dire avec Nedjati :

« Nous sommes pauvres, quel mal le sort peut-il nous

» faire? On ne dépouille pas facilement neuf lions;
» c'est la solitude qui est pénible (1). »

Mais les personnes qui voyageaient avec nous, c'est-à-dire les marchands, ne furent pas de mon avis, et ils dirent : « Demeurons quelques jours à Kho-
» warezm! La précipitation appartient au diable, et
» la patience vient de Dieu. Nous verrons à Khowa-
» rezm comment cela finira. » En effet, comme l'envoyé du khan Birak, Sadri-Alem scheikh, et les autres Musulmans, s'en retournèrent, il fallut malgré moi les suivre. Que faire! je fus obligé de retourner à Khowarezm. L'envoyé du khan Birak retourna à Samarkand, et les autres personnes s'établirent aussi en ce lieu. Le khan de Khowarezm, Doust-Mohammed khan, me demanda : « De quel côté avez-vous main-
» tenant l'intention de vous diriger?» Ayant répondu : « Mon projet est de me rendre, par Meschehed, dans le Khorasan, et de suivre la route de l'Yrak persan, jusqu'à l'Yrak arabe, c'est-à-dire jusqu'à Bagdad, » il répliqua : « Arrêtez-vous ici, les Manghits se retirent
» au printems dans leurs campemens d'été. Alors les
» chemins par le désert seront libres, et les Russes
» seront aussi repoussés; Bagdad est très-éloigné
» d'ici. » Je répliquai avec Nedjati :

« Si tu devais être éloigné de ton amie, aussi loin
» qu'il y a de l'Orient à l'Occident,

» N'hésite pas à te mettre en route, ô mon cœur!
» car, pour les amoureux, Bagdad n'est pas éloigné.»

(1) L'auteur veut dire probablement que le nombre de ses compagnons était réduit à neuf.

Enfin il me congédia et il me donna un bon domestique; il mit aussi des chariots à la disposition de mes compagnons. J'avais l'intention de me rendre dans le Schirwan par la mer Caspienne; mais mes compagnons n'y consentirent point, ils prétendirent que les troupes des Osmanlis, venues des environs de Kaffa, s'étaient avancées vers Nouschirwan, où elles faisaient vivement la guerre à Abd-allah Ibni khan, et que de ce côté la route n'était pas ouverte, pour les gens qui se rendaient au pays de Roum. On ajouta que Ilkas du pays des Tcherkesses s'était mis en campagne et parcourait la route de *Demir-Kapou* دمور قاپو, parce que les Tcherkesses s'étaient soulevés. Je pris donc des informations sur les routes du Khorasan et de l'Yrak, et on me dit que le schah était entièrement soumis à notre sublime empereur (Soliman II). On nous dit, il est vrai, que les commandans persans qui étaient sur la route nous empêcheraient d'arriver jusqu'au Schah. Mais Dieu ne laisse mourir personne avant le moment où il a arrêté son trépas, et celui qui craint la mort ne doit pas se mettre en route, comme dit Hidjri (1):

« Ne t'afflige pas d'une séparation, ô mon cœur!
» Personne ne meurt avant le terme désigné.
» Personne n'a reçu la dernière ablution, avant
» que l'ordre pour le deuil n'ait été écrit [par la di-
» vinité] et avant qu'il ne soit parvenu. »

(1) Hidjri était contemporain de l'auteur, mais il ne se fit connaître qu'après l'an 1546, époque à laquelle Latifi, qui ne le nomme pas, a terminé ses notices sur les poètes turcs.

Ceci est prouvé; et comme il était impossible de prendre une autre route, nous nous confiâmes à l'étendue de la grâce de Dieu, et nous comptâmes sur les bienfaits miraculeux du chef des créatures (Mohammed). Forcé par les circonstances, je dis :

« Je n'ai pas trouvé d'autre route, il était néces-
» saire de prendre enfin la seule qui restait. »

Car il est certain que la nécessité rend permises même les choses défendues. Dans ces circonstances, on loua des chameaux; et ayant demandé congé au schah de Khowarezm, Doust-Mohammed khan, il me dit : « Il ne convient pas de voyager avec des ar-
» quebuses, comme si vous étiez au milieu des enne-
» mis. » Nous fûmes donc obligés de donner les armes à feu que nous avions encore à Dasfi khan et Dasfi-Enis Schah. C'est ainsi que nous fûmes congédiés. Nous obtînmes des lettres pour Aly sultan, frère de Tiz-Mohammed khan, et on leva les grandes difficultés qui restaient encore pour avoir des provisions et de l'eau; ce fut ainsi que, pleins de confiance en Dieu, nous entreprîmes, au commencement du mois de dsou'lhidjah, notre voyage vers le pays de Khorasan.

XIII. *Récit de ce qui s'est passé dans le pays de Khorasan.*

Avec la grâce de Dieu nous traversâmes le fleuve Amou, et nous campâmes sur les bords du fleuve, pour attendre nos autres compagnons. La fille du sublime seigneur, c'est-à-dire du scheikh Housaïn-Khowarezmi, m'envoya quelqu'un pour me dire : « Cette nuit, en

» songe, j'ai vu mon père, le sublime seigneur, qui » venait de la ville *Feridoun* فريدون, dans le Khowa- » rezm avec une noble bannière; et comme le peuple » allait à sa rencontre, et l'interrogeait sur la cause » de son arrivée, il dit : Mir-Sidi-Aly (1) est allé à » la ville de *Wezir*, il a fait lire sur moi le grand » Koran, et il m'a demandé du secours. Je suis donc » venu pour être son appui, et pour le faire sortir du » Khorasan en bonne santé (2). » Réjouis par cette agréable nouvelle, nous partîmes le lendemain, et en quelques jours nous arrivâmes à la ville de *Douroun* دورون. Le sultan Mahmoud nous laissa passer, et nous nous rendîmes à la ville de *Baghiwa* باغوا; le sultan Poulad ne s'opposa pas non plus à notre passage, et nous vînmes à *Nisa* نسا. Nous eûmes en ce lieu une entrevue avec Aly Sultan, frère de Tiz-Mohammed, qui jadis avait été khan en ces lieux. Nous lui présentâmes la lettre du (3) khan et de Isch-sultan. Ils montrèrent tous de la soumission pour le sérénissime

---

(1) *Mir Sidi Aly* est le nom de l'auteur.

(2) Le Scheikh Housaïn Khowarezmi est le personnage dont il est parlé dans la section XII, comme d'un interprète de l'alcoran : il y est dit qu'il était enterré dans la ville de *Khowarezm*, où l'auteur avait fait un pélerinage pour prier sur sa tombe. Ici il en est parlé, comme s'il avait été enterré à *Wezir*. Ces détails ne sont pas d'accord, à moins qu'au lieu de *Wezir*, on ne lise *Khowarezm*, et que notre auteur n'ait lu aussi le koran, ou du moins quelques chapitres du koran, au tombeau du scheikh Khowarezmi, ce dont il n'est point parlé à la section XII.

(3) Le nom de ce personnage est omis dans le manuscrit; toutefois ce doit être *Doust Mohammed*, nommé avec son frère Isch sultan, au commencement de la section XII.

empereur (Soliman II); et nous prîmes la route qui conduit de la ville de *Bawerd* باورد à la ville de *Thous* طوس.

Nous y allâmes visiter le tombeau de l'imam Mohammed-Hanéfi, et celui de Firdewsi-Thousi (1). En l'an 964 (1556), dans les premiers jours de moharram, nous arrivâmes à *Meschehed* مشهد, dans le Khorasan, où nous fîmes un pélerinage au tombeau du Schah khorasan, qui est Imam-Aly-Mousa-Riza. Sous le prétexte qu'étant en mer, j'avais, à l'occasion d'une tempête, fait vœu d'offrir un *touman* (2) à cet imam vénérable, je le présentai à l'intendant (des biens de la mosquée), et je fis don d'une somme pareille aux séïds (qui desservaient la même mosquée) (3). Ibrahim-Mirza, fils de Bahram Mirza, était sultan en ce lieu (4); et Souleïman-Mirza, fils du schah, s'y trouvait aussi. Je fus donc reçu de ces princes, ainsi que de leur visir Gheuktcheh-Khalfa. Mais lorsque je demandai une escorte à ces princes, pour me rendre auprès du schah, ils n'y consentirent pas, mais ils me donnèrent des festins. Durant la conversation, on me fit plusieurs questions, pour

---

(1) *Firdewsi* est le même que le poète appelé ordinairement *Ferdousi*, ce qui est une erreur.

(2) Le *Toûman* est une monnaie de compte persane; elle vaut environ quatre-vingts francs, argent de France.

(3) Les Seïds sont des descendans de Mahomet, qui probablement avaient été placés comme gardiens auprès du tombeau de l'Imam Riza.

(4) Le mot *sultan* ne signifie ici qu'un simple gouverneur, quoiqu'Ibrahim paraisse avoir été prince par sa naissance.

» pays. » Pendant que je parlais ainsi, il était transporté de joie. Il me donna des repas magnifiques, et me témoigna beaucoup de faveur. Pendant quinze jours, il venait chaque matin de Boukhara, et se rendait dans le jardin où nous étions pour s'entretenir avec nous. Il me demanda une chanson d'amour, dont il fut extrêmement satisfait. Pendant quelques jours, nous eûmes aussi des concours poétiques. Cependant, lorsque je sollicitais mon congé, il me demanda avec beaucoup d'instance, de lui céder au moins mes arquebuses en fer : « Je te donnerai en échange, dit-il, » autant d'arquebuses en cuivre que tu en voudras. » Je fus ainsi obligé de livrer les arquebuses qui me restaient, et il me remit en échange quarante arquebuses en cuivre ; à la place du cheval que j'avais perdu, il me fit présent d'un autre, ainsi que de deux livres sublimes (1) ; ensuite il nous congédia. Il vint alors un envoyé de la part du khan Birak demander excuse pour son fils, et il décida à la fin que Ghadjdewan appartiendrait au sultan Abdal. Par ce moyen, la mésintelligence qui existait entr'eux fut terminée, et la tranquillité étant rétablie dans le pays, nous nous occupâmes des préparatifs de notre départ. Nous allâmes à Boukhara voir les tombeaux de Khodjah Boha-eddin Nakschibend, Kazi khan, Tcharbékir, Khodjah Abou-Hafs Kebir, Ṣadrisch Scheriat, Tadjy Scheriat, Scheïkh-oul-Alem, Seïd Mir Kelal, Pir

(1) Par ces mots *deux livres sublimes*, l'auteur désigne deux exemplaires du koran.

Khodjah Boha-eddin Nakschibend, Sultan Ismaïl Samani, celui du prophète Job (que le salut l'accompagne !) et ceux de Kaboul-akhbar et Schems-el-aïmeh de Serakhs; ensuite nous nous mîmes en route vers le Khowarezm. Nous vînmes voir la ville de *Karagheul*; plus loin, nous passâmes en bateau le fleuve Amou ou l'Oxus, et dans les premiers jours du mois béni de Schewal, nous entrâmes dans le pays d'Iran, c'est-à-dire dans le Khorasan. Nous arrivâmes d'abord à la ville nommée *Tchardjoui* چارجوی, où nous allâmes visiter le tombeau de l'iman Aly Mousa Riza, frère du Khodjah Meschehed. Ensuite, nous continuâmes notre chemin, c'est-à-dire nous nous dirigeâmes du désert de Khorasan vers le Khowarezm, en suivant toujours le rivage du fleuve Amou.

Dans le désert, nous étions obligés de combattre jour et nuit contre les lions, et personne n'osait aller quérir de l'eau tout seul. Au milieu de mille souffrances, en dix jours nous parvînmes à la ville de *Hezarous* هزاروس (1). De là, en cinq jours, nous nous rendîmes à la ville de *Khiwah* خیوه, où nous allâmes voir le tombeau de Pehlewan Mahmoud Pir Yar-ali.

---

(1) Il est certain qu'il y avait ici une faute dans le manuscrit turk, car cette ville s'appelle *Hezarasp* هزاراسپ. N. du R.

» Nous nous envelopperons de peau comme les sau-
» vages. »

Ces exhortations produisirent leur effet, et ils s'habillèrent tous de même. Au commencement du mois béni de dsou'lkada, nous nous mîmes en route et marchâmes pendant un mois dans le désert de Kiptchak. Comme c'était en automne, on ne voyait ni les oiseaux s'élever, ni les ânes sauvages courir. Il n'y avait pas le moindre grain d'herbe, et pas une goutte d'eau : c'était un désert sans bornes, et une solitude sans limites.

« Il n'y avait aucune espèce de nourriture, ni pour
» les bêtes sauvages, ni pour les oiseaux.

» On ne trouvait pas d'eau pour les grenouilles ou
» les vers. »

Enfin, au milieu de mille peines, fatigues et contrariétés, nous traversâmes un jour les environs de *Scham* شام, et, en arrivant au village de *Seraïdjagh* سرايجغ, nous rencontrâmes quelques pélerins nus, ainsi que trois osmanlis, qui avaient quitté Samarkand, après avoir obtenu un congé; ils nous dirent :
« Où allez-vous? La ville de *Haschterkhan* هشترخان
» (Astraçan) vient d'être prise par les Russes روس;
» Ahmed-Tchawousch a eu une affaire sanglante avec
» eux; et notre *agha* a été enlevé par les sujets d'Ars-
» lan mirza, qui est un mirza des Manghits. Cette
» route est donc devenue dangereuse; retournez sur
» vos pas! » J'avais beau dire avec Nedjati :

« Nous sommes pauvres, quel mal le sort peut-il nous

» faire? On ne dépouille pas facilement neuf lions;
» c'est la solitude qui est pénible (1). »

Mais les personnes qui voyageaient avec nous, c'est-à-dire les marchands, ne furent pas de mon avis, et ils dirent : « Demeurons quelques jours à Kho-
» warezm! La précipitation appartient au diable, et
» la patience vient de Dieu. Nous verrons à Khowa-
» rezm comment cela finira. » En effet, comme l'envoyé du khan Birak, Sadri-Alem scheikh, et les autres Musulmans, s'en retournèrent, il fallut malgré moi les suivre. Que faire! je fus obligé de retourner à Khowarezm. L'envoyé du khan Birak retourna à Samarkand, et les autres personnes s'établirent aussi en ce lieu. Le khan de Khowarezm, Doust-Mohammed khan, me demanda : « De quel côté avez-vous main-
» tenant l'intention de vous diriger?» Ayant répondu : « Mon projet est de me rendre, par Meschehed, dans le Khorasan, et de suivre la route de l'Yrak persan, jusqu'à l'Yrak arabe, c'est-à-dire jusqu'à Bagdad, » il répliqua : « Arrêtez-vous ici, les Manghits se retirent
» au printems dans leurs campemens d'été. Alors les
» chemins par le désert seront libres, et les Russes
» seront aussi repoussés; Bagdad est très-éloigné
» d'ici. » Je répliquai avec Nedjati :

« Si tu devais être éloigné de ton amie, aussi loin
» qu'il y a de l'Orient à l'Occident,

» N'hésite pas à te mettre en route, ô mon cœur!
» car, pour les amoureux, Bagdad n'est pas éloigné.»

(1) L'auteur veut dire probablement que le nombre de ses compagnons était réduit à neuf.

» Si tu te trouves en pareille circonstance, avance
» hardiment, si tu es un homme. »

Enfin on nous mit tous dans les fers. Quoique j'en fusse excepté, j'avais cependant cinq hommes pour me garder. Cette manière d'agir du Mirza m'affligea beaucoup, mais je me consolai de mon malheur par ces mots :

« Peut-il connaître la valeur des hommes, celui qui
» n'a éprouvé, ni la chaleur, ni le froid? »

Par instans, j'étais tellement accablé par la douleur, que j'étais prêt à succomber :

« Échanson, laisse de côté le vin! et cherche d'au-
» tres consolations pour les malheureux.

» Pour dissiper le poison du chagrin, le vin seul
» n'est pas un contre-poison suffisant.

» Lorsque dans le trésor de la beauté, au milieu
» des boucles ondoyantes, on trouve deux serpens,

» On désire, pour les tuer, le poignard tranchant
» de Zohak.

» Laissez partir nos visages arrosés de larmes ; les
» tombeaux ne rendent les hommes, ni méprisables,
» ni célèbres.

» Les gens pieux n'ont jamais été dominés par la
» haine des femmes, sans quoi les idoles des infidèles
» auraient reçu leur récompense (1).

---

(1) Il est probable que le texte original de cette pièce n'était pas fort intelligible et que M. de Diez n'a pu le comprendre, car il est impossible de tirer un sens raisonnable de sa traduction allemande. N. du Tr.

» Je connais les traits acérés que lancent tes sour-
» cils (1); les désirs me déchirent le cœur.

» Si on voulait seulement lire le verset de la misé-
» ricorde, je serais délivré de mes peines.

» Katibi se plaint que des étrangers l'immolent à
» leur haine. »

Plein de l'idée de cette poésie, je m'endormis. Or il arriva qu'entre le sommeil et le réveil, il me vint à la pensée un vers irrégulier. Aussitôt que je fus éveillé; persuadé que j'avais reçu une inspiration de Dieu, je composai une ode, dans laquelle je pris pour refrain ce même vers irrégulier; puis j'envoyai le tout à l'intendant de la mosquée et à iman Aly-Mousa-Riza (2) :

« Aucune beauté comparable à la tienne, n'est en-
» core venue au monde.

» Le poing de dix hommes semblables à des lions
» ne peut rien contre toi.

» Aie pitié de moi, infortuné qui suis assis dans
» le désert de la misère.

» O Aly! j'attends ton secours, sois mon libérateur!

» Ma face est pâle. Je me présente au seuil de ta
» porte, et je m'abaisse dans la poussière.

---

(1) On voit que l'auteur s'adresse à une amante et que, par ce terme, il entend un prompt retour dans sa patrie. Cette allégorie domine dans tout le poème.

(2) C'était une heureuse idée de composer une ode sur le khalife Aly et, comme la suite le fit voir, ces vers durent plaire aux Persans qui étaient Schiïtes. L'imam Mousa était mort depuis long-tems. Toutefois notre auteur lui dédia ses vers, et les adressa à l'intendant qui administrait les biens de la mosquée de cet imam.

» Tu as blessé ma poitrine avec la pointe de ton
» épée.

» Je comprends maintenant ces paroles mysté-
» rieuses : Personne n'est généreux qu'Aly.

» O Aly ! j'attends ton secours, sois mon libérateur !

» Tu m'as réjoui en songe, tu m'as apporté un
» message agréable.

» Tu m'as montré le chemin de la sûreté.

» Lorsque mon cœur était dévasté, tu l'as rebâti
» et cultivé de nouveau.

» O Aly ! j'attends ton secours, sois mon libérateur !

» Ton nom m'a paru d'un augure favorable lorsque
» je commençai mon voyage ; ô nom prospère !

» J'ai parcouru l'Inde, le Sind et le Ma-wa-
» ra'nnahar.

» De cœur et d'ame, Dieu m'en est témoin ! je
» cherche mon appui auprès de toi.

» O Aly ! j'attends ton secours, sois mon libérateur !

» Plein de confiance dans le schah du Khorasan (1),
» j'ai quitté l'Inde ;

» Pour me prosterner devant le seuil de celui dont
» moi et mes ancêtres avons été les esclaves.

» Jette un regard sur les cris lamentables et les gé-
» missemens d'un étranger.

» O Aly ! j'attends ton secours, sois mon libérateur !

---

(1) Sous le nom de *Schah du Khorasan* le poète désigne l'imam Aly Mousa Riza.

» Le très-haut avait placé ton existence dans ce
» monde, pour en faire une mine inépuisable de gé-
» nérosité;

» Pour élever ton mérite, il t'a désigné pour être
» un guide illustre.

» Sois mon appui; prends pitié de l'état où je suis
» réduit, ô Schah d'Ardebil (1)!

» O Aly! j'attends ton secours, sois mon libérateur!

» J'espère que les douze Imams me seront favora-
» bles (2).

» Ils sont mon refuge intérieur et extérieur. O guer-
» riers magnanimes!

» Je me suis prosterné devant le seuil de tous, je
» suis devenu leur esclave.

» O Aly! j'attends ton secours, sois mon libérateur!

» Le malheur et l'éloignement ont rempli mon cœur
» de sang.

» La souffrance et la séparation ont changé en
» fleuves, les larmes de mes yeux.

» Le feu des désirs a rendu mon état désespéré.

» O Aly! j'attends ton secours, sois mon libérateur!

---

(1) Aly est appelé *Schah d'Ardebil*, parce que plusieurs de ses descendans périrent auprès de cette ville, en combattant les Ommiades.

(2) Les *douze Imams* sont les douze fils ou petits-fils d'Aly, qui furent tous égorgés par les Ommiades à l'exception de Mahadi, lequel disparut et reviendra un jour, dit-on, afin d'opérer une réforme dans l'islamisme. Les vers suivans renferment une allusion à la visite que Katibi, allant à Bassora, fit aux tombeaux de ces douze imams. Voyez plus haut, p. 54.

» Katibi sera toujours ami de la famille de Mous-
» tafa (1).

» Par la lumière de l'extase, son intérieur sera
» toujours purifié.

» C'est à lui (à Aly) seul, de détourner l'injustice
» qui m'accable.

» O Aly ! j'attends ton secours, sois mon libéra-
» teur ! »

Cette ode se répandit parmi les seïds, et bientôt un des serviteurs de l'imam (2) vint auprès de moi et me dit : « Ce qui a été fait, sera défait. Mourtéza-Aly » m'a apparu vers le matin, en songe, et m'a dit d'aller » voir Mir-Sidi-Aly (3) ; il m'a donc envoyé auprès » de toi. » Il me témoigna toute sorte de politesses. On sut aussi dans la ville les événemens que nous avons mentionnés, et le peuple les blâma hautement. L'intendant de la mosquée et tous les seïds allèrent à l'audience du mirza, et lui firent des représentations en ces termes :

« Un homme est venu pour faire un pélerinage au » tombeau de l'imam, il a accompli des vœux (4), et » s'est proposé d'aller auprès du schah. Comme le

---

(1) *La famille de Moustafa* ou de Mahomet, c'est-à-dire Aly avec ses descendans.

(2) C'est-à-dire un des seïds qui servaient le tombeau de l'imam Aly Mousa Riza, un des plus grands saints des Persans.

(3) C'est le nom de l'auteur.

(4) Les protecteurs de Katibi veulent parler du paiement des deux toumans dont il a été question plus haut.

» schah, en ce moment, est entièrement soumis à » l'empereur de Roum (Soliman II), il n'est pas con- » venable que dans le tems de l'*aschouré* (1) il se passe » une telle injustice. Si ces gens avaient eu de » mauvaises intentions, ou le dessein de nous trom- » per, la chose serait déjà connue; car dans la parole » éternelle de Dieu, c'est-à-dire dans le sublime Ko- » ran, il est dit : *Les gens qui ont des vices se recon- » naissent à leurs signes* (2). On ne doit donc nulle- » ment craindre de leur part de pareilles choses. »

Ce discours des docteurs et des seïds fit une grande impression sur le mirza. De mon côté, je me guidai suivant les paroles de Nedjati :

« Le musc frais se reconnaît par lui-même.

» Des orphelins abandonnés se coupent eux-mêmes » le cordon ombilical. »

Je fis donc quelques vers négligés et coulans, et je les envoyai au mirza, avec la remarque : « Il est possible » que les avis que tu as reçus sur notre compte soient » vrais, mais il est possible aussi qu'ils soient faux; » ne nous fais donc pas souffrir injustement. Scheikhi » a dit :

« Ne dis pas que ce que tu fais te reste.

» Lors même que tu en jouirais, tes enfans n'en » jouiraient pas. »

Enfin le mirza craignit le schah, et commença à se

---

(1) *Aschouré* est le dixième jour du mois de *Moharram*, et les Persans surtout le regardent comme sacré; il tire son nom d'un mets qu'on prépare ordinairement à cette époque.

(2) *Koran*, sur. 55, v. 41.

repentir de ce qui avait été fait. Il nous mit en liberté le jour d'*aschouré* (le dixième de moharram), et m'invita de nouveau à un banquet. Il nous rendit aussi nos chevaux et nos bagages, mais beaucoup d'effets ne se retrouvèrent point, et quatre de mes meilleurs livres m'avaient été pris. Quant aux firmans et aux lettres, il les fit mettre dans une bourse, qu'il cacheta.

Nous fûmes tous envoyés comme des prisonniers, vers le milieu du saint mois de Moharram de ladite année, au schah, avec le Kiptchadchi-Baschi (1), Aly-Begh, et avec un intendant nommé Pir-Aly-Begh. Le hasard nous favorisa en ce qu'un confident du schah, et un confident de Bahram-Mirza étaient venus visiter le tombeau de l'imam, et en retournant à Cazwin, ils devinrent nos compagnons de voyage. Pendant la route, je me liai intimement avec eux, prévoyant que l'un et l'autre pourraient nous être utiles à la cour de leur souverain. J'engageais aussi mes compagnons à être prévenans avec les gens de leur suite. Hafiz a dit :

« Le repos des deux mondes est contenu dans deux » mots :

» Bienveillance envers les amis, courtoisie envers » les ennemis (2). »

Un jour, étant arrivés à *Nischabur* نشابور, nous allâmes visiter le tombeau de l'imam Zadeh-Moham-

---

(1) Ce nom doit être écrit *Kiptchaktchi-Baschi*, c'est-à-dire chef des Kiptchaks qui se trouvaient alors dans l'armée persane.

(2) Extrait de la cinquième ode d'Hafiz.

med-Mahmoud; et celui du scheikh Attar. J'eus aussi une entrevue avec le gouverneur du Khorasan, Agha-Kemal. Il nous laissa passer; et nous arrivâmes à *Sebzewar* سبزوار, où nous fûmes insultés par quelques méchans; mais nous agîmes suivant le proverbe : *Les chiens aboient et les caravanes passent.* Enfin, après mille peines, nous fûmes tirés de leurs mains.

XIV. *Récit de ce qui s'est passé dans l'Yrak persan.*

Enfin nous entrâmes dans le pays d'*Yrak* عراق, pour venir à *Bistam* بسطام, sur le penchant de la montagne *Damawend* دماوند, c'est-à-dire dans le *Mazanderan* مازندران, où nous allâmes visiter les tombeaux de l'imam Aftakh, du scheikh Bayazid-Bistami et du scheikh Abou'l-Hasan-Khourkani. Le jour suivant, nous étant remis en route, nous arrivâmes à *Dakhan* داخان (1). La nuit de notre arrivée, un de nos compagnons, nommé Ramazan-Boulouk-Baschi, homme religieux et consciencieux, eut un songe où il vit le scheikh Bayazid-Bistami, accompagné de quarante derwiches, qui disait : « Prions, afin que Mirza » Sidi-Aly (2), avec ses compagnons, retourne dans » sa patrie en bonne santé. » Ils firent en effet la prière, et Ramazan-Boulouk, dans son rêve, imita leur

(1) *Dakhan* est nommée aussi *Damaghan*, comme on le voit par la suite de la relation. Voyez ce que j'ai dit au sujet de ce lieu dans ma traduction du livre de Kabous, p. 623, note 1.

(2) On doit remarquer que l'auteur qui n'a porté jusqu'à présent, que le titre de *mir*, est appelé ici *mirza*, ce qui signifie *prince* ou *seigneur*.

exemple. Il le vit aussi écrire des passeports et les cacheter ; ces passeports contenaient l'ordre de ne point nous inquiéter sur la route. Le lendemain matin je fus prévenu de cette vision, et nous remerciâmes Dieu d'une pareille grâce.

En effet, ces douces paroles donnèrent une nouvelle vie à nos cœurs défaillans. A *Damaghan* دمغان, nous nous rendîmes auprès du tombeau de l'imam Zadeh-Djafar. Nous allâmes ensuite à *Semnan* سمنان, et nous y visitâmes le tombeau du scheikh Ala-eddewlet-Samani.

Nous éprouvâmes en ce lieu beaucoup de désagrémens, parce qu'on voulait nous engager dans des controverses religieuses. Mais je dis à mes compagnons :

« Conduisez-vous suivant le dire : Cache ton or,
» ton départ et ta foi.
» Celui qui a du jugement
» Ne fera jamais connaître sa foi, ni sa marche, ni
» son trésor. »

Ils suivirent mes conseils, et nous partîmes le lendemain. Sur la route je fis encore plusieurs recommandations à mes compagnons, et je les consolai, chacun d'après son caractère et son esprit : « Si vous
» vous rappelez l'expression de Menla-Roumi (1) :

---

(1) Ce Menla ou Molla Roumi est plus connu sous le nom de Djelal-eddin ; on a de lui un grand ouvrage ascétique, écrit en vers persans. Il vécut à Kouniah sous Ala-eddin, prince Seldjoukide, et mourut en 1273, environ vingt ans avant l'établissement de la monarchie ottomane. Son fils devint également célèbre sous les premiers sultans turcs.

« L'homme pieux ne devient pas pur s'il n'a pas » vidé la coupe.

» Il faut beaucoup de voyages pour mûrir ce qui » est encore acide;

» Vous verrez que personne n'a plus voyagé que » vous. Puisqu'il en est ainsi vous devez être mûrs. » Il n'est donc pas convenable que des personnes d'un » esprit aussi élevé s'arrêtent aux discours d'hommes » abjects et obscurs? » Ils prirent aussi en bonne part ce que je leur disais, et suivirent mon conseil.

Nous arrivâmes ainsi à *Rey-Scheheriar* (1), où nous allâmes visiter les tombeaux de imam Abd-oul-Azim et Seyi-Schehriban, épouse de l'imam Housaïn; que Dieu leur soit favorable. Nous y eûmes des entrevues avec Mohammed-Khodabendé Mirza, fils du schah, et avec le chef des troupes Souwendek-Agha. Le schah avait envoyé auparavant Ismaïl, mirza de Kazwin, dans le Khorasan, c'est-à-dire à *Heri* هري (Herat); mais il fut obligé de le rappeler à *Kazwin* قزوين; car Ismaïl mirza (fils du schah) s'était conduit dans le Khorasan de telle façon que le schah à Kazwin avait fait exécuter un sultan plein de capacité, et que par son ordre le khan Mohammed, à *Herat* هرات, c'est-à-dire à *Heri*, avait aussi fait mourir plusieurs hommes de mérite, appartenant à Ismaïl mirza.

Le schah désirant revoir Mohammed-Khodaben-

(1) *Rey Scheheriar* est proprement la ville royale de Rey dans le Khorasan; on l'appelle simplement *Rey*, et on y ajoute l'épithète *Scheheriar* pour le distinguer d'une autre *Rey*, qui est dans l'Irak persan.

deh, lui avait envoyé le chef des troupes Souwendek-Agha, dont nous avons déjà parlé, et en même tems il rappela Ismaïl-mirza à la cour. Pendant que tout ceci se passait, j'eus une entrevue avec Mohammed-Khodabendeh; il me parla des bonnes intentions du schah envers le sublime empereur (Soliman Ier); ce qui calma un peu nos esprits agités. Le lendemain nous continuâmes notre voyage, et dans l'espace d'un demi-mois, c'est-à-dire vers la fin du mois de safar, nous arrivâmes devant la capitale de l'Yrak, c'est-à-dire à la ville de Kazwin. Après avoir été annoncés au schah, aucun de nous n'obtint la permission d'entrer dans la ville, mais il nous envoya dans une campagne (un village), connu sous le nom de *Sebzéghiran* سبزه كران. L'administrateur du khan, c'est-à-dire son grand visir Masoum-Begh, nous y mit sous la garde du divan begh (juge criminel), nommé Mahmoud-Begh. L'ischik agha (1) vint écrire nos noms, et prendre note, combien nous étions; il enregistra jusqu'aux chevaux qui nous appartenaient, et recommanda à ses gens : « Tenez-vous sur vos gardes pendant la nuit; » nous verrons ce qui arrivera! » Le schah destitua l'administrateur de Meschehed, Gheuktché-Khalfa, et le visir Mir-Mounschi, étant très en colère de ce qu'ils ne lui avaient pas annoncé plus tôt notre arrivée.

En ces circonstances, le chef des Kiptchaks, Aly-begh, qui avait été notre compagnon de voyage, m'envoya le fourier Pir-Aly, pour me dire : « On ne

(1) C'est une espèce de Chambellan. Voy. plus haut, t. IX. p. 194, n. 2.

» conçoit rien aux procédés du schah. Si vous avez » quelqu'argent comptant sur vous, donnez-le moi en » dépôt. Si Dieu vous accorde la délivrance, il vous » sera restitué ; et s'il vous arrive malheur, il vaut » mieux que ce soit moi qui l'ait que vos ennemis. » Je répondis : « Des hommes qui ont tant voyagé ne » portent point de richesses avec eux, et s'ils avaient » craint la mort, ils ne seraient pas venus jusqu'ici. » Dans les paroles éternelles du sublime koran, il est » dit : *Lorsque le terme de leur vie sera atteint, ils » ne pourront ni le retarder d'une heure, ni l'avancer. » Nous avons cru en lui, et lui avons été fidèles* (1). » De même, dans cette circonstance, Dieu ne laissera pas succomber celui qui ne doit pas mourir. » Je fis faire cette réponse à Aly-Begh, et m'adressai ensuite à Dieu. Il s'en suivit que le schah vit dans la bourse les ordres supérieurs et les lettres que les empereurs nous avaient données. En outre, les princesses augustes qui nous avaient accompagnés dans notre voyage, c'est-à-dire l'épouse du schah et l'épouse de Bahram-Mirza, interposèrent pour nous leur témoignage. « Ces gens souffrent à tort, disaient-elles ; » nous avons appris à les connaître tous, pendant la » route. » Moi-même je composai une pièce de vers que j'envoyai au schah :

« Si le schah (le roi) des héros s'était élancé sur le Duldul (2) fougueux un jour de bataille,

---

(1) Koran, sur. 7, v. 35.

(2) *Duldul* était le nom d'un cheval de Mahomet ; quelques-uns prétendent que c'était un mulet. Voy. le liv. de Kabous, p. 565, n. 1.

» Ni les Roustems, ni les Isfendiars n'auraient pu résister au Zou'lfikar (1).

» Qui est-ce qui empêche de dire que Dieu le protège ?

» Personne n'est généreux qu'Aly ; il n'y a pas d'autre épée que le Zou'lfikar.

» Chaque fois que le schah du pays lance son coursier contre les ennemis,

» Tous les chefs superbes sont vaincus, en voyant les coups de son cimeterre.

» Pour décrire ses qualités, il faudrait le nommer la gloire des créatures.

» Personne n'est généreux qu'Aly ; il n'y a pas d'autre épée que le Zou'lfikar.

» Il a juré de détruire les mécréans dans les combats.

» En brandissant son glaive redoutable, il a soudain plongé la terre dans des flots de sang.

» L'ange Gabriel a donné aussi en sa faveur le meilleur témoignage.

» Personne n'est généreux qu'Aly ; il n'y a pas d'autre épée que le Zou'lfikar.

» Dieu lui a fait présent de la robe précieuse de la valeur.

---

(1) *Zou'lfikar* est le nom de l'épée de Mahomet dont Aly hérita. Katibi, composant son ode dans le dessein de flatter le schah de Perse, fait semblant de croire que ce souverain, qui appartenait à la secte d'Aly, était aussi en possession de son épée. C'est également par le désir de se rendre agréable au roi de Perse, que le poëte mentionne Aly et son glaive dans le refrain de chaque stance.

» Lorsque son sabre dégoutte de sang, le jour qui éclaire le combat en est lui-même étonné.

» Tous les anges ont fait des vœux pour lui.

» Personne n'est généreux qu'Aly; il n'y a pas d'autre épée que le Zou'lfikar.

» Des tigres farouches ont dépouillé leur audace, et se sont enfuis devant le lion de Dieu (1).

» Les héros ont demandé grâce devant son épée sanglante.

» Celui qui ceint le sabre pour marcher contre lui, court à une mort inévitable.

» Personne n'est généreux qu'Aly; il n'y a pas d'autre épée que le Zou'lfikar.

» Tout homme qui marche au combat contre le schah de l'Yrak, doit pousser des cris lamentables.

» Lorsqu'il brandit son épée tranchante, les rochers et les pierres même ne peuvent la rassasier.

» Les peuples lui obéissent, et abaissent leur tête jusqu'à la terre.

» Personne n'est généreux qu'Aly; il n'y a pas d'autre épée que le Zou'lfikar.

» Il s'est fait une renommée, et il a acquis à sa porte auguste un nom glorieux dans le monde.

---

(1) Aly fut nommé par Mahomet le *Lion de Dieu*. C'est sans doute à cause de ce surnom que les Persans ont pris, pour emblême, la figure d'un lion avec un soleil au-dessus de son dos; on voit souvent ce lion sur leurs monnaies. Le vers de Katibi renferme donc une allusion en l'honneur du schah, protecteur de la secte d'Aly.

» Il a attaché son épée au ciel ; tous les nobles et tous les peuples se sont réjouis (1).

» Il est devenu le bien aimé de Mourtéza (Aly) ! Voilà ce que Katibi dira toujours :

» Personne n'est généreux qu'Aly ; il n'y a pas d'autre épée que le Zou'lfikar. »

XV. *Le schah prend pitié de la situation de Katibi-Roumi.*

Aussitôt que le schah eut vu l'ode qu'on vient de lire, il ordonna à son administrateur Massoum-Begh, de m'inviter pour le jour suivant, et de préparer un repas. « Après demain, dit-il, je l'appellerai moi-» même à un banquet. Donne-lui aussi l'agréable nou-» velle que je le laisserai partir par la route qu'il » choisira lui-même. »

En effet, Massoum-Begh m'invita le jour suivant ; et pendant un repas magnifique qu'il avait préparé, il me donna la nouvelle de mon congé, en me disant : « Notre ambassadeur est sur le point de se rendre à » la sublime Porte (à la cour de Constantinople) ; s'il » est possible de voyager sur la route de l'*Azerbaïdjan* » اذربايجان, c'est-à-dire sur la route de *Tebriz* تبريز » et de *Van* وان, on partira sûrement bientôt. » Je répliquai : « Nous sommes en hiver, et il nous serait » impossible de supporter les fatigues de cette route ; » permettez-nous plutôt de prendre le chemin de » *Bagdad* بغداد. » Il répondit : « On en fera l'observa-

(1) Voyez le livre de Kabous, p. 265, note 1.

» tion au schah. » Le jour suivant le schah m'invita chez lui, et j'apportai à cette entrevue nos chétifs présens. Il me fit servir ; et pendant cette réunion, plusieurs entretiens et des concours poétiques eurent lieu. Le schah étant mieux informé de ce qui nous concernait, dit alors à ses courtisans : « Leur carac- » tère se manifeste sur leur figure ; on y voit l'expres- » sion de la piété. » Sa pensée était : Ces personnes n'ont aucune apparence de fourberie ou d'imposture. Ce sont des pélerins opprimés et des guerriers. Gheuktché-Khalfa, administrateur d'Ibrahim-Mirza, et Mir-Mundschi, qui avaient été destitués, furent rétablis dans leurs emplois. Je reçus en présent un cheval, deux habits d'honneur, une charge de soieries et quelques autres objets. Quant aux deux Serdars (chefs militaires, et compagnons de l'auteur), on leur donna deux habits d'honneur à chacun, et cinq autres de nous en reçurent chacun un. Le schah témoigna la plus grande sincérité et le plus vif attachement, ainsi qu'une obéissance absolue envers le sérénissime empereur. Un autre jour le schah ordonna qu'il me fût donné un repas dans l'appartement du grand chambellan. Il y avait envoyé ses principaux officiers, lesquels, pour me faire connaître la puissance de leur maître, étalèrent devant moi de grandes pièces d'étoffe, dont chacune était de la valeur de cinq à six cents tomans ; des tissus de soie brodés et peints, des tapis brochés, et un nombre infini de tapis de pied ; des monumens curieux (objets d'art), des tentes peintes ou unies et des draperies. Je dis au *iouzbaschi*

(commandant de cent hommes), Hasan-Begh, qui avait à la cour la dignité de *compagnon du schah* (1), que le sérénissime empereur (Soliman Ier) (2), non seulement possédait un trésor semblable, mais encore un palais entier rempli d'armes de guerre, faites d'argent et d'or massifs. A ces mots il se tut, et n'eut plus la force de proférer une seule parole.

L'envoyé Tabout-Agha avait pris les devans sur la route de Tebriz, et je ne pus partir qu'un mois après. Pendant ce tems, je fus encore invité plusieurs fois, et on fit de longues conversations.

Le schah (3) en me parlant, dit un jour : « On a » envoyé du pays de Roum (la Turquie) trois cents » janissaires au secours du khan Birak. » Je répondis : « Ces trois cents hommes ne sont pas allés au secours » du khan Birak ; on les a envoyés sur la route de » *Haschterkhan* (Astracan) هشترخان (4), parce que » Baba scheikh, descendant du Khodjah Ahmed-Ye- » saouy (que sa tombe soit sanctifiée !), est devenu » martyr dans le pays des Tcherkesses جركس ; et » comme le chemin est fort long, ces janissaires sont » partis pour servir d'escorte au défunt scheikh Abd-

(1) L'emploi indiqué ici est expliqué dans le livre de Kabous, pag. 743-749.

(2) Les mots *le sérénissime empereur*, terme par lequel l'auteur désigne toujours Soliman I, manquent dans mon manuscrit, mais l'ensemble du discours prouve qu'ils doivent être rétablis dans le texte.

(3) Le schah de Perse s'appelait alors Thamasp ; ses deux fils Ismaïl et Mohammed Khodabendeh lui succédèrent l'un après l'autre.

(4) Le nom de cette ville est écrit d'une manière fautive, ce doit être *Hadjy terkhan* حاجى ترخان ou *Haschderkhan* هشدرخان.

» allatif. Si on avait voulu envoyer un secours mili-
» taire, on aurait mis en campagne plusieurs milliers
» d'hommes. »

Le schah crut cela (1). Un jour, dans une réunion, un de ses docteurs et de ses commensaux, Mirad Berahim Séfewy, m'avait demandé quelle était la raison pour laquelle les docteurs du pays de Roum regardaient les Persans comme des mécréans. Je répondis : « D'après ce que j'ai entendu, c'est à cause des malédictions prononcées contre les disciples de Mahomet (2). » Or, dans les livres de droit canon, les malédictions » dont on accable les docteurs de la loi, sont regardées » comme preuve d'hérésie. » Il dit : « C'est ainsi suivant » l'opinion de l'imam Azem (Hanéfy) ; mais d'après le » jugement de l'imam Schafey, cela n'appartient qu'aux » petits péchés (3). » Je répliquai : « D'après l'opinion de Schafey, ce qui appartient aux petits péchés » est traité trop légèrement. Outre cela, on a ouï-» dire que nos adversaires tiennent des propos fort » injurieux contre Aïéscha (que Dieu lui soit favorable !) (4). Alors le déshonneur est retombé sur l'en-

(1) Voy. ci-dev., t. IX, p. 206, un récit plus exact de ces évènemens.

(2) Sous le nom de *disciples de Mahomet*, sont compris tous ceux empêchèrent Aly et les siens, de recueillir l'héritage du prophète, t principalement Abou-bekr, Omar et Othman qui furent les premiers successeurs de Mahomet.

(3) Les *petits péchés* sont les péchés véniels.

(4) Aïéscha, épouse de Mahomet, fut accusée dans un voyage d'être descendue de son chameau, et de s'être arrêtée, pendant quelque tems, auprès d'un homme de la compagnie ; Aly était regardé comme l'inventeur de cette accusation. Mahomet, dans le Coran, maudit ceux

» voyé de Dieu (Mahomet) lui-même, au point qu'il » a été obligé de prononcer des malédictions telles, » que les gens (qui avaient tenu de pareils discours) » sont réputés apostats. Il est permis de les mettre à » mort; les biens qu'ils ont acquis pendant leur apos- » tasie, sont considérés comme biens de guerre (1). » Leurs épouses et leurs enfans doivent être esclaves, » et s'ils ne veulent pas changer leurs opinions, ils » doivent être emprisonnés; on peut insulter impu- » nément leurs femmes et leurs filles. » Il ne convint pas de la nécessité de pareilles rigueurs, et déclara : « Sans doute, celui qui accuserait Aïescha (que Dieu » lui soit favorable!) d'actions peu honnêtes, doit » être considéré comme mécréant, et non seulement » nous le maudissons, mais nous prétendons aussi qu'il » révoque en doute la véracité du Coran. Car c'est pour » imposer silence à de pareils calomniateurs, que le » Dieu très-haut et glorieux, dans plusieurs passages » des paroles éternelles et du sublime Coran, s'est » porté garant de la vertu et des mœurs irréprocha- » bles d'Aïescha. Mais cependant nous n'avons pas un » amour bien vif pour l'épouse du prophète, parce » qu'elle fut l'ennemie d'Aly. »

Comme il avouait cela, je dis : « Comment pouvez- » vous vous justifier, quand vous injuriez les docteurs

---

qui médisaient de sa femme, sans toutefois nommer Aly, qui lui était cher; mais Aïescha ne put pardonner ces calomnies à Aly, pendant le reste de sa vie.

(1) Les *biens de guerre* sont ceux qui peuvent être dévastés ou enlevés par le premier venu.

» de la loi, tandis que dans la tradition révérée il est » dit : *Les docteurs de mon peuple sont comme les » prophètes des enfans d'Israel* (1). » Il répliqua : « Parmi les docteurs dont il est parlé, ne faut-il pas » aussi comprendre les nôtres ? » Je répondis en plaisantant (2) : « Tous les docteurs qui appartiennent » au peuple musulman y sont compris. » J'ajoutai : « Ne savons-nous pas que c'est par rapport aux doc- » teurs qu'il a été dit : *La chair des docteurs est em- » poisonnée ; celui qui en ressent l'odeur devient ma- » lade, et celui qui en mange meurt* (3). Puisqu'il en est » ainsi, il est certain que ceux qui les blâment seront » malheureux dans ce monde et dans l'éternité. » Il ne put rien répondre à cela, et se contenta de dire en général : « De semblables discours sont des accusa- » tions. » Sur ces mots je pensai, voilà un autre chapitre ! Et je changeai de conversation. Un jour le schah me demanda : « Quelle ville du monde as-tu » trouvé la plus agréable, parmi toutes celles que tu » as visitées ? » Je répondis :

« J'ai en effet parcouru et visité toutes les villes de » cet univers,

---

(1) Aïescha est ici comptée parmi les docteurs, parce qu'elle a fourni quelques faits aux traditions concernant Mahomet et qui ont été recueillies par plusieurs personnes.

(2) Il le dit en plaisantant, car les Osmanlis étant Hanéfites ne reconnaissent pas les docteurs persans, à cause de leur qualité de Schiites.

(3) Le sens de ce proverbe est qu'il ne faut ni opprimer ni condamner à mort les interprètes de la loi.

» Mais je n'ai rien vu de semblable à *Stamboul* et à » *Kalata* (1). »

Le schah fut de cet avis, et m'ayant demandé combien de *tomans* de traitement on payait aux *beghlerbeghs* et aux préfets de l'empereur de Roum, je répondis : « Les *beghlerbeghs* et les gouvernemens de l'empire de Roum ont leur traitement fixe, ainsi que les troupes. Les appointemens des gouverneurs des autres empereurs, sont réglés suivant le nombre des guerriers qu'ils ont sous leurs ordres. Lors donc que les *beghlerbeghs* et les préfets de notre empereur sont considérés de cette manière, et lorsque les traitemens des guerriers sous leurs ordres, sont additionnés et joints à ceux des préfets, la somme se monte non seulement à mille, mais à plusieurs millions de *tomans*. Par exemple, la solde des guerriers qui sont sous les ordres des *beghlerbeghs* de Romélie, de Natolie, d'Égypte, de Bude, de Diarbekir, de Bagdad, de l'Yemen et d'Alger, surpasse la solde de tous les soldats des autres empereurs. Avec les autres préfets et *beghlerbeghs*, il en est de même.

» Les empereurs des autres pays sont obligés d'user d'indulgence envers les khans et les sultans, parce que les troupes appartiennent à ces derniers (2). Mais

---

(1) *Kalata*, ordinairement *Ghalata*, est un faubourg de Constantinople.

(2) Les khans et les sultans, en Perse, étaient alors moins de simples sujets que des vassaux du Schah ; ce ne fut que sous le schah Abbas le Grand, que l'on imita en plusieurs points l'organisation de l'empire Ottoman.

dans le pays de Roum, les soldats ne dépendent que du sérénissime empereur; ainsi ses *beghlerbeghs* et ses préfets ne sont comptés que comme ses autres serviteurs, et jamais il ne peut arriver qu'ils s'écartent le moins du monde des ordres de la cour. »

Dans cette réunion, un certain employé du schah représenta qu'Ibrahim mirza m'avait enlevé des livres à Meschehed. Le schah ordonna aussitôt de les faire chercher; mais j'agis suivant le proverbe :

La discorde dort, Dieu maudit celui qui la réveille.

Je répondis donc : « Ne pensons plus à ce qui est » passé; » et je tournai la conversation sur un autre objet.

Enfin je composai une ode érotique pour le schah, afin d'obtenir la permission de partir. Le schah fut charmé de ce poème, et me donna mon congé. Il écrivit une lettre à Sa Majesté le sérénissime empereur, pour lui exprimer la plus complète sincérité, et lui témoigner beaucoup d'affection. Il nous donna Nazar-Begh, frère de l'*iouzbaschi* Hak-Begh, avec quelques hommes pour nous accompagner (1), et nous fit de nouveau présent de robes d'honneur. A Kazwin nous allâmes en pélerinage au tombeau de l'imam scheikh Zadé-Housain; et dans les premiers jours du mois béni de rebi 1er, nous commençâmes notre route pour nous rendre à Bagdad-la-bien-gardée. Étant auprès de *Sultaniéh* سلطانيه, devant la ville nommée *Ebher* ابهر,

(1) L'*Iouzbaschi* Hak begh est probablement le même qui, au commencement de cette section, a été nommé Hasan Begh.

nous allâmes aussi visiter le tombeau de Pir-Hasan, fils d'Akhi-Ewran.

Nous montâmes ensuite le *Kerkan* قرقان, et fîmes un pélerinage au tombeau du scheikh Mohammed-Yesouï. Nous nous rendîmes ensuite à la ville de *Derghezin* درگزين; puis à la ville de *Hamadan* همدان, où nous allâmes visiter les tombeaux d'Ain-el-Kouzat-Hamadani et de Pir-Abou'lala-Mouhadjir-Mekky, porte-enseigne de l'envoyé de Dieu: que le salut soit avec eux!

De là nous arrivâmes à *Koutbeh-Saad-abad* قطبه سعداباد, et nous eûmes une entrevue avec un des gouverneurs de la frontière, le Begh-oghlou Hasan-Begh, lequel nous témoigna toutes sortes de politesses, et nous donna des festins.

Ensuite nous vînmes à la montagne *Elwend* الوند, et à la montagne *Bisoutoun* بى ستون, qui est sur le flanc des hautes chaînes du *Nehawend* نهاوند, sur les frontières du *Louristan* لورستان, où nous allâmes voir le tombeau de l'imam Kasem. De là nous entrâmes à *Weis-el-Karn Ghendin* ويس القرن كندن, et nous visitâmes le monument de Weis-el-Karn; que Dieu lui soit favorable! Bientôt après, en suivant la route de *Kasr-Schirin* قصر شيرين, nous traversâmes la province de *Kourdistan* كوردستان, jusqu'à la forteresse de *Zendjir* زنجير. Ce jour là nous aperçûmes dans l'air un oiseau de paradis. On s'en réjouit comme d'un fortuné présage (1). Pleins d'allégresse, nous le

(1) Celui qui voit un oiseau de paradis, en Asie, le considère comme un signe favorable; la description de cet oiseau se trouve dans Clusius et dans d'autres écrivains.

considérions; les uns parlaient des prospérités que son apparition annonce, les autres célébraient les qualités qui le distinguent. Le scheikh Sadi (que Dieu lui soit favorable !) a dit :

« L'oiseau de paradis est le plus noble de tous les » oiseaux ;

» Car comme il ne se nourrit que d'os, il n'offense » aucun être vivant. »

D'après cette sentence, on dit qu'il ne se nourrit que d'os, et qu'il ne cherche que des ossemens blanchis. D'autres racontent que l'oiseau de paradis au moment de prendre sa nourriture, enlève des os et les emporte jusqu'au ciel. Ensuite il les laisse tomber à terre pour les mettre en pièces, et après avoir mesuré sur son corps tous ces petits fragmens, il les mange. C'est donc une locution fort commune en Perse, que lorsqu'un des officiers de l'état prend plus qu'il ne peut garder, on dit de lui qu'il aurait dû manger avec mesure comme l'oiseau de paradis (1).

Ce même jour nous nous séparâmes de Nazar-Begh, qui retourna en Perse. Le jour suivant, de bonne heure, étant partis de la forteresse de *Zendjir*, nous nous embarquâmes sur le grand fleuve nommé *Dokouz oloum* طقوز الوم (2), et nous arrivâmes à *Schehirban*

---

(1) Ceci a rapport aux employés infidèles, qui commettent tant d'avanies qu'enfin ils se perdent. On dit aussi des grues, qu'elles ne mangent pas d'os avant de les avoir mesurés à la partie inférieure de leur corps, pour savoir s'ils pourront en sortir.

(2) A en juger d'après le nom de cette rivière, qui veut dire *neuf morts*, elle doit être dangereuse à traverser.

شهربان. En sortant des limites de cette ville, nous atteignîmes enfin Bagdad-la-bien-gardée, où nous trouvâmes Khizr-Pacha, qui nous combla de politesses. Immédiatement après nous partîmes pour le pays de Roum.

XVI. *Fin du voyage.*

Dans les premiers jours du mois de djoumady-el-awel nous passâmes en bateau le *Didjel* دجل, c'est-à-dire le *Tigre de Bagdad* شط بغداد, et nous fîmes un second pélerinage vers les saints tombeaux que nous avions déjà visités. Nous continuâmes ensuite notre route, et nous nous rendîmes de *Kasr-Samkeh* قصر سمكه, et de *Harbi* حربي, à *Ietekirend* يتكيرند. De là nous passâmes par *Mousoul* موصل, puis nous prîmes la route d'*Eski-Mousoul* (l'ancien Mousoul) اسكي موصل, de *Djerzeh* جرزه (1) et de *Nisibin* نصيبين. Enfin nous arrivâmes par la route de *Mardin* ماردين, à *Amid* امد (Diarbekir), où nous eûmes une entrevue avec Iskander-Pascha, et nous en reçûmes toutes sortes d'honnêtetés. Nous fûmes plusieurs fois dans sa société ; lorsqu'il entendit la relation de nos aventures, il en fut étonné et dit : « Les malheurs que vous avez » éprouvés ne sont pas arrivés à Temim-Dari ; les cu- » riosités et choses rares que vous avez vues, Belkia et » Djihan-schah ne les ont pas même aperçues en son- » ge (2). » Il s'informa des souverains et des troupes

(1) Il y a ici une faute, il faut جزيرة *Djezireh* : il s'agit de *Djezireh ibn Omar*, ou *l'Ile du fils d'Omar*, ville de Mésopotamie sur le Tigre, au nord de Mousoul. N. du R.

(2) Ces personnages sont des héros de romans orientaux.

des pays que nous avions parcourus. Je lui dis : « Dans » les paroles éternelles et dans le sublime Coran, il est » écrit : *Les Grecs ont été vaincus dans le pays voisin,* » *mais, après leur défaite, ils triompheront à leur tour,* » *dans dix ans d'ici. C'est la volonté de Dieu avant* » *et après. Et en ce jour les vrais croyans se réjoui-* » *ront avec le secours de Dieu. Il assiste ceux qu'il* » *veut ; il est tout puissant et miséricordieux* (1). Puis- » qu'il en est ainsi, il n'y a pas de pays sur la terre » que l'on puisse comparer avec le pays de Roum, ni » un empereur qui puisse être semblable à l'empereur » protecteur des royaumes.

» En comparaison de l'empereur de Roum, les au- » tres rois sont comme des personnes qui auraient été » élues rois parmi les nains.

» Il n'y a pas non plus, dans le monde, de troupes » qui puissent égaler celles du pays de Roum.

» Dans l'Occident et dans l'Orient les guerriers du » pays de Roum sont célèbres ;

» Partout où ils tournent leurs pas, la victoire les » accompagne toujours.

» Puisse le Dieu plein de gloire, faire fleurir le » pays de Roum jusqu'à la résurrection ; puisse-t-il » prolonger la vie et augmenter encore la fortune de » notre empereur, favoriser toujours ses armées triom- » phantes, et faire que ses ennemis, vaincus et gémis-

(1) Coran, sur. 30, v. 1-5. Ce que Mahomet dit des Grecs (*Roumi*) et des Perses de son tems, Katibi semble le citer comme une prédiction applicable aux Osmanlis et aux Persans de son époque, d'autant plus que le sultan de Constantinople était souvent appelé empereur de Roum.

» sans, restent dans le mépris. Ainsi soit-il pour la » gloire du seigneur des envoyés (Mahomet)! » Le pacha applaudit à ces paroles, en ajoutant : « Moi » aussi j'ai parcouru les diverses contrées du monde, » mais ce que tu m'as raconté surpasse mille fois mes » connaissances. ». Pendant cette conversation, j'appris qu'à la Porte on avait reçu la nouvelle que j'étais mort, et qu'ensuite de ce bruit la place d'amiral d'Égypte avait été donnée à Rous-Sandjak-Begh Kourd-Zadeh. « Pourvu que l'empereur se porte » bien ! répliquai-je, ce qui concerne mon emploi » sera facile à arranger (1). » Toutefois pour consoler mon cœur oppressé, je dis :

« Celui qui est homme, désirerait-il encore de vivre dans ce monde trompeur ?

» Ne tombe pas comme une proie facile dans ses lacets, ô mon cœur ! Ne te laisse pas séduire par ce perfide !

» Tu sais que la flèche du destin atteint toujours son but.

» Ne tends pas l'arc de la douleur contre toi-même, pendant le cours de ta vie.

» Tu vois que le tems n'a point cédé à tes désirs ; cède donc au tems.

» Pourquoi veux-tu toujours soupirer et gémir comme la flûte perçante?

---

(1) Le sens est que l'empereur, s'il vivait, pouvait facilement donner à l'auteur un autre emploi.

» Le monde s'est fait pour règle de jouer du luth sur tes épaules.

» Si le tems ne danse pas d'après ta mélodie, n'en sois pas chagrin, observe seulement la mesure de la course des heures.

» Tu vois que le tems n'a point cédé à tes désirs; cède donc au tems.

» Ne courbe pas la tête devant le sort, et ne te change pas par ambition.

» Comme dit le proverbe, chacun sa part.

» Mais quand la fortune te favorise, garde-toi de l'éviter.

» Reçois mes conseils, écoute mes paroles.

» Tu vois que le tems n'a point cédé à tes désirs; cède donc au tems.

» Supposons que le monde t'appartient, qu'en voudrais-tu faire?

» Il est raisonnable, celui qui ne se consume pas en efforts inutiles.

» Ne crois pas que le sort tournera toujours suivant tes désirs.

» Ne néglige pas le conseil que je te donne.

» Tu vois que le tems n'a point cédé à tes désirs; cède donc au tems.

» Ce que le roseau du destin a tracé sur le tableau doit t'arriver tel qu'il est écrit.

» Ne te réjouis pas des honneurs, et ne te chagrine pas lorsque tu les perds.

» O Katibi ! quelles sont les misères que tu as souffertes dans ce monde !

» Tu vois que le tems n'a point cédé à tes désirs ; cède donc au tems. »

Je me confiais ainsi à la grâce infinie de Dieu ; mais le désir de voir la ville de commerce Hormouz et le pays de Guzarate réunis à l'empire de Roum, ne me sortait pas de l'esprit. A la fin, je fus obligé de m'adresser à moi-même l'exhortation suivante, en me rappelant ces paroles de Lamouy (1).

« Ces désirs ne sortiront point de ta tête,

» Jusqu'à ce que ton crâne soit rempli de poussière.

» Ce vertige n'aura pas de borne,

» Jusqu'à ce que ton être soit tout-à-fait rendu à la » terre.

Sur cela je continuai ma route vers le pays de Roum, dans l'espoir de me prosterner devant la sublime Porte. A *Arghana* ارغنى, je visitai la tombe de Dsou'lkefl (2), et de là je me rendis par la route de *Kharpout* خرپوت, à *Malathia* ملاطيه, où je fis un pélerinage au lieu où sont enterrés les disciples de Seid-Ghazi. Nous entrâmes enfin dans le pays de Roum, c'est-à-dire dans la ville de *Siwas* سيواس. Nous y eûmes une entrevue avec Aly pacha, qui nous témoigna beaucoup de bienveillance. Dans ce même lieu,

(1) Lamouy, écrivain distingué sous Soliman I, mourut en l'an 1551 ; il a publié beaucoup d'ouvrages qui tous ont un certain mérite.

(2) *Dsou'lkefl* était un faux prophète arabe qui, dit-on, avait été exterminé avec sa tribu, les Beni Asad, par Job. Voyez plus haut, § II, t. VIII, p. 159.

après avoir visité le tombeau d'Abd-oulwaheb Ghazi, nous rencontrâmes Aly-Baba et reçûmes sa bénédiction. Prenant ensuite la route d'Istamboul, nous passâmes par *Kara-hisar* قره حصار, qui est une dépendance de Siwas, par *Bahramschah* بهرام شاه, par *Bouzak* بوزاق, et par *Hadji-pektasch* حاجي بكتاش, où nous visitâmes les tombeaux de sultan Hadji-Pektasch et de sultan Baloum.

Ensuite nous vînmes à *Kirschehr* قرشهر, et nous allâmes prier au tombeau de sultan Akhi-Ewran et de Aschouk pacha. De là, nous avançant sur la route d'*Aïasch* اياش, par *Warsak* وارصق, et en traversant le pont de *Tchaschghiz* چاشكيز, nous passâmes le fleuve *Kizil-Irmak* (1) قزل ارمق. Nous nous rendîmes ensuite dans la ville d'*Anghouri* انكورى (Angora), où nous visitâmes la tombe de Hadji-Baïram sultan, et celles de ses enfans, ainsi que la demeure de Khizr : que le salut de Dieu soit avec eux! Nous eûmes aussi une entrevue avec Djenani pacha, et il nous témoigna une bienveillance peu commune. Nous dirigeant ensuite par la route de *Begh-Bazari* بك بازارى, nous allâmes par *Boli* بولى à *Modourin* مودورين, et de là à *Koïnuk* كوينك, où nous nous empressâmes de visiter le tombeau du scheikh Ak-Schems-eddin. Puis nous entrâmes à *Tarakli-Ienghidjeh* طرقلى يكيجه et à *Ghiweh* كيوه.

Ayant passé bientôt après le pont du fleuve *Saka-*

---

(1) Le *Kizil Irmak* est l'Halys des anciens, mentionné par Hérodote et par Strabon.

ria صاقريه, et l'*Aghadj - Denghiz* اغاج دكز, nous atteignîmes, sur la route de *Sabandja* صبانجى, Nicomédie ازنكيد, où nous visitâmes la tombe de Beni-Khodja. De là nous arrivâmes à *Ghenghiwizeh* ككيوبزه; continuant notre chemin, nous passâmes le détroit de *Skoudari* اوسكدار, et nous eûmes enfin le bonheur d'atteindre, sains et saufs, la ville impériale d'*Istamboul* استنبول la bien-gardée. Dieu soit loué, qui nous a délivrés de tant de périls, et nous a conduits dans cette terre de félicité! Bref, quatre années étant révolues, nous vîmes le terme de nos peines, de nos fatigues et de nos souffrances. L'an 964 (1556), au commencement du mois révéré de redjeb, nous fûmes réunis à nos amis, à nos frères et à nos parens. Dieu soit loué, que Dieu soit glorifié, pour tous les bienfaits et les grâces dont il nous a comblés! Cependant le sérénissime empereur étant à Andrinople avec la cour, nous nous remîmes en route le surlendemain de notre arrivée, et ce fut à Andrinople qu'il nous fut permis de nous prosterner devant le trône impérial. Louanges soient rendues à la divinité de nous avoir accordé ce bonheur!

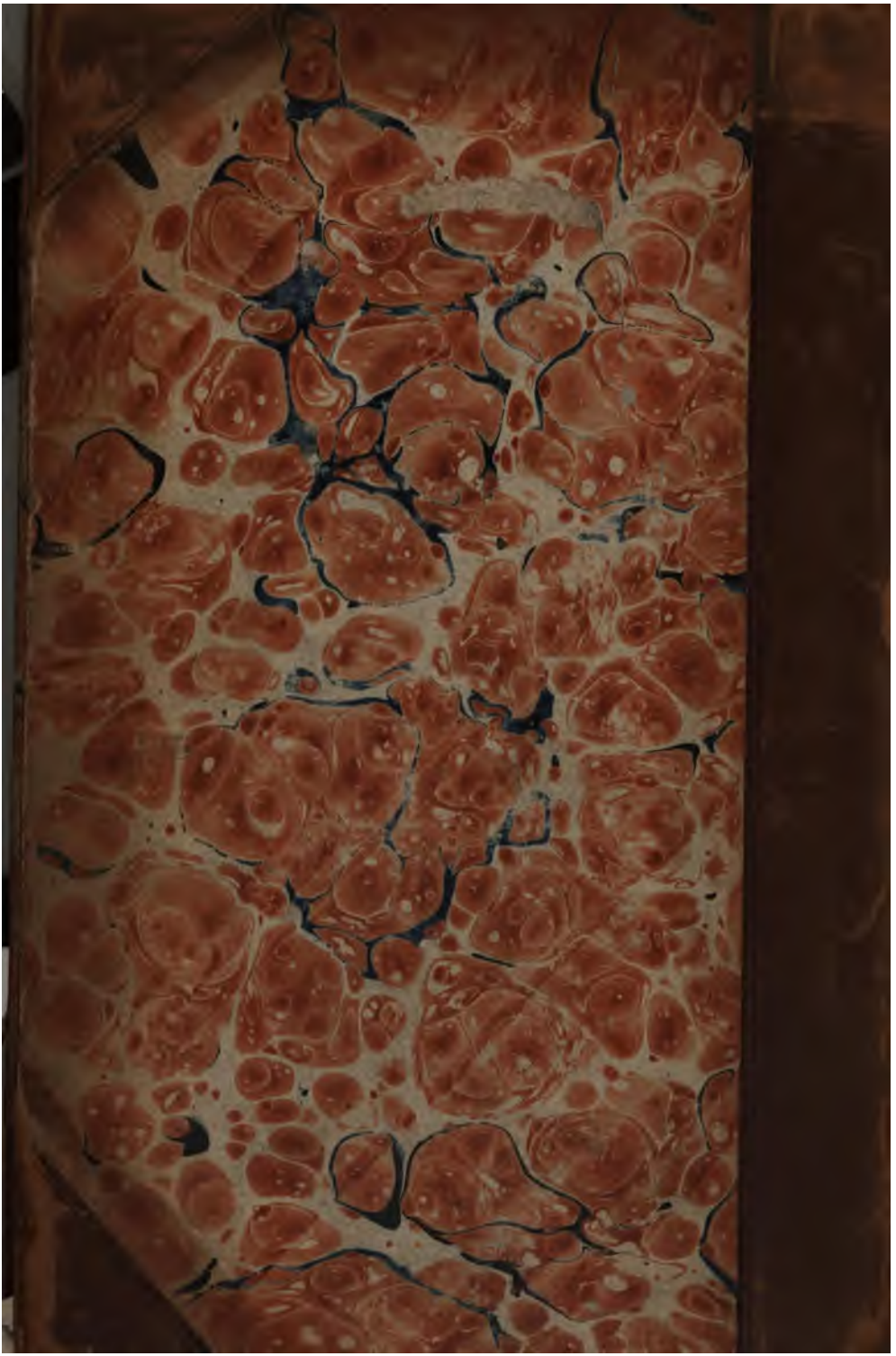
En un mot, nous éprouvâmes les grâces et les bienfaits du sérénissime empereur. Les grands, parmi les visirs, nous témoignèrent également beaucoup de bienveillance et surtout le grand visir Roustem-Pacha, que Dieu accomplisse ses désirs, nous combla de ses faveurs; et d'après le proverbe : *Les hommes sont esclaves des bienfaits;* honteux de sa générosité, nous lui fûmes dévoués de cœur et d'ame.

On m'accorda une solde journalière de quatre-vingts *aktché*, et la place de *moutefferika* auprès de la sublime Porte; on paya une augmentation de huit *aktchés* (par jour) à chacun des kiayas qui m'avaient accompagné, et ils eurent également une place de *moutefferika* en Égypte; un *bolukbaschi* eut une augmentation de huit *aktché*, et mes autres compagnons une de six; l'un d'eux fut nommé *tchaousch* en Égypte, et les autres furent incorporés dans la milice des *ghónghoullou* (volontaires). Enfin on nous compta aussi les appointemens arriérés des quatre dernières années, et on envoya en Égypte l'ordre de nous tenir compte du *ghersten* (gratification pour le fourrage) et de nos indemnités.

Dans les derniers jours du mois béni de redjeb, le sérénissime empereur, partit avec bonheur, avec grandeur et avec majesté, pour la résidence de Constantinople قسطنطينيه. Le jour où l'on arriva à la station de *Tchenaldjeh* چنالجه, on me conféra la place de *defterdar* (chef de finances) sur les fiefs du Diarbekr, que Dieu en soit loué et remercié! Par la protection propice du sérénissime empereur, nous fûmes tous placés à notre satisfaction. Que le Seigneur des mondes augmente chaque jour la vie et l'élévation, la renommée et les succès de notre illustre monarque! Que ses ennemis soient toujours vaincus, et qu'ils gémissent dans l'abjection! Qu'il en soit ainsi, ô le meilleur des aides (Dieu), en l'honneur du seigneur des premiers et derniers (Mahomet)!

O Dieu! tu nous a tous réjouis dans ce monde,

Accorde-nous aussi la béatitude éternelle, par miséricorde!

Cette histoire sera utile aux hommes qui pensent, en leur faisant voir que l'homme ne doit pas se livrer à des passions désordonnées, ni à de vastes désirs. Agissant suivant le proverbe : *La modération est un trésor qui ne se dissipe pas*, il doit calmer son ardeur. S'il arrive pourtant que, d'après les desseins de la providence, et par les ordres invariables de la divinité, vous vous trouviez en pays étrangers, et que vous soyez éloigné de votre patrie et de votre lieu de naissance, il faut, pendant que vous êtes sur la mer des souffrances ,soupirant et embarrassé, assis dans le désert des misères, gémissant et pleurant dans les abîmes de l'affliction, il faut suivre la sentence : *L'amour de la patrie fait partie de la foi.* Vous devez donc sans cesse regretter la terre maternelle, accourir vers le pays où le ciel vous a fait naître, être reconnaissant, et montrer le plus grand empressement de vous prosterner devant la sublime Porte. Avec de pareilles résolutions vous ne resterez certainement pas dans une contrée étrangère, mais Dieu accomplira vos désirs, et en peu de tems beaucoup de vos vœux seront exaucés; vous obtiendrez de l'honneur dans ce monde et dans l'autre, et parmi les hommes vous serez agréable et loué, de manière que les portes des volontés vous seront infailliblement ouvertes.

FINI AVEC L'AIDE DE DIEU, DU ROI SUBLIME.